



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LES MILLE
ET
UNE NUIT
CONTES ARABES.

*Traduits en François par Mr.
GALLAND, Professeur &
Lecteur Royal en Lan-
gue Arabe & Anti-
quaire du Roi.*

TOME SIXIEME.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A LA HATE,
Chez JEAN MART. HUSSON.

M.DCC.LXI.

KONINKLIJKE
BIBLIOTHEEK

T A B L E

D E S N U I T S

D U V I. T O M E.

cciv. Nuit. Continuation de l' <i>Histoire des Amours d' Aboulbas-</i> <i>san Ali-Ebn-Becar & de Schem-</i> <i>selnihar Favorite du Calife Har-</i> <i>roun Alraschid.</i>	Page. 1
ccv. Nuit. Continuation.	13
ccvi. Nuit. Continuation.	21
ccvii. Nuit. Continuation.	31
ccviii. Nuit. Continuation.	42
ccix. Nuit. Fin de l' Histoire.	51
ccx. Nuit. Histoire des Amours de <i>Camaralzaman Prince de l' Isle</i> <i>des Enfans de Khaledan & de</i> <i>Badoure Princesse de la Chine.</i>	66
ccxi. Nuit. Continuation.	76
ccxii. Nuit. Continuation.	81
ccxiii. Nuit. Continuation.	96
ccxiv. Nuit. Continuation.	108
ccxv. Nuit. Suite de l' Histoire de <i>Camaralzaman.</i>	120
ccxvi. Nuit. Continuation.	132
	Suite

T A B L E

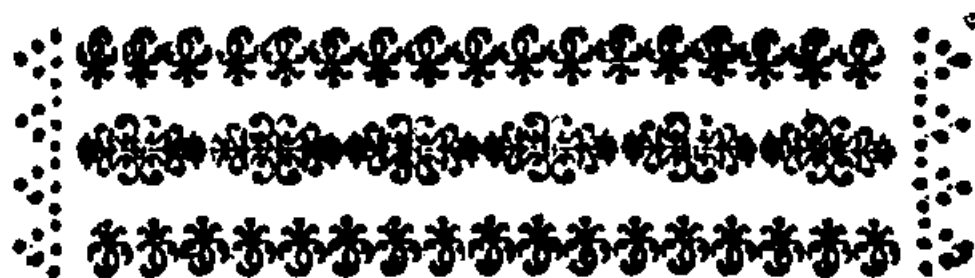
<i>Suite de l'Histoire de la Princesse de la Chine.</i>	139
CCXVII. Nuit. Continuation.	143
<i>Histoire de Marzavan, avec la suite de celle de Camaralzaman.</i>	154
CCXVIII. Nuit. Continuation.	156
CCXIX. Nuit. Continuation.	169
CCXX. Nuit. Continuation.	181
<i>Billet du Prince Camaralzaman à la Princesse de la Chine.</i>	190
CCXXI. Nuit. Continuation de la même Histoire.	192
CCXXII. Nuit. Séparation du Prince Camaralzaman d'avec la Princesse Badoure.	203
<i>Histoire de la Princesse Badoure après la séparation du Prince Camaralzaman.</i>	212
CCXXIII. Nuit. Continuation de la même Histoire.	218
CCXXIV. Nuit. Suite de l'Histoire du Prince Camaralzaman, depuis sa séparation d'avec la Princesse Badoure.	232
CCXXV. Nuit. Continuation de la même	mê-

DES NUITS.

<i>même Histoire.</i>	247
CCXXVI. Nuit. Continuation.	260
CCXXVII. Nuit. Continuation.	275
<i>Histoire des Princes Amgiad & Affad, fils de Camaralzaman.</i>	280
CCXXVIII. Nuit. Continuation de <i>la même Histoire.</i>	288
CCXXIX. Nuit. Continuation.	301
<i>Le Prince Affad arrêté en entrant dans la Ville des Mages.</i>	308
CCXXX. Nuit. Continuation de la <i>même Histoire.</i>	314
<i>Histoire du Prince Amgiad, & d'une Dame de la Ville des Mages.</i>	319
CCXXXI. Nuit. Continuation de la <i>même Histoire.</i>	330
CCXXXII. Nuit. Continuation.	340
<i>Continuation de l'Histoire du Prin- ce Affad.</i>	347
CCXXXIII. Nuit. Continuation.	353
CCXXXIV. Nuit. Continuation.	365
CCXXXV. Nuit. <i>Fin de l'Histoire des Princes Amgiad & Affad.</i>	376

Fin de la Table.

LES



LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

CCIV. NUIT.

 Ire, dit-elle, sur la demande que le Jouaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvoient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme, & de la jeune dame ; n'en foyez pas en peine d'avantage, reprirent ils : ils sont en lieu de sûreté, & ils se portent bien. En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, &

2 *Les mille & une Nuit,*
ils l'assurèrent qu'ils y étoient
chacun séparément. Ils nous
ont appris , ajoutèrent - ils , qu'il
n'y a que vous qui ayez connois-
sance de ce qui les regarde. Dès
que nous l'avons sçû , nous a-
vons eu pour eux tous les égards
possibles à votre considération.
Bien loin d'avoir usé de la moin-
dre violence , nous leur avons
fait au contraire toute sorte de
bon traitemens , & personne de
nous ne voudroit leur avoir fait
le moindre mal. Nous vous di-
sons la même chose de votre per-
sonne , & vous pouvez prendre
toute sorte de confiance en nous.

Le Jouaillier rassuré par ce
discours , & ravi de ce que le
Prince de Perse , & Schemselni-
har avoient la vie sauvée , prit
le parti d'engager davantage les
voleurs dans leur bonne volon-
té. Il les loua , il les flata , & leur
donna mille bénédictions. Sei-
gneurs ,

gneurs, leur dit-il; j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connoître. Mais c'est un très grand bonheur pour moi, de ne vous être pas inconnu; & je ne puis assez vous remercier du bien que cette connoissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je voi qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé; & s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger. Vous sçavez en rendre un bon compte, par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur ces qualités qui vous apartiennent à si juste titre, je ne ferois pas difficulté de vous raconter mon histoire, & celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, a-

¶ Les mille & une Nuit,
vec toute la fidélité que vous
m'avez demandée.

Après que le Jouaillier eût
pris ces précautions pour inté-
resser les voleurs dans la confi-
dence entière de ce qu'il avoit
à leur révéler, qui ne pouvoit
produire qu'un bon effet, autant
qu'il pouvoit le juger ; il leur fit
sans rien omettre, le détail des
amours du Prince de Perse, & de
Schemselnihar ; depuis le com-
mencement, jusqu'au rendez-
vous qu'il leur avoit procuré
dans sa maison.

Les Voleurs furent dans un
grand étonnement de toutes les
particularités qu'ils venoient d'
entendre. Quoi ! s'écrièrent ils,
quand le Jouaillier eût achevé ;
est-il bien possible, que le jeune
homme soit l'illustre Ali Ebn
Becar, Prince de Perse ; & la
jeune Dame, la belle & la célé-
bre Schemselnihar ? Le Jouail-
lier

Contes Arabes.

lier leur jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il leur avoit dit, & il ajouta, qu'ils ne devoient pas trouver étrange, que des personnes si distinguées, eussent eu de la repugnance à se faire connoître.

Sur cette assurance les voleurs allèrent aussi-tôt se jeter aux pieds du Prince, & de Schemselnihar, l'un après l'autre, & ils les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne seroit rien arrivé de ce qui s'étoit passé, s'ils eussent été informez de la qualité de leurs personnes, avant de forcer la maison du Jouaillier. Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. Ils revinrent au Jouaillier : nous sommes bien fâchez lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé de chez vous, dont une par-

6 *Les mille & une Nuit* ,
tie n'est plus en nôtre disposition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie que nous allons vous remettre entre les mains.

Le Jouaillier s'estima trop heureux de la grace qu'on lui faisoit. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie , ils firent venir le Prince de Perse , & Schemselnihar , & leur dirent , de même qu'au Jouaillier , qu'ils alloient les remener en un lieu d'où ils pourroient se retirer chacun chez soi ; mais qu'auparavant, ils vouloient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas deceler. Le Prince de Perse, Schemselnihar , & le Jouaillier leur dirent , qu'ils auroient pû se fier à leur seule parole ; mais puisqu'ils le souhaitoient , qu'ils juroient solennellement , de leur garder une fidélité inviolable. Aussi-tôt les voleurs satis-
faits

faits de leur serment , sortirent avec eux.

Dans le chemin, le Jouaillier inquiet de ne pas voir la confidente, ni les deux esclaves, s'approcha de Schemselnihar, & la supplia de lui apprendre ce qu'elles étoient devenues. Je n'en fais aucune nouvelle, répondit-elle: je ne puis vous dire autre chose, sinon qu'on nous enleva de chez vous, qu'on nous fit passer l'eau, & que nous fumes conduits à la maison d'où nous venons.

Schemselnihar & le Jouaillier n'eurent pas un plus long entretien. Ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le Prince, & ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau, s'embarquèrent avec eux, & passèrent à l'autre bord.

Dans le tems que le Prince de Perse, Schemselnihar, & le Jouaillier débarquoient, on en-

8 *Les mille & une Nuit,*

tendit un grand bruit du guet à cheval qui acouroit, & il arriva dans le moment, que le bateau ne faisoit que de déborder, & qu'il repassoit les voleurs à toute force de rames.

Le Commandant de la brigade demanda au Prince, à Schemsel-nihar, & au Jouaillier, d'où ils venoient si tard, & qui ils étoient. Saïs de frayeur comme ils furent, & craignants d'ailleurs de dire quelque chose qui leur pourroit faire du tort, ils demeurèrent interdits. Il falloit parler cependant : c'est ce que fit le Jouaillier, qui avoit l'esprit un peu plus libre. Seigneur, répondit-il, je puis vous assurer, premièrement, que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer, & qui repasse de l'autre côté, sont des voleurs, qui for-

cé-

cèrent la dernière nuit la maison où nous étions. Ils la pillèrent, & nous emmenèrent chez eux, où après les avoir pris par toutes les voyes de douceur que nous ayons pû imaginer, nous avons enfin obtenu nôtre liberté, & ils nous ont ramenez jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avoient fait, que voici : & en disant cela, il montra au Commandant le paquet d'argenterie qu'il portoit.

Le Commandant ne se contenta pas de cette réponse du Jouaillier. Il s'aprocha de lui & du Prince de Perse, & les regarda l'un après l'autre. Dites moi au vrai, reprit-il, en s'adressant à eux ; qui est cette Dame, d'où la connoissez vous, & en quel quartier vous demeurez ?

Cette demande les embarrassa fort, & ils ne sçavoient que répondre. Schemielnihar franchit

la difficulté: elle tira le Commandant à part, & elle ne lui eût pas plutôt parlé, qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect, & d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le Commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, & le Prince de Perse & le Jouaillier dans l'autre, avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devoient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étoit le Prince de Perse, & le Jouaillier.

Le Prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avoient été donnez & au Jouaillier, leur dit qu'il meneroit le Jouaillier chez lui, & leur

leur nomma le quartier où il demeurait. Sur cet enseignement les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du Calife. Le Prince de Perse, & le Jouaillier, en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le Commandant avoit donné, ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer, qu'on alloit les mettre au corps de garde, pour être présentés au Calife le lendemain.

Ce n'étoit pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avoient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du Calife, qui leur donna deux de ses soldats, pour les conduire par terre à l'hôtel du Prince de Perse, qui étoit assez éloigné du fleuve. Ils y arrivè-

12 *Les mille & une Nuit,*

rent enfin , mais tellement las ,
& fatiguez , qu'à peine ils pou-
voient se mouvoir.

Avec cette grande lassitude ,
le Prince de Perse étoit d'ail-
leurs si affligé du contre-tems
malheureux qui lui étoit arrivé ,
à lui & à Schemselnihar , & qui
lui ôtoit désormais l'espérance
d'une autre entrevûe , qu'il s'é-
vanouït en s'asseyant sur son so-
fa. Pendant que la plus grande
partie de les gens s'ocupoient à
le faire revenir , les autres s'as-
semblèrent autour du Jouaillier ,
& le prièrent de leur dire , ce
qui étoit arrivé au Prince , dont
l'absence les avoit mis dans une
inquiétude inexprimable.

Scheherazade s'interrompit
à ces derniers mots , & se tût ,
à cause du jour dont la clarté
commençoit à se faire voir. El-
le reprit son discours la nuit sui-
vante , & dit au Sultan des Indes ,
CCV.



CCV. NUIT.

Sire, je disois hier à Votre Majesté, que pendant que l'on étoit occupé à faire revenir le Prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avoient demandé au Jouaillier, ce qui étoit arrivé à leur maître. Le Jouaillier, qui n'avoit garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur apartenoit pas de sçavoir, leur répondit que la chose étoit très extraordinaire; mais que ce n'étoit pas le tems d'en faire le recit, & qu'il valoit mieux songer à secourir le Prince. Par bonheur, le Prince de Perse revint à lui en ce moment, & ceux qui lui avoient fait cette demande avec empressement s'écartèrent & demeurèrent dans le respect avec beaucoup de jo-

24 *Les mille & une Nuit,*

ye, de ce que l'évanouissement n'avoit pas duré plus longtems.

Quoi que le Prince de Perse eût recouvré la connoissance, il demeura néanmoins dans une si grande foiblesse, qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondoit que par signes, même à ses parens qui lui parloient. Il étoit encore en cet état le lendemain matin, lorsque le Jouaillier prit congé de lui. Le Prince ne lui répondit que par un clin d'œil en lui tendant la main : & comme il vit qu'il étoit chargé du paquet d'argenterie que les Voleurs lui avoient rendu, il fit signe à un de ses gens de le prendre, & de le porter jusques chez lui.

On avoit attendu le Jouaillier avec grande impatience dans sa famille le jour qu'il en étoit sorti avec l'homme qui l'étoit venu demander, & que l'on ne con-

nois-

noissoit pas : & l'on n'avoit pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelque'autre afaire pire que la première , dès que le tems qu'il devoit être revenu fut passé. Sa femme, ses enfans & ses domestiques, en étoient dans de grandes alarmes ; & ils en pleuroient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joye de le revoir ; mais ils furent troublez de ce qu'il étoit extrêmement changé depuis le peu de tems qu'ils ne l'avoient vû. La longue fatigue du jour précédent , & la nuit qu'il avoit passée dans de grandes frayeurs & sans dormir, étoient la cause de ce changement, qui l'avoit rendu à peine reconnoissable. Comme il se sentoît lui-même fort abatu, il demeura deux jours chez lui à se remettre ; & il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes, à qui il avoit commandé qu'on

10 *Les mille & une Nuit,*

qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisiéme jour, le Jouail-
lier qui sentit ses forces un peu
rétablies, crût qu'elles augmen-
teroient, s'il sortoit pour pren-
dre l'air. Il alla à la boutique d'
un riche marchand de ses amis a-
vec qui il s'entretint assez long-
tems. Comme il se levoit pour
prendre congé de son ami, & se
retirer, il aperçût une femme
qui lui faisoit signe, & il la re-
connut pour la confidente de
Schemselnihar. Entre la crain-
te & la joye qu'il en eût, il se re-
tira plus promptement sans la
regarder. Elle le suivit comme
il s'étoit bien douté qu'elle le fe-
roit, parce que le lieu où il étoit
n'étoit pas commode à s'entre-
tenir avec elle. Comme il mar-
choit un peu vite, la confiden-
te, qui ne pouvoit le suivre du
même pas, lui crioit de tems en
tems de l'attendre. Il l'entendoit
bien;

bien ; mais après ce qui lui étoit arrivé , il ne vouloit pas lui parler en public , de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût , ou qu'il eût eu le moindre commerce avec Schemselnihar. En éfet, on sçavoit dans Bagdad , qu'elle appartenoit à cette Favorite , & qu'elle faisoit toutes ses emplettes. Il continua du même pas , & arriva à une Mosquée qui étoit peu fréquentée , & où il sçavoit bien qu'il n'y auroit personne. Elle y entra après lui , & ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins.

Le Jouaillier & la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement , combien ils avoient de joye de se revoir après l'avanture étrange causée par les voleurs , & leur crainte l'un pour l'autre , sans parler de celle qui regardoit leur propre personne.

Le Jouaillier vouloit que la confidente commençât par lui raconter comment elle avoit échappé avec les deux esclaves, & qu'elle lui aprit ensuite des nouvelles de Schemselnihar, depuis qu'il ne l'avoit vûe: mais la confidente lui marqua un si grand empressement de sçavoir auparavant ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation si imprévue, qu'il fût obligé de la satisfaire. Voila, dit-il, en achevant, ce que vous desiriez d'apprendre de moi: apprenez moi, je vous prie à votre tour ce que je vous ai déjà demandé.

Dès que je vis paroître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai, sans les bien examiner, que c'étoient des soldats de la garde du Calife: que le Calife avoit été informé de la sortie de Schemselnihar, & qu'il les avoit envoyez pour lui ôter la vie, au
Prin-

Prince de Perse, & à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur le champ à la terrasse du haut de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étoient le Prince de Perse & Schemselnihar ; & les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens, qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, & chez qui nous passâmes la nuit.

Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avoit fait, nous retournâmes au palais de Schemselnihar. Nous y rentrâmes dans un grand désordre, & d'autant plus affligées, que nous ne savions quel avoit été le destin de nos deux amans infortunés. Les

20 *Les mille & une Nuit*,
autres femmes de Schemselnihar
furent étonnées de voir que nous
revenions sans elle. Nous leur
dîmes comme nous en étions
convenues, qu'elle étoit de-
meurée chez une Dame de ses a-
mies, & qu'elle devoit nous en-
voyer appeler pour aller la re-
prendre quand elle voudroit re-
venir, & elles se contentèrent
de cette excuse.

Je passai cependant la journée
dans une grande inquiétude. La
nuit venue, j'ouvris la petite
porte de derrière, & je vis un
petit bateau sur le canal détour-
né du fleuve, qui y abordoit. J'
appelai le Bâtelier, & le priai d'
aller de côté & d'autre, le long
du fleuve, pour voir s'il n'aper-
cevrait pas une Dame, & s'il la
rencontroit, de l'amener.

J'attendis son retour avec les
deux esclaves, qui étoient dans
la même peine que moi, & il é-
toit

toit déjà près de minuit, lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, & une femme couchée sur la poupe. Quand le bateau eût abordé, les deux hommes aidèrent la femme à se lever & à débarquer; & je la reconnus pour Schemselnihar avec une joye de la revoir & de ce qu'elle étoit retrouvée, que je ne pûs exprimer.

Scheherazade finit ici son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la suivante, & dit au Sultan des Indes.



CCVI. NUIT.

Sire, nous laissâmes hier la confidente de Schemselnihar dans la Mosquée, où elle racontoit au Jouaillier ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, & les circonstances du re-
tour

22 *Les mille & une Nuit,*
tour de Schemselnihar à son pa-
lais : Elle poursuivit ainsi.

Je donnai , dit-elle , la main à Schemselnihar pour l'aider à mettre pied à terre. Elle avoit grand besoin de ce secours , car elle ne pouvoit presque se sou-tenir. Quand elle fût débar-quée , elle me dit à l'oreille d'un ton qui marquoit son affliction , d'aller prendre une bourse de mille pièces d'or & de la donner aux deux soldats qui l'avoient a-compagnée. Je la remis entre les mains des deux esclaves pour la soutenir , & après avoir dit aux deux soldats de m'attendre un moment , je courus prendre la bourse & je revins incessam-ment. Je la donnai aux deux sol-dats , je payai le batelier , & je fermai la porte.

Je rejoignis Schemselnihar , qu'elle n'étoit pas encore arri-ivée à sa chambre. Nous ne per-
dî-

dîmes pas de tems , nous la deshabillâmes ; & nous la mîmes dans son lit , où elle ne fût pas plutôt , qu'elle demeura comme prête à rendre l'ame tout le reste de la nuit.

Le jour suivant , ses autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir ; mais je leur dis qu'elle étoit revenue extrêmement fatiguée , qu'elle avoit besoin de repos pour se remettre. Nous lui donnâmes cependant les deux autres femmes & moi , tout le secours que nous pûmes imaginer , & qu'elle pouvoit attendre de notre zèle. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre , & nous eussions désespéré de sa vie , si nous ne nous fussions aperçûes que le vin que nous lui donnions de tems en tems , lui faisoit reprendre des forces. A force de prières enfin , nous vainquîmes son opini-

â-

24 *Les mille & une Nuit*,
âcreté, & nous l'obligeâmes de
manger.

Lorsque je vis qu'elle étoit
en état de parler (car elle n'avoit
fait que pleurer, gémir, & sou-
pirer jusqu'alors) je lui deman-
dai en grace de vouloir bien me
dire par quel bonheur elle avoit
échappé des mains des voleurs.
Pourquoi exigez-vous de moi,
me dit-elle, avec un profond
soupir, que je renouvelle un si
grand sujet d'affliction ? Plût à
Dieu que les voleurs m'eussent
ôté la vie, au lieu de me la con-
server ; mes maux seroient finis,
& je ne vis que pour souffrir d'
avantage.

Madame, repris-je, je vous
suplie de ne me pas refuser.
Vous n'ignorez pas, que les mal-
heureux ont quelque sorte de
consolation à raconter leurs a-
vantures les plus fâcheuses. Ce
que je vous demande vous soula-
ge-

gera, si vous avez la bonté de me l'acorder.

Ecoutez donc , me dit-elle , la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi , qui croyoit n' avoir plus rien à desirer. Quand je vis entrer les voleurs le sabre & le poignard à la main , je crus que nous étions au dernier moment de nôtre vie le Prince de Perse & moi ; & je ne regrétois pas ma mort , dans la pensée que je devois mourir avec lui. Au lieu de se jeter sur nous , pour nous percer le cœur comme je m'y atendois, deux furent commandez pour nous garder ; & les autres cependant firent des balots de tout ce qu'il y avoit dans la chambre & dans les cabinets à côté. Quand ils eurent achevé , & qu'ils eurent chargé les balots sur leurs épaules , ils sortirent , & nous emmenèrent avec eux.

Dans le chemin, un de ceux qui nous acompagnoient me demanda qui j'étois ; & je lui dis que j'étois danseuse. Il fit la même demande au Prince, qui répondit qu'il étoit bourgeois.

Lorsque nous fûmes chez eux où nous eûmes de nouvelles frayeurs, ils s'assemblèrent autour de moi ; & après avoir considéré mon habillement, & les riches joyaux dont j'étois parée, ils se doutèrent que j'avois déguisé ma qualité. Une danseuse n'est pas faite comme vous, me dirent-ils : dites-nous au vrai qui vous êtes ?

Comme ils virent que je ne répondois rien, ils demandèrent au Prince de Perse : & vous aussi, qui êtes-vous ? nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois comme vous l'avez dit. Il ne les satisfit pas plus que moi, sur ce qu'ils désiroient
de

de savoir. Il leur dit seulement qu'il étoit venu voir le Jouaillier qu'il nomma, pour se divertir avec lui, & que la maison où ils nous avoient trouvez, lui appartenoit.

Je connois ce Jouaillier, dit aussi-tôt un des voleurs, qui paroïssoit avoir de l'autorité parmi eux; je lui ai quelque obligation sans qu'il en fache rien; & je sçai qu'il a une autre maison, je me charge de le faire venir demain: nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il, que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous fera fait cependant aucun tort.

Le Jouaillier fut amené le lendemain, & comme il crût nous obliger, comme il le fit en effet, il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon, & je crois qu'ils en usèrent

28 *Les mille & une Nuit*,
de même envers le Prince de
Perse, qui étoit dans un autre
endroit, & ils me protestèrent
qu'ils n'auroient pas forcé la
maison où ils nous avoient trou-
vez, s'ils eussent sù qu'elle apar-
tenoit au Jouaillier. Ils nous pri-
rent aussitôt le Prince de Perse,
le Jouaillier & moi, & ils nous
amenèrent jusqu'au bord du
fleuve : Ils nous firent embar-
quer dans un bateau, qui nous
passa de ce côté ; mais nous ne
fûmes pas débarquez, qu'une
brigade du Guet à cheval vint à
nous.

Je pris le Commandant à part,
je me nommai, & lui dis que le
soir précédent, en revenant de
chez une amie, les voleurs qui
repassoient de leur côté, m'a-
voient arrêtée, & emmenée
chez eux ; que je leur avois dit
qui j'étois, & qu'en me relâ-
chant, ils avoient fait la même
gra-

grace à ma considération, aux autres personnes qu'il voyoit, après les avoir assurez qu'ils étoient de ma connoissance. Il mit aussi tôt pied à terre pour me faire honneur, & après qu'il m'eût témoigné la joye qu'il avoit de pouvoir m'obliger en quelque chose, il fit venir deux bateaux, & me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vû, qui m'ont escortée jusqu'ici : pour ce qui est du Prince de Perse & du Jouaillier, il les renvoya dans l'autre aussi avec deux de ses gens pour les accompagner & les conduire en sûreté jusques chez eux.

J'ai confiance, ajouta-t-elle, en finissant & en fondant en larmes, qu'il ne leur fera pas arrivé de mal depuis nôtre séparation ; & je ne doute pas que la douleur du Prince ne soit égale à la mienne. Le Jouaillier qui

30 *Les mille & une Nuit*,
nous a obligez avec tant d'affec-
tion, mérite d'être recompensé
de la perte qu'il a faite pour l'a-
mour de nous. Ne manquez pas
demain matin de prendre deux
bourses de mille pièces d'or cha-
cune, de les lui porter de ma
part, & de lui demander des
nouvelles du Prince de Perse

Quand ma bonne Maîtresse
eût achevé, je tâchai sur le der-
nier ordre qu'elle venoit de me
donner de m'informer des nou-
velles du Prince de Perse, de lui
persuader de faire des efforts
pour se surmonter elle-même,
après le danger qu'elle venoit d'
essuyer, & dont elle n'avoit é-
chapé que par un miracle. Ne
me répliquez pas, reprit-elle, &
faites ce que je vous commande.

Je fus contrainte de me taire,
& je suis venue pour lui obéir :
j'ai été chez vous, où je ne vous
ai pas trouvé, & dans l'incerti-
tu-

tude si je vous trouverois où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le Prince de Perse; mais je n'ai osé l'entreprendre: j'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connoissance: attendez-moi ici, je ne mettrai pas de tems à les apporter.

Scheherazade s'aperçût que le jour paroissoit, & se tût après ces dernières paroles. Elle continua le meme conte la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes.

* * * * *

CCVII. NUIT.

Sire, la confidente revint joindre le Jouaillier dans la Mosquée où elle l'avoit laissé, & en lui donnant les deux bourses: Prenez, dit-elle, & satisfaites vos amis. Il y a, reprit le Jouaillier, beaucoup au delà de ce qui

32 *Les mille & une Nuit,*
est nécessaire ; mais je n'oserois
refuser la grace qu'une Dame si
honnête & si généreuse veut
bien faire à son très-humble ser-
viteur. Je vous supplie de l'assu-
rer que je conserverai éternel-
lement la mémoire de ses bon-
tés. Il convint avec la confiden-
te, qu'elle viendrait le trouver
à la maison où elle l'avoit vû la
première fois, lorsqu'elle auroit
quelque chose à lui commander
de la part de Schemselnihar, &
apprendre des nouvelles du Prin-
ce de Perse, après quoi ils se sé-
parèrent.

Le Jouaillier retourna chez
lui bien content, non seulement
de ce qu'il avoit de quoi satisfai-
re ses amis pleinement ; mais de
ce qu'il voyoit même, que per-
sonne ne savoit à Bagdad que le
Prince de Perse & Schemselni-
har se fussent trouvez dans son
autre maison lorsqu'elle avoit é-
té

té pillée. Il est vrai qu'il avoit déclaré la chose aux voleurs : mais il avoit confiance en leur secret. Ils n'avoient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin il vit les amis qui l'avoient obligé , & il n'eût pas de peine à les contenter. Il eût même beaucoup d'argent de reste pour meubler son autre maison fort proprement , en y mettant quelques uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger dont il avoit échappé , & sur le soir il se rendit chez le Prince de Perse.

Les officiers du Prince qui reçurent le Jouaillier , lui dirent qu'il arrivoit bien à propos ; que le Prince , depuis qu'il ne l'avoit vû , étoit dans un état qui donnoit tout sujet de craindre pour

34 *Les mille & une Nuit,*

sa vie, & qu'on ne pouvoit tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, & il le trouva couché dans son lit, les yeux fermez, & dans un état qui lui fit compassion; il le salua en lui touchant la main, & il l'exhorta à prendre courage.

Le Prince de Perse reconnut que le Jouaillier lui parloit, il ouvrit les yeux & le regarda d'une manière qui lui fit connoître la grandeur de son affliction infiniment au delà de ce qu'il en avoit eu depuis la première fois qu'il avoit vû Schemselnihar: il lui prit & lui serra la main pour lui marquer son amitié, & lui dit d'une voix foible, qu'il lui étoit bien obligé de la peine qu'il prenoit de venir voir un Prince aussi malheureux & aussi affligé qu'il l'étoit.

Prince, reprit le Jouaillier, ne
par-

parlons pas je vous en supplie, des obligations que vous pouvez m'avoir : je voudrois que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre, eussent eu un meilleur succes : parlons plutôt de votre santé. Dans l'état où je vous vois je crains fort que vous ne vous laissiez abatre vous-même, & que vous ne preniez pas la nourriture qui vous est nécessaire.

Les gens qui étoient près du Prince leur maître, prirent cette occasion pour dire au Jouaillier, qu'ils avoient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque chose, qu'il ne s'aideroit pas & qu'il y avoit longtemps qu'il n'avoit rien pris. Cela obligea le Jouaillier de supplier le Prince de souffrir que ses gens lui apportassent de la nourriture & d'en prendre, & il l'obtint après de grandes instances.

Après que le Prince de Perse

eût mangé plus amplement qu'il n'avoit encore fait, par la persuasion du Jouaillier, il commanda à ses gens de le laisser seul avec lui, & lorsqu'ils furent fortis : Avec le malheur qui m'acable, lui dit-il, j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez soufferte pour l'amour de moi : il est juste que je songe à vous en recompenser; mais auparavant, après vous en avoir demandé mille pardons, je vous prie de me dire si vous n'avez rien appris de Schemselnihar, depuis que j'ai été contraint de me séparer d'avec elle.

Le Jouaillier instruit par la confidente, lui raconta tout ce qu'il sçavoit de l'arrivée de Schemselnihar à son palais; de l'état où elle avoit été depuis ce tems là jusqu'à-ce-qu'elle se trouva mieux, & qu'elle envoya la confidente pour s'informer de ses nouvelles.

Le

Le Prince de Perse ne répondit au discours du Jouaillier que par des soupirs & par des larmes : ensuite il fit un effort pour se lever, fit appeler de ses gens, & alla en personne à son garde-meuble, qu'il se fit ouvrir : il y fit faire plusieurs balots de riches meubles, & d'argenterie, & donna ordre qu'on les portât chez le Jouaillier.

Le Jouaillier voulut se défendre d'accepter le présent que le Prince de Perse lui faisoit ; mais quoiqu'il lui représentât que Schemselnihar lui avoit déjà envoyé plus qu'il n'en avoit eu besoin pour remplacer ce que ses amis avoient perdu, il voulut néanmoins être obéi. De la sorte, le Jouaillier fut obligé de lui témoigner combien il étoit confus de sa libéralité, & il lui marqua qu'il ne pouvoit assez l'en remercier. Il vouloit prendre con-

38 *Les mille & une Nuit,*

gé, mais le Prince le pria de rester, & ils s'entretinrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, le Jouaillier vit encore le Prince de Perse avant de se retirer, & le Prince le faisant asseoir près de lui: vous sçavez, lui dit il, que l'on a un but en toutes choses: le but d'un amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle: s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre: vous comprenez bien que c'est là la triste situation où je me trouve. En éfet, dans le tems que par deux fois je me crois au comble de mes desirs, c'est alors que je me suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela il ne me reste plus que de songer à la mort: je me la serois déjà donnée, si ma religion ne me défendoit d'être homicide de moi-même.

même : mais il n'est pas besoin que je la prévienne, je sens bien que je ne l'attendrai pas long tems. Il se tût à ces paroles avec des gémissemens, des soupirs, des sanglots & des larmes, qu'il laissa couler enabondance.

Le Jouaillier qui ne sçavoit pas d'autre moyen de le détourner de cette pensée de desespoir, qu'en lui remettant Schemselnihar dans la memoire, & qu'en lui donnant quelque ombre d'espérance, lui dit qu'il craignoit que la confidente ne fût déjà venue, & qu'il étoit à propos qu'il ne perdit pas de tems à retourner chez lui. Je vous laisse aller, lui dit le Prince, & si vous la voyez, je vous supplie de lui bien recommander d'assurer Schemselnihar, que si j'ai à mourir, comme je m'y atens bien-tôt, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir, & jusques dans le tombeau.

Le

Le Jouaillier revint chez lui, & y demeura dans l'espérance que la confidente viendrait. Elle arriva quelques heures après ; mais toute en pleurs, & dans un grand désordre. Le Jouaillier alarmé, lui demanda avec empressement ce qu'elle avait.

Schemselnihar, le Prince de Perse, vous & moi, reprit la confidente, nous sommes tous perdus. Ecoutez la triste nouvelle que j'ai prise hier en rentrant au palais, après vous avoir quitté.

Schemselnihar avait fait châtier pour quelque faute, une des deux esclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maison. L'esclave outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte, elle est sortie, & nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné rétraite. Ce

Ce n'est pas tout ; l'autre esclave sa compagne , a fui aussi , & s'est réfugiée au palais du Calife , à qui nous avons sujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raison : c'est qu'aujourd'hui , le Calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober , & de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne sais pas ce qui se fera passé ; mais je n'en augure rien de bon. Quoiqu'il en soit , je vous conjure de bien garder le secret.

Le jour dont on voyoit déjà la lumière , obligea la Sultane Scheherazade de garder le silence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit suivante , & dit au Sultan des Indes.



CCVIII. NUIT..

Sire, la confidente ajoûta à ce qu'elle venoit de dire au Jouaillier, qu'il étoit bon qu'il allât trouver le Prince de Perse, sans perdre du tems, & l'avertir de l'affaire, afin qu'il se tint prêt à tout événement, & qu'il fût fidèle dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas d'avantage, & elle se retira brusquement, sans attendre sa réponse.

Qu'auroit pû répondre le Jouaillier dans l'état où il se trouvoit ? Il demeura immobile, & comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins, que l'affaire pressoit : il se fit violence, & alla trouver le Prince de Perse incessamment. En l'abordant d'un air qui marquoit déjà la méchante nouvelle qu'il venoit lui anon-

anoncer : Prince , dit-il , armez vous de patience , & de courage , & préparez vous à l'affaut le plus terrible que vous ayez à soutenir de votre vie.

Dites moi en deux mots ce qu'il y a , reprit le Prince , & ne me faites pas languir ; je suis prêt de mourir s'il en est besoin.

Le Jouaillier lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de la confidente. Vous voyez bien , continua-t-il , que votre perte est assurée. Levez vous , sauvez vous promptement , le tems est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colère du Calife : encore moins à rien avouer au milieu des tourmens.

Peu s'en fallut qu'en ce moment le Prince n'expirât d'affliction , de douleur & de frayeur. Il se recueillit , & demanda au Jouaillier quelle résolution il lui conseilloit de prendre
dans

44 *Les mille & une Nuit*,
dans une conjoncture, où il n'y
avoit pas un moment dont il ne
dût profiter. Il n'y en a pas d'
autre, reprit le Jouaillier, que
de monter à cheval au plutôt,
& de prendre le chemin * d'An-
bar, pour y arriver demain avant
le jour. Prenez de vos gens ceux
que vous jugerez à propos avec
des bons chevaux, & foutez
que je me sauve avec vous.

Le Prince de Perse, qui ne vit
pas d'autre parti à prendre, don-
na ordre aux préparatifs les
moins embarrassans, prit de l'ar-
gent & des pierreries, & après
avoir pris congé de sa mère, il
partit, & s'éloigna de Bagdad
en diligence avec le Jouaillier,
& les gens qu'il avoit choisis.

Ils marchèrent le reste du jour,
& toute la nuit sans s'arrêter en
aucun lieu, jusqu'à deux ou
trois

* Anbar étoit une ville sur le Tigre,
vingt lieues au dessous de Bagdad.

trois heures avant le jour du lendemain, que fatiguez d'une si longue traite, & que leurs chevaux n'en pouvoient plus, ils mirent pied a terre pour se reposer.

Ils n'avoient presque pas eu le tems de respirer, qu'ils se virent assaillis tout à coup, par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque tems très courageusement ; mais les gens du Prince furent tuez. Cela obligea le Prince, & le Jouaillier de mettre les armes bas, & de s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie : mais après qu'ils se furent saisis des chevaux, & du bagage, ils les dépouillèrent & en se retirant avec leur butin, ils les laissèrent au même endroit.

Lorsque les voleurs furent éloignez : eh bien, dit le Prince désolé au Jouaillier, que dites-vous

46 *Les mille & une Nuit*,
vous de nôtre aventure, & de l'
état où nous voila ? ne vaudroit-
il pas mieux que je fusse demeu-
ré à Bagdad, & que j'y eusse at-
tendu la mort, de quelque ma-
nière que j'eusse dû la recevoir.

Prince, reprit le Jouaillier,
c'est un décret de la volonté de
Dieu : il lui plaît de nous éprou-
ver par affliction sur affliction. C'
est à nous de ne pas murmurer,
& de recevoir ces disgraces de sa
main avec une entière soumis-
sion. Ne nous arrêtons pas ici
d'avantage ; cherchons quelque
lieu de retraite, où l'on veuil-
le bien nous secourir dans notre
malheur.

Laissez-moi mourir, repliqua
le Prince, il n'importe pas que
je meure ici ou ailleurs. Peut-ê-
tre même qu'au moment que
nous parlons, Schemselniharn'
est plus, & je ne dois plus cher-
cher à vivre après elle. Le Jou-
ail-

aillier le persuada enfin à force de prières. Ils marchèrent quelque tems, & ils rencontrèrent une Mosquée qui étoit ouverte, où ils entrèrent, & y passèrent le reste de la nuit.

A la pointe du jour un homme seul arriva dans cette Mosquée. Il y fit sa priere, & quand il eut achevé, il aperçût en se retournant, le Prince de Perse & le Jouaillier, qui étoient assis dans un coin. Ils s'aprocha d'eux en les saluant avec beaucoup de civilité. Autant que je le puis connoître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers. Le Jouaillier prit la parole: vous ne vous trompez pas, répondit-il, nous avons été volez cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous sommes, & nous avons besoin de secours; mais nous ne sçavons à qui nous adresser. Si
vous

vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'assistance que je pourrai.

A cette offre obligeante, le Jouaillier se tourna du côté du Prince de Perse, & lui dit à l'oreille. Cet homme, Prince, comme vous le voyez, ne nous connoît pas, & nous avons à craindre que quelqu'autre ne vienne & ne nous connoisse. Nous ne devons pas, ce me semble, refuser la grace qu'il veut bien nous faire. Vous êtes le maître, reprit le Prince, & je consens à tout ce que vous voudrez.

L'homme, qui vit que le Jouaillier & le Prince de Perse consultoient ensemble, s'imagina qu'ils faisoient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avoit faite. Il leur demanda quelle étoit leur résolution. Nous sommes prêts de vous sui-
vre

vre, répondit le Jouaillier; ce qui nous fait de la peine, c'est que nous sommes nus & que nous avons honte de paroître en cet état.

Par bonheur l'homme eût à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusque chez lui. Ils n'y furent pas plutôt arrivez que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre: & comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger, & qu'ils seroient bien aises d'être dans leur particulier, il leur fit porter plusieurs plats par un esclave. Mais ils ne mangèrent presque pas, surtout le Prince de Perse, qui étoit dans une langueur, & dans un abatement, qui fit tout craindre au Jouaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour; & sur le soir comme il sçavoit qu'ils avoient

50 *Les mille & une Nuit,*

besoin de repos, il les quitta de bonne heure. Mais le Jouaillier fut bien-tôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du Prince de Perse. Il s'aperçût que ce Prince avoit la respiration forte & véhémence : & cela lui fit comprendre qu'il n'avoit plus que peu de momens à vivre. Ils s'aprocha de lui, & le Prince lui dit : c'en est fait, comme vous le voyez, & je suis bien aise que vous soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction, & je ne vous en dis pas la raison, vous la sçavez. Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère, qui m'a toujours aimé tendrement, & pour qui j'ai toujours eu le respect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux, & de m'ensevelir
de

de ses propres mains. Témoignez lui bien la peine que j'en souffre, & priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes, & qu'elle m'y assiste de ses prières. Il n'oublia pas l'hôte de la maison, il le remercia de l'accueil généreux qu'il lui avoit fait, & après lui avoir demandé en grace, de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui, jusqu'à-ce qu'on vint l'enlever, il expira.

Scheherazade en étoit en cet endroit, lors qu'elle s'aperçût que le jour paroissoit. Elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes.



CCIX. NUIT.

Sire, dès le lendemain de la mort du Prince, le Jouaillier

52 *Les mille & une Nuit*,
profita de la conjoncture d'une
Caravane assez nombreuse, qui
alloit à Bagdad, où il se rendit
en sûreté. Il ne fit que rentrer
chez lui, & changer d'habit à
son arrivée, & se rendit à l'hôtel
du feu Prince, où l'on fut allar-
mé de ne pas voir le Prince avec
lui. Il pria qu'on avertît la mère
du Prince, qu'il souhaitoit de lui
parler, & l'on ne fut pas long-
tems à l'introduire dans une sal-
le, où elle étoit avec plusieurs
de ses femmes. Madame, lui dit
le Jouaillier, d'un air & d'un ton
qui marquoient la fâcheuse nou-
velle qu'il avoit à lui anoncer ;
Dieu vous conserve, & vous
comble de ses bontés. Vous n'
ignorez pas que Dieu dispose de
nous comme il lui plaît.

La Dame ne donna pas le tems
au Jouaillier d'en dire d'avanta-
ge : Ah ! s'écria-t-elle, vous m'
annoncez la mort de mon fils. El-
le

le poussa en même tems des cris éfroyables, qui, mêlez avec ceux de ses femmes, renouvelèrent les larmes du Jouaillier. Elle se tourmenta, & s'affligea longtems avant qu'elle lui laissât reprendre ce qu'il avoit à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs, & ses gémissemens, & elle le pria de continuer, & de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit; & quand il eût achevé, elle lui demanda si le Prince son fils ne l'avoit pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire dans les derniers momens de sa vie. Il lui assura qu'il n'avoit pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, & que la seule chose qu'il avoit souhaitée, étoit qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lende-

54 *Les mille & une Nnit*,
main de grand matin, elle se mit
en chemin accompagnée de ses
femmes, & de la plus grande
partie de ses esclaves.

Quand le Jouaillier, qui avoit
été retenu par la mère du Prin-
ce de Perse, eût vû partir cette
Dame, il retourna chez lui tout
triste & les yeux baissiez, avec
un regret de la mort d'un Prince
si accompli & si aimable à la fleur
de son âge.

Comme il marchoit recueilli
en lui-même, une femme se pre-
senta, & s'arrêta devant lui. Il
leva les yeux, & vit que c'étoit
la confidente de Schemselnihar,
qui étoit habillée de noir, &
qui pleuroit. Il renouvela ses
pleurs à cette vûe sans ouvrir la
bouche pour lui parler, & il con-
tinua de marcher jusques chez
lui, où la confidente le suivit &
entra avec lui.

Ils s'affirent, & le Jouaillier
en

en prenant la parole le premier, demanda à la confidente avec un grand soupir, si elle avoit déjà appris la mort du Prince de Perse, & si c'étoit lui qu'elle pleuroit. Hélas ! non : s'écria-t-elle, quoi ! ce Prince si charmant est mort ! Il n'a pas vécu longtems après sa chère Schemselnihar. Belles ames, en quelque part que vous soyez, vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer désormais sans obstacle. Vos corps étoient un empêchement à vos souhaits, & le Ciel vous en a délivrez, pour vous unir.

Le Jouaillier qui ne savoit rien de la mort de Schemselnihar, & qui n'avoit pas encore fait réflexion que la confidente qui lui parloit, étoit habillée de deuil, eût une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. Schemselnihar est morte ! s'écria-t-il. Elle est morte, reprit la confi-

56 *Les mille & une Nuit*,
dente en pleurant tout de nouveau, & c'est d'elle que je porte le deuil. Les circonstances de sa mort sont singulières, & elles méritent que vous les sachiez. Mais avant que je vous en fasse le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du Prince de Perse, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemselnihar, ma chère & respectable Maîtresse.

Le Jouaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandoit, & dès qu'il lui eût raconté le tout, jusqu'au départ de la mère du Prince de Perse, qui venoit de se mettre en chemin elle-même, pour faire apporter le corps du Prince à Bagdad; vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le Calife avoit fait venir Schemselnihar à son Palais; il étoit vrai, comme nous avions tout sujet
de

de nous le persuader, que le Calife avoit été informé des amours de Schemselnihar & du Prince de Perse, par les deux esclaves, qu'il avoit interrogés toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar, & qu'il donna de grandes marques de jalousie & de vengeance prochaine contre le Prince de Perse. Point du tout, il ne songea pas un moment au Prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar, & il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, par la permission qu'il lui avoit donnée d'aller librement par la ville, sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose, après la manière toute extraordinaire dont il en a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

Le Calife la reçût avec un vi-

58 *Les mille & une Nuit*,
sage ouvert, & quand il eût re-
marqué la tristesse dont elle é-
toit acablée, qui cependant ne
diminuoit rien de sa beauté (car
elle parût devant lui sans aucune
marque de surprise, ni de fra-
yeur.) Schemselnihar, lui dit-il,
avec une bonté digne de lui; je
ne puis souffrir que vous paroissiez
devant moi avec un air qui
m'afflige infiniment. Vous sça-
vez avec quelle passion je vous ai
toujours aimée: vous devez en
être persuadée par toutes les
marques que je vous en ai don-
nées. Je ne change pas, & je
vous aime plus que jamais. Vous
avez des ennemis, & ces ennemis
m'ont fait des rapports contre
votre conduite. Mais tout ce qu'
ils ont pû me dire, ne fait pas la
moindre impression sur moi.
Quittez donc cette mélancolie,
& disposez-vous à m'entretenir
ce soir de quelque chose d'agré-
able

able & de divertissant à votre ordinaire. Il lui dit plusieurs autres choses très obligeantes, & il la fit entrer dans un appartement magnifique près du sien, où il la pria de l'attendre.

L'affligée Schemselnihar fut très sensible à tant de témoignages de considération pour sa personne : mais plus elle connoissoit combien elle en étoit obligée au Calife, plus elle étoit pénétrée de la vive douleur d'être éloignée, peut-être pour jamais, du Prince de Perse, sans qui elle ne pouvoit plus vivre.

Cette entrevûe du Calife, & de Schemselnihar continua la confidente, se passa pendant que j'étois venue pour vous parler, & j'en ai appris les particularités de mes compagnes qui étoient présentes. Mais dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemselnihar, & je fus témoin

de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit, & comme elle se douta que je venois de chez vous, elle me fit aprocher, & sans que personne l'entendît : je vous suis bien obligée, me dit-elle, du service que vous venez de me rendre : je sens bien que ce sera le dernier. Elle ne m'en dit pas d'avantage, & je n'étois pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose, pour tâcher de la consoler.

Le Calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchoient, & l'on servit aussi-tôt la collation. Le Calife prit Schemselnihar par la main & la fit asséoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire, que nous la vimes expirer peu de momens après. En éfet, elle fût à peine assise, qu'elle se
ren-

renversa en arrière. Le Calife crût qu'elle n'étoit qu'évanouie, & nous eumes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir; mais elle ne revint pas, & voila de quelle manière nous la perdimes.

Le Calife l'honora de ses larmes qu'il ne put retenir, & avant que de se retirer à son appartement, il ordonna de casser tous les instrumens, ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps; je le lavai & l'ensevelis moi même, en le baignant de mes larmes, & le lendemain elle fût enterrée par ordre du Calife, dans un tombeau magnifique qu'il lui avoit déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avoit choisi elle-même. Puisque vous me dites, ajoûta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du Prince de Perse à Bagdad, je suis résolûe de faire en sorte qu'on l'apporte pour être

62 *Les mille & une Nuit,*
tre mis dans le même tombeau.

Le Jouaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente : Vous n'y songez pas reprit-il, jamais le Calife ne le souffrira. Vous croyez la chose impossible, repartit la confidente, elle ne l'est pas, & vous en conviendrez vous-même quand je vous aurai dit que le Calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar, avec une pension à chacune suffisante pour subsister, & qu'il m'a chargé du soin & de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir & pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs le Calife qui n'ignore pas les amours du Prince & de Schemselnihar, comme je vous l'ai dit, & qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nullement fâché. Le Jouaillier n'eût plus rien à dire : il pria seulement la
con-

confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise fut grande en y arrivant, quand il vit la foule du monde des deux sexes, qui y accouroit de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin, & lorsqu'il eut fait sa prière : je ne trouve plus impossible, dit-il à la confidente, en la rejoignant, d'exécuter ce que vous avez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier vous & moi, ce que nous sçavons des amours de l'un & de l'autre, & particulièrement de la mort du Prince de Perse, arrivée presque dans le même tems. Avant que son corps soit venu, tout Bagdad concourra à demander qu'il ne soit pas séparé d'avec celui de Schemselnihar. La chose réussit, & le jour que l'on sçût que le corps devoit arriver, une infinité de peuple alla au devant, à plus de vingt milles. La

64 *Les mille & une Nuit* ,

La confidente atendit à la porte de la ville , ou elle se présenta à la mère du Prince , & la supplia au nom de toute la ville , qu'il le souhaitoit ardemment , de vouloir bien que les corps des deux amans qui n'avoient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort , depuis qu'ils avoient commencé de s'aimer , n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit , & le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs , & mis à côté d'elle. Depuis ce tems là , tous les habitans de Bagdad , & même les étrangers de tous les endroits du monde , où il y a des Musulmans , n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau , & d'y aller faire leurs prières.

C'est , Sire , dit Scheherazade , qui s'aperçût en même tems qu'il étoit jour , ce que j'avois à

raconter à Votre Majesté des amours de la belle Schemselnihar, favorite du Calife Haroun Alraschid, & de l'aimable Ali-Ebn-Becar, Prince de Perse.

Quand Dinarzade vit que la Sultane sa sœur avoit cessé de parler, elle la remercia le plus obligeamment du monde, du plaisir qu'elle lui avoit fait, par le recit d'une histoire si intéressante. Si le Sultan veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du Prince * Camaralzaman, que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle se tût, & le Sultan qui ne pût encore se résoudre de la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

* C'est en Arabe, la Lune du tems ou la Lune du Siècle.



CCX. NUIT.

Histoire des amours de Camaralzaman Prince de l' Isle des enfans de Khaledan; & de Badoure Princesse de la Chine.

LE lendemain avant le jour, dès que la Sultane Scheherazade fût éveillée par les soins de Dinarzade sa sœur, elle raconta au Sultan des Indes l'histoire de Camaralzaman comme elle l'avoit promis, & dit :

Sire, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perse, il y a dans la vaste mer une Isle qu'on appelle l' Isle des enfans de Khaledan. Cette Isle est divisée en plusieurs grandes provinces, toutes considérables par des villes florissantes & bien
peu-

peuplées, qui forment un royaume très puissant. Autrefois elle étoit gouvernée par un Roi nommé * Schahzaman, qui avoit quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de Rois, & soixante concubines.

Schahzaman s'estimoit le Monarque le plus heureux de la terre, par la tranquillité & la prospérité de son règne. Une seule chose troubloit son bonheur : c'est qu'il étoit déjà avancé en âge & qu'il n'avoit pas d'enfans, quoi qu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne sçavoit à quoi attribuer cette stérilité, & dans son affliction, il regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir sans laisser après lui de Successeur de son sang. Il dissimula long tems le chagrin cuisant qui le tour-

* C'est à dire en Persan, Roi du tems, ou Roi du siècle.

tourmentoit, & il souffroit d'autant plus, qu'il se faisoit violence pour ne pas faire paroître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence, & un jour après qu'il se fût plaint amèrement de sa disgrâce à son grand Vizir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne sçavoit pas quelque moyen d'y remédier.

Si ce que Vôte Majesté me demande, répondit ce sage Ministre, dépendoit des règles ordinaires de la sagesse humaine, Elle auroit bien-tôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment; mais j'avoue que mon expérience, & mes connoissances sont au dessous de ce qu'elle me propose. Il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces fortes de besoins: au milieu de nos prospérités, qui font souvent que nous l'oublions, il se plaît de nous mortifier par quelque endroit,

droit, afin que nous songions à lui; que nous reconnoissions sa toute-puissance, & que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir & de vivre durement pour l'amour de lui: mon avis seroit que Votre Majesté leur fit des aumônes, & les exhortât de joindre leurs prières aux vôtres: peut-être que dans le grand nombre il s'en trouvera quelqu'un assez pur, & assez agréable à Dieu pour obtenir qu'il exauce vos vœux.

Le Roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia son grand Vizir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de gens consacrés à Dieu. Il fit même venir les supérieurs, & après qu'il les eût régalez d'un festin frugal, il leur dé-

70 *Les mille & une Nuits*,
déclara son intention, & les pria
d'en avertir les dévots qui é-
toient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du Ciel
ce qu'il désiroit, & cela parût
bien-tôt par la grosseffe d'une de
ses femmes, qui lui donna un fils
au bout de neuf mois. En actions
de grâces, il envoya de nouvel-
les aumônes aux communautés
des Musulmans dévots, dignes
de sa grandeur & de sa puissance;
& l'on célébra la naissance du
Prince, non seulement dans sa
capitale, mais même dans toute
l'étendue de ses états, par des re-
jouissances publiques d'une se-
maine entière. On lui porta le
Prince dès qu'il fût né, & il lui
trouva tant de beauté qu'il lui
donna le nom de Camaralza-
man; *La fin du siècle.*

Le Prince Camaralzaman
fut élevé avec tous les soins i-
maginables; & des qu'il fut en â-
ge,

ge, le Sultan Schahzaman son père lui donna un sage gouverneur & d'habiles précepteurs. Ces personnages distinguez par leur capacité, trouvèrent en lui un esprit aisé, docile, & capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le réglement de ses mœurs que pour les connoissances qu'un Prince comme lui devoit avoir. Dans un âge plus avancé, il aprit de même tous les exercices, & il s'en aquitoit avec grace, & avec une adresse merveilleuse, dont il charmoit tout le monde, & particulièrement le Sultan son père.

Quand le Prince eût atteint l'âge de quinze ans, le Sultan qui l'aimoit avec tendresse, & qui lui en donnoit tous les jours de nouvelles marques, conçût le dessein de lui en donner la plus éclatante; de descendre du trône,
&

& de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand Vizir : Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté de la jeunesse, non seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé ; mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu de lui abandonner le gouvernement, & de passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir régner : il y a long-tems que je travaille, & j'ai besoin de repos.

Le grand Vizir ne voulut pas représenter au Sultan toutes les raisons qui auroient pû le dissuader d'exécuter sa résolution : il entra au contraire dans son sentiment. Sire, répondit-il, le Prince est encore bien jeune, ce me
sem-

semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant, que celui de gouverner un état puissant. Votre Majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oïveté avec beaucoup de raison : mais pour y remédier, ne jugeroit-elle pas plus à propos de le marier auparavant. Le mariage atache & empêche qu'un jeune Prince ne se dissipe. Avec cela Votre Majesté lui donneroit entrée dans ses conseils, où il apprendroit peu à peu à soutenir dignement l'éclat & le poids de votre couronne, dont vous seriez à tems de vous dépouiller en sa faveur, lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience.

Schâhzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable : Aussi fit-il appeler le Prince Camaralzaman dès qu'il l'eût congédié.

Le Prince qui jusqu'alors avoit toujours vû le Sultan son père à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui étoit ordinaire, il le salua avec un grand respect, & s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le Sultan s'aperçût de la contrainte du Prince : mon fils, lui dit-il, d'un air à le rassurer ; savez vous à quel sujet je vous ai fait appeler ? Sire, répondit le Prince avec modestie, il n'y a que Dieu qui pénètre jusques dans les cœurs : je l'apprendrai de Votre Majesté avec plaisir. Je l'ai fait pour vous dire, reprit le Sultan, que je veux vous marier : que vous en semble ?

Le Prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent,

rent, la sueur lui en montoit même au visage, & il ne savoit que répondre. Après quelques momens de silence il répondit: Sire, je vous supplie de me pardonner si je paroiss interdit à la déclaration que Votre Majesté me fait: je ne m'y atendois pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne sçai même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends très aimement, mais aussi sur ce que j'ai lû dans nos auteurs de leurs fourberies, de leurs méchancetés & de leurs perfidies. Peut-être ne serai-je pas toujours dans ce sentiment; je sens bien néanmoins qu'il me faut du tems avant de me déterminer à ce que V^{otre} Majesté exige de moi.

Scheherazade vouloit poursuivre, mais elle vit que le Sul-

76 *Les mille & une Nuit*,
tan des Indes, qui s'étoit aperçû
que le jour paroïssoit, sortoit du
lit. Cela fit qu'elle cessa de par-
ler; mais elle prit le même con-
te la nuit suivante, & lui dit :



CCXI. NUIT.

SIre, la réponse du Prince Ca-
maralzaman affligea extrême-
ment le Sultan son père. Ce
Monarque eût une véritable
douleur de trouver en lui une si
grande répugnance pour le ma-
riage. Il ne voulut pas néan-
moins la traiter de desobéissan-
ce, ni user du pouvoir paternel.
Il se contenta de lui dire; je ne
veux pas vous contraindre là-
dessus; je vous donne le tems d'
y penser & de considérer qu'un
Prince comme vous, destiné à
gouverner un grand Royaume,
doit penser d'abord à se donner
un

un successeur. En vous donnant cette satisfaction, vous me la donnerez à moi-même, qui suis bien aise de me voir revivre en vous, & dans les enfans qui doivent sortir de vous.

Schachzaman n'en dit pas d'avantage au Prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans le conseil de ses états, & lui donna d'ailleurs tous les sujets de contentement qu'il pouvoit desirer. Au bout d'un an il le prit en particulier : eh bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avois de vous marier dès l'année passée ? refuserez vous encore de me donner la joye que j'attens de votre obeïssance ? & voulez vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction ?

Le Prince parût moins déconcerté que la première fois, & il n'hésita pas long-tems à répon-

dre en ces termes avec fermeté. Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devois; mais après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé d'avantage dans la résolution de vivre sans engagement dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout tems dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos histoires, & que j'entens dire chaque jour de leurs malices, sont les motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi Votre Majesté me pardonnera si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle d'avantage de me marier. Il en demeurera là, & quita le Sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dît autre chose.

Tout autre Monarque que le Roi Schahzaman auroit eu de la
pei-

peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le Prince son fils venoit de lui parler, & à ne l'en pas faire repentir : mais il le chérissoit, & il vouloit employer toutes les voyes de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier Ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venoit de lui donner. J'ai suivi vôtre conseil, lui dit-il, mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'étoit la première fois que je lui en parlai ; & il s'en est expliqué en des termes si hardis, que j'ai eu besoin de ma raison & de toute ma modération, pour ne me pas mettre en colère contre lui. Les pères qui desirerent des enfans avec tant d'ardeur que j'ai desiré celui-ci, sont autant d'insensés, qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos, dont il ne tient qu'

à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés.

Sire, repartit le grand Vizir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience : peut-être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voye. Mais V^ôtre Majesté n'aura rien à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation, si elle juge à propos de donner une autre année au Prince à se consulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans son devoir, Elle en aura une satisfaction d'autant plus grande, qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il persiste dans son opiniâtreté, alors quand l'année sera expirée, il me semble que V^ôtre Majesté aura lieu de lui déclarer en plein conseil, qu'il
est

est du bien de l'état qu'il se marie. Il n'est pas croyable qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie célèbre, que vous honorerez de votre présence.

Le Sultan qui defiroit fi paſſionnément de voir le Prince ſon fils marié , que les momens d'un fi long délai lui paroifſoient des années , eût bien de la peine à ſe reſoudre d'atendre fi long-tems. Il ſe rendit néanmoins aux raiſons de ſon grand Vizir , qu'il ne pouvoit deſaprouver.

Le jour, qui avoit déjà com-
mencé de paroître, imposa si-
lence à Scheherazade. Elle re-
prit la suite du conte la nuit sui-
vante, & dit au Sultan Schahriar.



CCXII. NUIT.

Sire, après que le grand Vifir se fut retiré, le Sultan
D 5 Schah-

82 *Les mille & une Nuits,*

Schahzaman alla à l'appartement de la mère du Prince Camaralzaman, à qui depuis long-tems il avoit témoigné l'ardent desir qu'il avoit de le marier. Quand il lui eût raconté avec douleur, de quelle manière il venoit de le refuser une seconde fois, & marqué l'indulgence qu'il vouloit bien encore avoir pour lui, par le conseil de son grand Vizir : Madame, lui dit-il, je sai qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, & qu'il vous écoute plus familièrement. Je vous prie de prendre le tems de lui en parler sérieusement, & de lui faire bien comprendre que s'il persiste dans son opiniâtreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrémités dont je serois très-fâché, & qui le feroient repentir lui-même de m'avoir désobéi.

Fatime, c'étoit ainsi que s'appel-

pelloit la mère de Camaralzaman, marqua au Prince son fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle étoit informée du nouveau refus de se marier, qu'il avoit fait au Sultan son père, & combien elle étoit fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère : Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire. Je craindrois trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. Fatime connût par cette réponse que la playe étoit trop récente, & ne lui en parla pas d'avantage pour cette fois.

Long-tems après, Fatime crût avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet, avec plus d'espérance d'être écoutée. Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela ne vous fait pas de

84 *Les mille & une Nuits*,
peine, de me dire quelles sont
donc les raisons qui vous don-
nent une si grande aversion pour
le mariage? Si vous n'en avez pas
d'autre que celle de la malice &
de la méchanceté des femmes,
elle ne peut pas être plus foible,
ni moins raisonnable. Je ne veux
pas prendre la défense des mé-
chantes femmes, il y en a un très
grand nombre, j'en suis très
persuadée : mais c'est une injus-
tice des plus criantes, de les ta-
xer toutes de l'être. Hé, mon
fils, vous arrêtez-vous à quel-
ques-unes dont parlent vos li-
vres, qui ont causé à la vérité de
grands desordres, & que je ne
veux pas excuser? mais, que ne
faites-vous attention à tant de
Monarques, tant de Sultans, &
tant d'autres Princes particu-
liers, dont les tyrannies, les bar-
baries & les cruautés font hor-
reur à les lire dans les histoires
que

que j'ai lues comme vous. Pour une femme, vous trouvez mille de ces tyrans, & de ces barbares. Et les femmes honnêtes & sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses?

Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes sages, vertueuses, bonnes, douces, & de bonnes mœurs. Plût à Dieu qu'elles vous ressemblassent toutes ! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt, qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire à sa volonté.

Supposons que je me sois résolu de m'engager dans le mariage, comme le Sultan mon père le souhaite avec tant d'impatience ; quelle femme me donnera-

t-il? Une princesse aparemment, qu'il demandera à quelque Prince de ses voisins, qui se fera un grand honneur de la lui envoyer: belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre Princesse ne lui soit comparable en beauté: qui peut assurer qu'elle aura l'esprit bien fait, qu'elle sera traitable, complaisante, accueillante, prévenante, obligeante? que son entretien ne sera que de choses solides, & non pas d'habillemens, d'ajustemens, d'ornemens, & de mille autres badineries, qui doivent faire pitié à tout homme de bon sens? En un mot, qu'elle ne sera pas fière, hautaine, fâcheuse, méprisante, & qu'elle n'épuisera pas tout un état par ses dépenses frivoles, en habits, en pierres, en bijoux, & en magnificence folle, & malentendue?

Comme vous le voyez Madame,
me,

me, voila sur un seul article une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette Princesse enfin soit si parfaite & si accomplie, qu'elle soit irreprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes pour ne pas désister de mon sentiment, non plus que de ma résolution.

Quoi, mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire? Je prétens cependant vous répondre & vous fermer la bouche en un mot. Cela ne doit pas vous en empêcher, Madame, repliqua le Prince; j'aurai, peut-être de quoi repliquer à votre réponse.

Je voulois dire, mon fils, dit alors Fatime, qu'il est aisé à un Prince quand il a le malheur d'avoir épousé une Princesse, telle
que

88 *Les mille & une Nuits,*

que vous venez de la dépeindre, de la laisser & de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine l'état.

Eh ! Madame, reprit le Prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un Prince d'être contraint d'en venir à cette extrémité ? Ne vaut il pas beaucoup mieux, pour sa gloire, & pour son repos, qu'il ne s'y expose pas ?

Mais, mon fils, dit encore Fatime ; de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des Rois de votre race, qui ont régné si glorieusement dans les Îles des enfans de Khaledan.

Madame, répondit le Prince Camaralzaman ; je ne souhaite pas de survivre au Roi mon père. Quand je mourrois avant lui, il n'y auroit pas lieu de s'en éton-

ton.

tonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de Rois, de finir par un Prince aussi digne de l'être comme je tâcherai de me rendre, tel qu'ont été ses prédécesseurs, & celui par où elle a commencé.

Depuis ce tems-là, Fatime eût très souvent de semblables entretiens avec le Prince Camaralzaman; & il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de déracciner son aversion. Mais il éluda toutes les raisons qu'elle pût lui apporter, par d'autres raisons auxquelles elle ne savoit que répondre, & il demeura inébranlable.

L'années'écoula, & au grand regret du Sultan Schahzaman, le Prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de sentiment. Un jour de conseil solennel enfin, que

que le premier Vizir, les autres Vizirs, les principaux officiers de la couronne, & les généraux d'armée étoient assemblez, le Sultan prit la parole, & dit au Prince: Mon fils, il y a long-tems que je vous ai marqué la passion avec laquelle je desirois de vous voir marié, & j'atendois de vous plus de complaisance pour un père, qui ne vous demandoit rien que de raisonnable. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous marque la même chose en présence de mon conseil. Ce n'est plus simplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refusé: c'est que le bien de mes états l'exige, & que tous ces Seigneurs le demandent avec moi: déclarez-vous donc, afin que selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois.

Le

Le Prince Camaralzaman répondit avec si peu de retenue, ou plutôt avec tant d'emportement, que le Sultan justement irrité de confusion, qu'un fils lui donnoit en plein conseil, s'écria: quoi ! fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père, & à votre Sultan ? Il le fit arrêter par les huissiers, & conduire à une tour ancienne ; mais abandonnée depuis long-tems, où il fut enfermé avec un lit, peu d'autres meubles, quelques livres, & un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir il se lava, il fit la prière, & après avoir lû quelques chapitres de l'Alcoran, avec la même tranquillité que s'il eût été dans son appartement au palais du Sultan

92 *Les mille & une Nuit,*
tan son père il se coucha sans é-
teindre la lampe, qu'il laissa près
de son lit, & s'endormit.

Dans cette tour, il y avoit un
puits qui servoit de retraite pen-
dant le jour à une Fée nommée
Maïmoune, fille de Damriat,
roi, ou chef d'une légion de Gé-
nies. Il étoit environ minuit,
lorsque Maimoune s'élança lé-
gèrement au haut du puits pour
aller par le monde, selon sa cou-
tume, où sa curiosité la por-
toit. Elle fut fort étonnée de
voir de la lumière dans la cham-
bre du Prince Camaralzaman.
Elle y entra, & sans s'arrêter à l'
esclave, qui étoit couché à la
porte, elle s'aprocha du lit,
dont la magnificence l'atira, &
elle fut plus surprise qu'aupara-
vant, de voir que quelqu'un y
étoit couché.

Le Prince Camaralzaman a-
voit le visage à demi couvert
sous

sous la couverture. Maïmoune la leva un peu, & elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vû en aucun endroit de la terre habitable, qu'elle avoit souvoit parcourue. Quel éclat ! dit-elle en elle-même, ou plutôt, quel prodige de beauté ne doit ce pas être, lorsque les yeux, que cachent des paupières si bien formées, sont ouverts ! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne du haut rang dont il est ? car elle avoit déjà appris de ses nouvelles, & elle se douta de l'affaire.

Maïmoune ne pouvoit se lasser d'admirer le Prince Camaralzaman ; mais enfin après l'avoir baïsé sur chaque joue, & au milieu du front sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, & prit son vol dans l'air. Comme elle se fût élevée

levée bien haut vers la moyenne region, elle fut frappée d'un bruit d'aîles qui l'obligea de voler du même côté. En s'approchant elle connût que c'étoit un Génie qui faisoit ce bruit, mais un Génie de ceux qui sont rebelles à Dieu, car pour Maïmoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnoître une Toute-puissance.

Le Génie qui se nommoit Danhasch & qui étoit fils de Schambourasch reconnut aussi Maïmoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoissoit qu'elle avoit une grande supériorité sur lui par sa soumission à Dieu. Il auroit bien voulu éviter la rencontre; mais il se trouva si près d'elle, qu'il falloit se battre, ou céder.

Danhasch prévint Maïmoune: **brave Maïmoune**, lui dit-il d'un ton de suppliant; jurez moi par le grand

grand nom de Dieu, que vous ne me ferez pas de mal, & je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire.

Maudit Génie, reprit Maimoune, quel mal peux tu me faire? je ne te crains pas: Je veux bien t'acorder cette grace, & je te fais le serment que tu me demandes. Dis-moi présentement d'où tu viens, ce que tu as vû & ce que tu as fait cette nuit? belle dame, répondit Danhasch, vous me rencontrez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux.

La Sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son discours plus avant à cause de la clarté du jour qui se faisoit voir. Elle cessa de parler, & la nuit suivante elle continua en ces termes:



CCXIII. NUIT.

SIre, dit-elle, Danhasch le Génie rebelle à Dieu, poursuivit & dit à Maïmoune : puisque vous le souhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières Isles de cette Hémisphère... Mais, charmante Maïmoune, dit ici Danhasch, qui trembloit de peur à la présence de cette Fée, & qui avoit de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner, & de me laisser aller librement, quand j'aurai satisfait à vos demandes.

Poursuis, poursuis maudit, reprit Maïmoune, & ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi, & que je sois capable de manquer au grand
fer-

serment que je t'ai fait ? Prends bien garde seulement de ne me rien dire qui ne soit vrai : autrement je te couperai les aîles & te traiterai comme tu le mérites.

Danhasch un peu rassuré par ces paroles de Maïmoune : ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très vrai : ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pais de la Chine d'où je viens, est un des plus grands, & des plus puissans royaumes de la terre, d'où dépendent les dernières Isles de cet hémisphère dont je vous ai déjà parlé. Le Roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, & ce Roi a une fille unique la plus belle qu'on ait jamais vûe dans l'univers, depuis que le monde est monde. Ni vous, ni moi, ni les Génies de votre parti, ni du mien, ni tous les hommes ensemble, nous n'avons pas de termes propres, d'ex-

98 *Les mille & une Nuits*,
pressions assez vives, ou d'éloquence suffisante, pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun, & d'une si grande longueur, qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds, & ils sont en si grande abondance, qu'ils ne ressembleront pas mal à une de ces belles grapes de raisin, dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire, lorsqu'elle les a accommodés en boucles sur sa tête. Au dessous de ces cheveux, elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli, & d'une forme admirable; les yeux noirs à fleur de tête, brillans & pleins de feu, le nez ni trop long ni trop court: la bouche petite & vermeille: les dents sont comme deux fils de perles, qui surpassent les plus belles en blancheur: & quand elle remue la langue pour parler, el-

elle rend une voix douce & agreable; & elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit. Le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que sa gorge. De cette foible ébauche enfin, vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

Qui ne connoit pas bien le Roi, père de cette Princesse, jugeroit aux marques de tendresse paternelle qu'il lui a données, qu'il en est amoureux. Jamais amant n'a fait pour une maîtresse la plus chérie ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer, ce que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser, lui a fait inventer & exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avoit résolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir

200 *Les mille & une Nuit,*
sept palais, à quoi l'on n'a jamais
rien vû, ni entendu de pareil.

Le premier palais est de cristal de roche; le second de bronze; le troisième de fin acier; le quatrième d'une autre sorte de bronze, plus précieux que le premier, & que l'acier; le cinquième de pierre de touche; le sixième d'argent, & le septième d'or massif. Il les a meublés d'une somptuosité inouïe, chacun d'une manière proportionnée à la matière dont ils sont bâtis. Il n'a pas oublié dans les jardins qui les accompagnent, les parterres de gazon, ou émaillés de fleurs; les pièces-d'eau, les jets-d'eau, les canaux, les cascades, les bosquets plantés d'arbres à perte de vûe, où le soleil ne pénétre jamais; le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le Roi Gaïour enfin, a fait voir, que l'amour paternel
seul

seul lui a fait faire une dépense presque immense.

Sur la renommée de la beauté incomparable de la Princesse, les Rois voisins les plus puissans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambassades solennelles. Le Roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil ; mais comme il ne vouloit marier la Princesse, que de son consentement ; & que la Princesse n'agréoit aucun des partis qu'on lui proposoit, si les Ambassadeurs se retiroient peu satisfaits quant au sujet de leur ambassade, ils partoient au moins très contents des civilités, & des honneurs qu'ils avoient reçûs.

Sire, disoit la Princesse au Roi de la Chine : vous voulez me marier, & vous croyez par là me faire un grand plaisir. J'en suis persuadée, & je vous en suis très

102 *Les mille & une Nuit*,
obligée. Mais où pourrois-je
trouver ailleurs que près de Vo-
tre Majesté des palais si super-
bes, & des jardins si délicieux ?
j'ajoute que sous votre bon plai-
sir, je ne suis contrainte en rien ;
& qu'on me rend les mêmes hon-
neurs qu'à votre propre person-
ne : ce sont des avantages que je
ne trouverois en aucun autre en-
droit du monde, à quelque é-
poux que je voulusse me donner.
Les maris veulent toujours être
les maîtres, & je ne suis pas d'hu-
meur à me laisser commander.

Après plusieurs ambassades il
en arriva de la part d'un Roi plus
riche & plus puissant que tous
ceux qui s'étoient présentez.
Le Roi de la Chine en parla à la
Princesse sa fille & lui exagéra
combien il lui seroit avantageux
de l'accepter pour époux. La
Princesse le supplia de vouloir l'
en dispenser, & lui apporta les
mé-

mêmes raisons qu'auparavant. Il la pressa : mais au lieu de se rendre, la Princesse perdit le respect qu'elle devoit au Roi son père. Sire, lui dit-elle en colère ; ne me parlez plus de ce mariage, ni d'aucun autre ; si-non je m'enfoncerai le poignard dans le sein, & me délivrerai de vos importunités.

Le Roi de la Chine extrêmement indigné contre la Princesse, lui repartit : ma fille, vous êtes une folle, & je vous traiterai en folle. En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement d'un des sept Palais, & ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie & la servir, dont la principale étoit sa nourrice. Ensuite, afin que les Rois voisins, qui lui avoient envoyé des ambassades, ne songeassent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'é-

104 *Lès mille & une Nuit*,
loignement où elle étoit pour le
mariage. Et comme il ne douta
pas qu'elle ne fût véritablement
folle, il chargea les mêmes envo-
yés de faire sçavoir dans chaque
cour, que s'il y avoit quelque
médecin assez habile pour la
guérir, il n'avoit qu'à venir, &
qu'il la lui donneroit pour fem-
me en récompense.

Belle Maimoune, poursuivit
Danhasch, les choses sont en cet
état, & je ne manque pas d'aller
réglement chaque jour contem-
pler cette beauté incompara-
ble, à qui je serois bien fâché
d'avoir fait le moindre mal, non-
obstant ma malice naturelle. Ve-
nez la voir, je vous en conjure ;
elle en vaut la peine. Quand
vous aurez connu par vous mê-
me que je ne suis pas un men-
teur, je suis persuadé que vous
m'aurez quelque obligation, de
vous avoir fait voir une Princef-
se

se qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt de vous servir de guide, vous n'avez qu'à commander.

Au lieu de répondre à Danhasch, Maïmoune fit de grands éclats de rire qui durèrent long tems ; & Danhasch qui ne sçavoit à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement. Quand elle eût bien ri à plusieurs reprises : bon, bon, lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire. Je croyois que tu allois me parler de quelque chose de surprenant, & d'extraordinaire, & tu me parles d'une chassieuse. Eh ! si, si : que dirois-tu donc, maudit, si tu avois vû comme moi, le beau Prince que je viens de voir en ce moment, & que j'aime autant qu'il le mérite ? vraiment c'est bien autre chose, tu en deviendrois fou.

Agréable Maïmoune, reprit

E s

Dan-

Danhasch, oserois-je vous demander qui peut être ce Prince dont vous me parlez ? Sache, lui dit Maïmoune, qu'il lui est arrivé à peu près la même chose qu'à ta Princesse dont tu viens de m'entretenir. Le Roi son père vouloit le marier à toute force : Après de longues & de grandes importunités il a déclaré franc & net qu'il n'en feroit rien. C'est la cause pourquoi, à l'heure que je te parle, il est en prison dans une vieille tour, où je fais ma demeure, & où je viens de l'admirer.

Je ne veux pas absolument vous contredire, repartit Danhasch ; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, jusqu'à ce que j'aye vû votre Prince, de croire qu'aucun mortel, ni mortelle, n'aproche de la beauté de ma Princesse. Tais-toi, maudit, repliqua Maïmoune, je te dis encore

core une fois que cela ne peut pas être. Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Danhasch; le moyen de vous convaincre, si je dis vrai ou faux, c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite, de venir voir ma Princesse, & de me montrer ensuite votre Prince.

Il n'est pas besoin que je prenne cette peine, reprit encore Maïmoune; il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un & l'autre. C'est d'emmener votre Princesse, & de la mettre à côté de mon Prince sur son lit. De la sorte il nous fera aisé, à moi & à toi, de les comparer ensemble & de vuider notre procès.

Danhasch consentit à ce que la Fée souhaitoit, & il vouloit retourner à la Chine sur le champ. Maïmoune l'arrêta: attends, lui dit-elle, viens, que je te montre auparavant la tour où

108 *Les mille & une Nuit*,
tu dois emmener ta Princesse.
Ils volèrent ensemble jusqu'à la
tour, & quand Maïmoune l'eut
montrée à Danhasch : Va pren-
dre ta Princesse, lui dit-elle, &
fais vîte, tu me trouveras ici ;
mais écoute : j'entens au moins
que tu me payeras une gageure ,
si mon Prince se trouve plus be-
au que ta Princesse ; & veux bien
aussi t'en payer une , si ta Prin-
cesse est plus belle.

Le jour qui se faisoit voir assez
clairement , obligea Schehera-
zade de cesser de parler. Elle re-
prit la suite la nuit suivante , &
dit au Sultan des Indes.



CCXIV. NUIT.

Sire, Danhasch s'éloigna de la
Féc, se rendit à la Chine, &
revint avec une diligence in-
croyable, chargé de la belle
Prin-

Princesse endormie. Maïmoune le reçut & l'introduisit dans la chambre du Prince Camaralzaman, où ils la posèrent ensemble sur son lit à côté de lui.

Quand le Prince & la Princesse furent ainsi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande contestation sur la préférence de leur beauté, entre le Génie & la Fée. Ils furent quelque tems à les admirer, & à les comparer ensemble sans parler. Danhasch rompit le silence : vous la voyez, dit-il à Maïmoune, & je vous l'avois bien dit que ma Princesse étoit plus belle que votre Prince, en doutez-vous présentement ?

Comment ! si j'en doute, reprit Maïmoune ? oui vraiment j'en doute. Il faut que tu sois aveugle pour ne pas voir que mon Prince l'emporte de beaucoup au dessus de ta Princesse.

110 *Les mille & une Nuit,*

Ta Princesse est belle, je ne le desavoue pas : mais ne te presse pas, & compare les bien l'un avec l'autre sans prévention ; tu verras que la chose est comme je le dis.

Quand je mettrois plus de tems à les comparer davantage, reprit Danhasch, je n'en penserois pas autrement que ce que j'en pense. J'ai vû ce que je vois du premier coup d'œil, & le tems ne me feroit pas voir autre chose que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins, charmante Maimoune, que je ne vous cède, si vous le souhaitez. Cela ne fera pas ainsi, repartit Maimoune ; je ne veux pas qu'un maudit Génie comme toi me fasse grace. Je remets la chose à un arbitre, & si tu n'y consens, je prens gain de cause sur ton refus.

Danhasch, qui étoit prêt d'a-
voir

voir toute autre complaisance pour Maïmoune, n'eût pas plutôt donné son consentement, que Maïmoune frappa la terre de son pied. La terre s'entr'ouvrit, & aussi-tôt il en sortit un Génie hideux, bossu, borgne & boiteux, avec six cornes à la tête, & les mains & les pieds crochus. Dès qu'il fût dehors, que la terre se fût rejointe, & qu'il eût aperçû Maïmoune, il se jeta à ses pieds, & en demeurant un genouil en terre il lui demanda ce qu'elle souhaitoit de son très-humble serviteur.

Levez vous Caschcasch, lui dit-elle, (c'étoit le nom du Génie) je vous fais venir ici pour être juge d'une dispute que j'ai avec ce maudit Danhasch. Jetez les yeux sur ce lit, & dites-nous sans partialité, qui vous paroît plus beau du jeune homme, ou de la jeune dame.

Casch-

Caschcasch regarda le Prince & la Princesse avec des marques d'une surprise & d'une admiration extraordinaire. Après qu'il les eût bien considérez sans pouvoir se déterminer : Madame, dit-il à Maimoune, je vous avoue que je vous tromperois, & que je me trahirois moi-même, si je vous disois que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine, plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, & autant que je puis m'y connoître, l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un, ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, selon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci : c'est de les éveiller l'un après l'autre, & que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par son ardeur, par son empressement,

&

& même par son emportement, l'un pour l'autre, aura moins de beauté en quelque chose.

Le conseil de Caschcasch plût également à Maïmoune & à Danhasch. Maïmoune se changea en puce & sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla, & y porta la main; mais il ne prit rien. Maïmoune avoit été alerte à faire un saut en arrière, & à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins, comme les deux Génies, pour être témoin de ce qu'il alloit faire.

En retirant la main, le Prince la laissa tomber sur celle de la Princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, & il fut dans la dernière surprise de voir une dame couchée près de lui, & une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête, & s'appuya du coude pour la mieux considérer. La
gran-

114 *Les mille & une Nuit*,
grande jeunesse de la Princesse,
& sa beauté incomparable l'em-
brasèrent en un instant d'un feu
auquel il n'avoit pas encore été
sensible, & dont il s'étoit gardé
jusqu'alors avec tant d'aversion.

L'amour s'empara de son cœur
de la manière la plus vive, & il ne
pût s'empêcher de s'écrier :
quelle beauté ! quels charmes !
mon cœur, mon ame ! & en di-
fant ces paroles, il la baisa au
front, aux deux joues, & à la
bouche avec si peu de précauti-
on qu'elle se fût éveillée, si elle
n'eût dormi plus fort qu'à l'or-
dinaire, par l'enchantement de
Danhafsch.

Quoi ! ma belle dame, dit le
Prince, vous ne vous éveillez
pas à ces marques d'amour du
Prince Camaralzaman ! qui que
vous soyez il n'est pas indigne
du votre. Il alloit l'éveiller tout
de bon, mais il se retint tout à
coup.

coup. Ne feroit-ce pas, dit il en lui-même, celle que le Sultan mon père vouloit me-donner en mariage? Il a eu grand tort de ne me la pas faire voir plutôt. Je ne l'aurois pas ofencé par ma desobéissance, & par mon emportement si public contre lui, & il se fût épargné à lui même la confusion que je lui ai donnée. Le Prince Camaralzaman se repent sincèrement de la faute qu'il avoit commise, & il fût encore sur le point d'éveiller la Princesse de la Chine. Peut-être aussi, dit-il en se reprenant, que le Sultan mon père veut me surprendre; sans doute qu'il a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage que je lui en ai fait paroître. Que fais-je s'il ne l'a pas amené lui-même, & s'il n'est pas caché pour se faire voir, & me faire

re

re honte de ma dissimulation. Cette seconde faute seroit de beaucoup plus grande que la première. A tout événement je me contenterai de cette bague pour me souvenir d'elle.

C'étoit une fort belle bague que la Princesse avoit au doigt. Il la tira adroitement & mit la sienne à la place. Aussi-tôt il lui tourna le dos & il ne fut pas long-tems à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant par l'enchantement des Génies.

Dés que le Prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhasch se transforma en puce à son tour, & alla mordre la Princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut, se mit sur son séant, & en ouvrant les yeux, elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admi-
ra-

ration, de l'admiration à un épanchement de joye qu'elle fit paroître dès qu'elle eût vû que c'étoit un jeune homme si bien fait & si aimable.

Quoi! s'écria-t-elle; est-ce vous que le Roi mon père m'avoit destiné pour époux? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas sçû. Je ne l'aurois pas mis en colère contre moi, & je n'aurois pas été si long-tems privée d'un mari, que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Eveillez-vous, éveillez-vous, il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces.

En disant ces paroles, la Princesse prit le Prince Camaralzaman par le bras, & l'agita si fort, qu'il se fût éveillé, si dans le moment Maimoune n'eût augmenté son sommeil, en augmentant son enchantement. Elle l'agita
de

118 *Les mille & une Nuit,*
de même à plusieurs reprises, &
comme elle vit qu'il ne s'éveil-
loit pas : eh quoi ! reprit-elle,
que vous est-il arrivé ? quelque
rival jaloux de votre bonheur &
du mien, auroit-il eu recours à la
magie, & vous auroit-il jetté
dans cet assoupissement insur-
montable, lorsque vous devez
être plus éveillé que jamais ? El-
le lui prit la main, & en la baisant
tendrement, elle s'aperçut de la
bague qu'il avoit au doigt. Elle
la trouva si semblable à la sien-
ne, qu'elle fut convaincue que
c'étoit sa bague même, quand
elle eût vu qu'elle en avoit une
autre. Elle ne comprit pas com-
ment cet échange s'étoit fait ;
mais elle ne douta pas que ce ne
fût la marque certaine de leur
mariage. Lassée de la peine inu-
tile qu'elle avoit prise pour l'é-
veiller, & assurée comme elle le
pensoit, qu'il ne lui échaperoit
pas :

pas : puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller , dit-elle , je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil : à nous revoir. Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles ; elle se recoucha , & mit très peu de tems à se rendormir.

Quand Maïmoune vit qu'elle pouvoit parler sans craindre que la Princesse de la Chine se réveillât : eh bien maudit , dit-elle à Danhasch , as-tu vû ? es-tu convaincu que ta Princesse est moins belle que mon Prince ? Va , je veux bien te faire grace de la gageure que tu me dois. Une autre fois croi-moi , quand je t'aurai assuré quelque chose. En se tournant du côté de Caschcasch : pour vous ajoûter-elle , je vous remercie. Prenez la Princesse avec Danhasch , & remportez-la ensemble dans son lit,

lit, où il vous mènera. Danhasch, & Caschcasch exécutèrent l'ordre de Maïmoune, & Maïmoune se retira dans son puits.

Le jour qui commençoit de paroître imposa silence à la Sultane Scheherazade. Le Sultan des Indes se leva, & la nuit suivante la Sultane continua de lui raconter le même Conte, en ces termes :



CCXV. NUIT.

Suite de l'Histoire de Camaralzaman.

Sire, dit-elle, le Prince Camaralzaman en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui, si la dame qu'il avoit vûe la même nuit, y étoit encore. Quand il vit qu'elle n'y étoit plus : je l'avois bien pensé, dit-

dit-il en lui même, que c'étoit une surprise que le Roi mon père vouloit me faire : je me sçai bon gré de m'en être gardé. Il éveilla l'esclave qui dormoit encore, & le pressa de venir l'habiller sans lui parler de rien. L'esclave lui apporta le bassin & l'eau : il se lava, & après avoir fait sa prière, il prit un livre & lût quelque tems.

Après ses exercices ordinaires Camaralzaman apella l'esclave : vien-ça, lui dit-il, & ne mens pas. Dis-moi comment est venue la dame, qui a couché cette nuit avec moi, & qui l'a amenée?

Prince, répondit l'esclave avec un grand étonnement : de quelle dame voulez-vous parler ? de celle, te dis-je, reprit le Prince, qui est venue, ou qu'on a amenée ici cette nuit, & qui a couché avec moi. Prince, repartit l'esclave, je vous jure que je

n'en sçai rien. Par où cette dame seroit-elle venue, puisque je couche à la porte ?

Tu es un menteur, maraut, repliqua le Prince, & tu es d'intelligence pour m'affliger d'avantage & me faire enrager. En disant ces mots, il lui apliqua un soufflet dont il le jetta par terre, & après l'avoir foulé long-tems sous ses pieds, il le lia au dessous des épaules avec la corde du puits, le descendit dedans, & le plongea plusieurs fois dans l'eau par dessus la tête : je te noyerai, s'écria-t-il, si tu ne me dis promptement, qui est la dame, & qui l'a amenée.

L'esclave furieusement embarrassé, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : sans doute que le Prince a perdu l'esprit de douleur, & je ne puis échaper que par un mensonge. Prince, dit-il, d'un ton de suppli-

ant :

ant : donnez-moi la vie , je vous en conjure : je promets de vous dire la chose comme elle est.

Le Prince retira l'esclave & le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits , Prince , lui dit l'esclave en tremblant , vous voyez bien que je ne puis pas vous satisfaire dans l'état où je suis : donnez-moi le tems d'aller changer d'habit auparavant. Jete l'acorde , reprit le Prince , mais fais vîte , & prens bien garde de ne me pas cacher la vérité.

L'esclave fortit , & après avoir fermé la porte sur le Prince , il courut au palais dans l'état où il étoit. Le Roi s'y entretenoit avec son premier Vizir , & se plaignoit à lui de la mauvaise nuit qu'il avoit passée au sujet de la desobéissance & de l'emportement si criminel du Prince son fils , en s'oposant à sa volonté.

Ce ministre tâchoit de le con-

124 *Les mille & une Nuit*,
soler & de lui faire comprendre,
que le Prince lui-même lui a-
voit donné lieu de le réduire. Si-
re, lui disoit-il, Vôte Majesté
ne doit pas se repentir de l'avoir
fait arrêter. Pourvû qu'Elle ait
la patience de le laisser quelque
tems dans sa prison, Elle doit se
persuader qu'il abandonnera cet-
te fougue de jeunesse, & qu'en-
fin il se soumettra à tout ce qu'
Elle exigera de lui.

Le grand Vizir achevoit ces
derniers mots lorsque l'esclave
se présenta au Roi Schahzaman.
Sire, lui dit-il, je suis bien fâché
de venir anoncer à Vôte Maje-
sté une nouvelle, qu'Elle ne
peut écouter qu'avec un grand
déplaisir. Ce que dit votre fils
d'une dame qui a couché cette
nuit avec lui, & l'état où il m'a
mis, comme Vôte Majesté le
peut voir, ne font que trop con-
noître qu'il n'est plus dans son
bon

bon sens. Il fit ensuite le détail de tout ce que le Prince Camaralzaman avoit dit, & de l'excès dont il l'avoit traité, en des termes qui donnèrent créance à son discours.

Le Roi qui ne s'atendoit pas à ce nouveau sujet d'affliction : Voici , dit-il à son premier ministre, un incident des plus fâcheux , bien différent de l'espérance que vous me donniez tout à l'heure. Allez, ne perdez pas de tems : voyez vous même ce que c'est, & venez m'en informer.

Le grand Visir obeît sur le champ, & en entrant dans la chambre du Prince, il le trouva assis & fort tranquille avec un livre à la main qu'il lisoit. Il le salua, & après qu'il se fût assis près de lui : Je veux un grand mal à votre esclave, lui dit-il, d'être venu éfrayer le Roi votre père, par la nouvelle qu'il vient de lui apporter. F 3 Quel-

Quelle est cette nouvelle, reprit le Prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur? j'ai un sujet bien plus grand de me plaindre de mon esclave.

Prince, repartit le Vizir, à Dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous soit véritable. Le bon état où je vous vois, & où je prie Dieu qu'il vous conserve, me fait connoître qu'il n'en est rien. Peut-être, repliqua le Prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu, je suis bien aise de demander à une personne comme vous, qui devez en savoir quelque chose, où est la dame qui a couché cette nuit avec moi?

- Le grand Vizir demeura comme hors de lui-même à cette demande. Prince, répondit-il, ne foyez pas surpris de l'étonnement que je fais paroître sur ce que vous me demandez. Seroit-il
il

il possible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte & qu'en marchant sur le ventre de votre esclave ! de grace, rappelez votre mémoire, & vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression.

Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le Prince d'un ton plus haut, je veux savoir absolument qu'est devenue cette dame : & je suis ici dans un lieu où je sçaurai me faire obéir.

A ces paroles fermes, le grand Vizir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer, & il songea au moyen des'en tirer le mieux qu'il lui seroit possible. Il prit le Prince par la douceur, il lui demanda dans les termes les plus humbles & les plus ménagés : si lui-même il avoit vû cette dame.

Oui , oui , repartit le Prince , je l'ai vûe , & je me suis fort bien aperçû que vous l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit , de ne me pas dire un mot , de faire la dormeuse , & de se retirer dès que je serois redormi. Vous le sçavez sans doute , & elle n'aura pas manqué de vous en faire le recit.

Prince , repliqua le grand Vizir , je vous jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens d'entendre de votre bouche , & que le Roi votre père & moi , nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez : nous n'en avons pas même eu la pensée. Permettez-moi de vous dire encore une fois que vous n'avez vû cette dame qu'en songe.

Vous venez donc pour vous moquer aussi de moi , repliqua encore le Prince en colère , & pour

pour me dire en face, que ce que je vous dis est un songe. Il le prit aussi-tôt par la barbe, & il le chargea de coups aussi longtemps que ses forces le lui permirent.

Le pauvre grand Visir essuya patiemment toute la colère du Prince Camaralzaman par respect. Me voila, dit-il en lui-même, dans le même cas que l'esclave : trop heureux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger. Au milieu des coups dont le Prince le chargeoit encore : Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. Le Prince las de frapper, le laissa parler.

Je vous, avoue, Prince, dit alors le grand Vizir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les or-

130 *Les mille & une Nuit,*
dres du Roi son maître. Si vous
avez la bonté de me le permet-
tre, je suis prêt d'aller lui dire de
vôtre part ce que vous m'ordon-
nerez. Je vous le permets lui dit
le Prince : allez , & dites-lui que
je veux épouser la dame qu'il m'
a envoyée , ou amenée , & qui a
couché cette nuit avec moi ; fai-
tes promptement , & apportez-
moi la réponse. Le grand Vizir
fit une profonde révérence en le
quittant , & il ne se crut délivré
que quand il fut hors de la tour ,
& qu'il eut refermé la porte sur
le Prince.

Le grand Vizir se présenta de-
vant le Roi Schahzaman avec u-
ne tristesse qui l'affligea d'abord.
Eh bien, lui demanda ce Monar-
que, en quel état avez-vous
trouvé mon fils ? Sire, répondit
ce ministre, ce que l'esclave a
rapporté à Votre Majesté n'est
que trop vrai. Il lui fit le recit
de

de l'entretien qu'il avoit eu avec Camaralzaman ; de l'emportement de ce Prince , dès qu'il eut entrepris de lui représenter qu'il n'étoit pas possible que la dame dont il parloit eût couché avec lui ; du mauvais traitement qu'il avoit reçu de lui , & de l'adresse dont il s'étoit servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman d'autant plus mortifié qu'il aimoit toujours le Prince avec tendresse , voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même. Il alla le voir à la tour , & mena le grand Vizir avec lui.

Mais , Sire , dit ici la Sultane Scheherazade , en s'interrompant , je m'aperçois que le jour commence de paroître. Elle garda le silence , & la nuit suivante en reprenant son discours , elle dit au Sultan des Indes.



CCXVI. NUIT.

Sire, le Prince Camaralzaman reçût le Roi son père, dans la tour où il étoit en prison, avec un grand respect. Le Roi s'assit, & après qu'il eût fait asseoir le Prince près de lui, il lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très bon sens. Et de tems en tems il regardoit le grand Vizir, comme pour lui dire qu'il ne voyoit pas que le Prince son fils eût perdu l'esprit, comme il l'avoit assuré, & qu'il falloit qu'il l'eût perdu lui-même.

Le Roi enfin parla de la dame au Prince : mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'est que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit ?

Sire,

Sire, répondit Camaralzaman: je supplie V^ôtre Majesté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné sur ce sujet: faites-moi plutôt la grace de me la donner en mariage. Quelque aversion que je vous aye témoigné jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma foiblesse. Je suis prêt de la recevoir de v^ôtre main avec la dernière obligation.

Le Roi Schahzaman demeura interdit à la réponse du Prince, si éloigné, comme il le lui sembloit, du bon sens qu'il venoit de faire paroître auparavant. Mon fils, reprit-il, vous me tenez un discours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

Je vous jure par la couronne qui doit passer à vous après moi,

134 *Les mille & une Nuit*,
que je ne sçai pas la moindre
chose de la dame dont vous me
parlez. Je n'y ai aucune part s'il
en est venu quelqu'une. Mais
comment auroit elle pû péné-
trer dans cette tour sans mon
consentement; car, quoique vous
en ait pû dire mon grand Vizir,
il ne l'a fait que pour tâcher de
vous apaiser, Il faut que ce soit
un songe : prenez-y garde , je
vous en conjure , & rappelez vos
sens.

Sire , repartit le Prince, je se-
rois indigne à jamais des bontés
de Votre Majesté , si je n'ajoû-
tois pas foi à l'assurance qu'Elle
me donne ; mais je la supplie de
vouloir bien se donner la patience
de m'écouter , & de juger si
ce que j'aurai l'honneur de lui
dire est un songe.

Le Prince Camaralzaman ra-
conta alors au Roi son père de
quelle manière ils'étoit éveillé.

Il lui exagéra la beauté & les charmes de la dame qu'il avoit trouvée à son côté, l'amour qu'il avoit conçu pour elle en un moment, & tout ce qu'il avoit fait inutilement pour la réveiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avoit obligé de se réveiller & de se rendormir, après qu'il eût fait l'échange de la bague avec celle de la dame. En achevant enfin & en lui présentant la bague qu'il tira de son doigt: Sire, ajouta-t-il, la mienne ne vous est pas inconnue, vous l'avez vûe plusieurs fois. Après cela j'espère que vous serez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit, comme on vous l'a fait accroire.

Le Roi Schahzaman connut si clairement la vérité de ce que le Prince son fils venoit de lui raconter, qu'il n'eut rien à repliquer. Il en fut même dans un étonnement si grand qu'il demeu-

136 *Les mille & une Nuit*,
ra long-tems sans dire un mot.

Le Prince profita de ces momens : Sire , lui dit-il encore , la passion que je sens pour cette charmante personne , dont je conserve la précieuse image dans mon cœur , est déjà si violente que je ne me sens pas assez de force pour y résister. Je vous supplie d'avoir compassion de moi , & de me procurer le bonheur de la posséder.

Après ce que je viens d'entendre , mon fils , & après ce que je vois par cette bague , reprit le Roi Schahzaman , je ne puis douter que votre passion ne soit réelle , & que vous n'ayez vû la dame qui l'a fait naître. Plût à Dieu que je la connusse cette dame , vous seriez content dès aujourd'hui , & je serois le père le plus heureux du monde. Mais où la chercher ? comment , & par où est elle entrée ici , sans que j'
en

en aye rien sçû, & sans mon consentement. Pourquoi y est-elle entrée seulement pour dormir avec vous, pour vous faire voir sa beauté, vous enflammer d'amour pendant qu'elle dormoit; & disparaître pendant que vous dormiez? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils, & si le Ciel ne nous est favorable, elle nous mettra au tombeau, vous & moi. En achevant ces paroles & en prenant le Prince par la main: venez, ajouta-t-il, allons nous affliger ensemble, vous d'aimer sans espérance, & moi de vous voir affligé, & de ne pouvoir remédier à votre mal.

Le Roi Schahzaman tira le Prince hors de la tour, & l'emmena au Palais, où le Prince, au desespoir d'aimer de toute son ame une dame inconnue, se mit d'abord au lit. Le Roi s'enferma,
&

138 *Les mille & une Nuit*,
& pleura plusieurs jours avec
lui, sans vouloir prendre aucune
connoissance des affaires de son
royaume.

Son premier ministre, qui étoit
le seul à qui il avoit laissé l'en-
trée libre, vint un jour lui repre-
senter que toute la cour, & mê-
me les peuples commençoient
de murmurer de ne le pas voir, &
de ce qu'il ne rendoit plus la ju-
stice chaque jour à son ordinai-
re ; & qu'il ne répondoit pas du
désordre qui pouvoit en arriver.
Je supplie V^{otre} Majesté, pour-
suivit-il, d'y faire attention : Je
suis persuadé que sa présence
soulage la douleur du Prince, &
que la présence du Prince soula-
ge la vôtre mutuellement ; mais
Elle doit songer à ne pas laisser
tout périr. Elle voudra bien que
je lui propose de se transporter
avec le Prince au château de la
petite île, peu éloignée du
port,

port, & de donner audience deux fois la semaine seulement. Pendant que cette fonction l'obligera des'éloigner du Prince, la beauté charmante du lieu, le bel air, & la vûe merveilleuse dont on y jouit, feront que le Prince suportera vôtre absence de peu de durée avec plus de patience.

Le Roi Schahzaman aprouva ce conseil, & dès que le château, où il n'étoit allé depuis longtemps, fut meublé, il y passa avec le Prince, qu'il ne quitoit que pour donner les deux audiences précisément. Il passoit le reste du tems au chevet de son lit, & tantôt il tâchoit de lui donner de la consolation, tantôt il s'affligéoit avec lui.

Suite de l'histoire de la Princesse de la Chine.

Pendant que ces choses se passôient dans la Capitale du Roi

140 *Les mille & une Nuit*,
Roi Schahzaman, les deux gé-
nies, Danhasch & Caschcasch,
avoient rapporté la Princesse de
la Chine au palais où le Roi de la
Chine l'avoit renfermée, & l'a-
voient remise dans son lit.

Le lendemain matin à son ré-
veil, la Princesse de la Chine re-
garda à droit & à gauche, &
quand elle eût vû que le Prince
Camaralzaman n'étoit plus près
d'elle, elle apella ses femmes d'
une voix qui les fit accourir
promptement & environner son
lit. La nourrice qui se presenta à
son chevet, lui demanda ce qu'
elle fouhaitoit, & s'il lui étoit ar-
rivé quelque chose.

Dites-moi, reprit la Princes-
se, qu'est devenu le jeune hom-
me que j'aime de tout mon
cœur, qui a couché cette nuit a-
vec moi? Princesse, répondit la
nourrice, nous ne comprenons
rien à vôtre discours, si vous
ne

ne vous expliquez davantage.

C'est, reprit encore la Princesse, qu'un jeune homme le mieux fait & le plus aimable qu'on puisse imaginer, dormoit près de moi cette nuit, que je l'ai caressé long-tems, & que j'ai fait tout ce que j'ai pû pour l'éveiller sans y reussir: je vous demande où il est?

Princesse, repartit la nourrice, c'est sans doute pour vous jouer de nous, ce que vous en faites: vous plaît-il de vous lever? Je parle très-sérieusement, repliqua la Princesse, & je veux savoir où il est. Mais Princesse, insista la nourrice, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, & personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions vos femmes & moi.

La Princesse de la Chine perdit patience: elle prit sa nourrice

ce

142 *Les mille & une Nuit*,

ce par la tête, & en lui donnant des soufflets & de grands coups de poing : tu me le diras vieille forcière, dit-elle, ou je t'affommerai.

La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains : elle s'en tira enfin, & elle alla sur le champ trouver la Reine de la Chine, mère de la Princesse. Elle se présenta les larmes aux yeux & le visage tout meurtri, au grand étonnement de la Reine, qui lui demanda qui l'avoit mise en cet état.

Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la Princesse. Elle m'eût affommée, si je ne me fusse échappée de ses mains. Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colère & de son emportement, dont la Reine ne fut pas moins affligée que surprise. Vous voyez, Madame, ajouta-t-elle en finissant, que la Prin-

Princesse est hors de son bon sens. Vous en jugerez vous-même, si vous prenez la peine de la venir voir.

La tendresse de la Reine de la Chine étoit trop intéressée dans ce qu'elle venoit d'entendre. Elle se fit suivre par la nourrice & elle alla voir la Princesse sa fille dès le même moment.

La Sultane Scheherazade vouloit continuer, mais elle s'aperçût que le jour avoit déjà commencé. Elle se tût, & en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au Sultan des Indes :



CCXVII. NUIT.

Sire, la Reine de la Chine s'assit près de la Princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle étoit renfermée, & après qu'elle se fût informée de sa santé,

144 *Les mille & une Nuit*,
té, elle lui demanda quel sujet
de mécontentement elle avoit
contre sa nourrice qu'elle avoit
maltraitée. Ma fille, lui dit-el-
le, cela n'est pas bien, & jamais
une grande Princesse comme
vous, ne doit se laisser emporter
à pareils excès.

Madame, répondit la Princef-
se, je voi bien que Votre Maje-
sté vient pour se moquer aussi de
moi; mais je vous déclare que je
n'aurai pas de repos que je n'aye
épousé l'aimable cavalier qui a
couché cette nuit avec moi.
Vous devez savoir où il est: je
vous supplie de le faire revenir.

Ma fille, reprit la Reine, vous
me surprenez, & je ne comprends
rien à votre discours. La Prin-
cesse perdit le respect: Madame,
repliqua-t-elle, le Roi mon père
& vous, vous m'avez persé-
cutez pour me contraindre de
me marier, lorsque je n'en avois
pas

pas d'envie. Cette envie m'est venue présentement, & je veux absolument avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, sinon je me tuerai.

La Reine tâcha de prendre la Princesse par la douceur: ma fille, lui dit-elle, vous sçavez bien vous-même que vous êtes seule dans votre appartement, & qu'aucun homme ne peut y entrer. Mais au lieu d'écouter, la Princesse l'interrompit & fit des extravagances, qui obligèrent la Reine de se retirer avec une grande affliction, & d'aller informer le Roi de tout.

Le Roi de la Chine voulut s'éclaircir lui-même de la chose. Il vint à l'appartement de la Princesse sa fille, & il lui demanda si ce qu'il venoit d'apprendre étoit véritable. Sire, répondit elle, ne parlons pas de cela: faites moi seulement la grace de me

146 *Les mille & une Nuit*,
rendre l'époux qui a couché a-
vec moi cette nuit.

Quoi ! ma fille, reprit le Roi ;
est-ce que quelqu'un a couché
avec vous cette nuit ? Comment
Sire, repartit la Princesse, sans
lui donner le tems de pour sui-
vre ; vous me demandez si quel-
qu'un a couché avec moi ? V ôtre
Majesté ne l'ignore pas. C'est le
cavalier le mieux fait qui ait ja-
mais paru sous le Ciel. Je vous le
redemande, ne me le refusez pas,
je vous en supplie. Afin que V ô-
tre Majesté ne doute pas, conti-
nua-t-elle, que je n'aye vu ce ca-
valier ; qu'il n'ait couché avec
moi ; que je ne l'aye caressé ; &
que je n'aye fait des efforts pour l'
éveiller sans y avoir réussi, voyez
s'il vous plaît, cette bague. Elle
avança la main, & le Roi de la
Chine ne scût que dire, quand il
eût vû que c'étoit la bague d'
un homme. Mais comme il ne
pou-

pouvoit rien comprendre à tout ce qu'elle lui disoit, & qu'il l'avoit renfermée comme folle, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi sans lui parler d'avantage, de crainte qu'elle ne fit quelque violence contre sa personne, ou contre ceux qui s'aprocheroient d'elle, il la fit enchaîner, & resserrer plus étroitement, & ne lui donna que sa nourrice pour la servir avec une bonne garde à la porte.

Le Roi de la Chine inconsolable du malheur qui étoit arrivé à la Princesse sa fille d'avoir perdu l'esprit, à ce qu'il croyoit, songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assemble son conseil, & après avoir exposé l'état où elle étoit. Si quelqu'un de vous ajouta-t-il est assez habile pour entreprendre de la guérir & qu'il y réussisse, je la lui donnerai en mariage, & le ferai hé-

148 *Les mille & une Nuit* ;
ritier de mes Etats & de ma couronne après ma mort.

Le desir de posséder une belle Princesse, & l'esperance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine, firent un grand éfet sur l'esprit d'un Emir déjà âgé, qui étoit présent au conseil. Comme il étoit habile dans la magie, il se flatta d'y réussir, & s'offrit au Roi. J'y consens, reprit le Roi ; mais je veux bien vous avertir auparavant, que c'est à condition de vous faire couper le cou, si vous ne réussissez pas. Il ne seroit pas juste que vous méritassiez une si grande récompense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous, je le dis de tous les autres qui se présenteront après vous, en cas que vous n'acceptiez pas la condition, ou que vous ne réussissiez pas.

L'E-

L'Emir accepta la condition, & le Roi le mena lui-même chez la Princesse. La Princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paroître l'Emir: Sire, dit-elle, Votre Majesté me surprend de m'amener un homme que je ne connois pas, & à qui la Religion me défend de me laisser voir. Ma fille, reprit le Roi, sa présence ne doit pas vous scandaliser. C'est un de mes Emirs qui vous demande en mariage. Sire, repartit la Princesse, ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné, & dont j'ai reçu la foi par la bague que je porte. Ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre.

L'Emir s'étoit attendu que la Princesse feroit & diroit des extravagances. Il fut très étonné de la voir tranquille & parler de si bon sens, & il connut très parfaitement qu'elle n'avoit pas d'

150 *Les mille & une Nuits*,
autre folie qu'un amour très-
violent qui devoit être bien fon-
dé. Il n'osa pas prendre la liber-
té de s'en expliquer au Roi : le
Roi n'auroit pû souffrir que la
Princesse eût ainsi donné son
cœur à un autre qu'à celui qu'il
vouloit lui donner de sa main.
Mais en se prosternant à ses
pieds : Sire dit-il, après ce que je
viens d'entendre, il seroit inutile
que j'entreprisse de guérir la
Princesse. Je n'ai pas de remèdes
propres à son mal : & ma vie est
à la disposition de Sa Majesté.
Le Roi irrité de l'incapacité de
l'Emir, & de la peine qu'il lui a-
voit donnée, lui fit couper la
tête.

Quelques jours après, afin de
n'avoir pas à se reprocher d'a-
voir rien négligé pour procurer
la guérison à la Princesse, ce mo-
narque fit publier dans la capita-
le, que s'il y avoit quelque Mé-
de-

decin, Astrologue, Magicien, assez expérimenté pour la rétablir en son bon sens, il n'avoit qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissoit pas: Il envoya publier la même chose dans les principales villes de ses états, & dans les cours des Princes ses voisins.

Le premier qui se présenta fut un Astrologue, & Magicien, que le Roi fit conduire à la prison de la Princesse par un eunuque. L'Astrologue tira d'un sac qu'il avoit apporté sous le bras, un astrolabe, une petite sphère, un réchaud, plusieurs sortes de drogues propres à des fumigations, un vase de cuivre, avec plusieurs autres choses, & demanda du feu.

La Princesse de la Chine demanda ce que signifioit tout cet appareil. Princesse, répondit l'eunuque, c'est pour conjurer le

152 *Les mille & une Nuit,*

malin esprit qui vous possède, le renfermer dans le vase que vous voyez, & le jeter au fond de la mer.

Maudit Astrologue, s'écria la Princesse, sache que je n'ai pas besoin de tous ces préparatifs; que je suis dans mon bon sens, & que tu es insensé toi même. Si ton pouvoir va jusques-là, amène moi seulement celui que j'aime: c'est le meilleur service que tu puisse me rendre. Princesse, reprit l'Astrologue, si cela est ainsi, ce n'est pas de moi, mais du Roi votre père uniquement que vous devez l'attendre. Il remit dans son sac ce qu'il en avoit tiré, bien fâché de s'être engagé si facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eût remené l'Astrologue devant le Roi de la Chine, l'Astrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au Roi;

Roi ; il lui parla lui-même d'abord : Sire , lui dit-il avec hardiesse : selon que Votre Majesté l'a fait publier , & qu'Elle me l'a confirmé , j'ai crû que la Princesse étoit folle ; & j'étois sûr de la rétablir en son bon sens , par les secrets dont j'ai connoissance ; mais je n'ai pas été longtems à reconnoître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer , & mon art ne s'étend pas jusqu'à remédier au mal d'amour ; Votre Majesté y remédiera mieux que personne , quand Elle voudra lui donner le mari qu'elle demande.

Le Roi traita cet Astrologue d'insolent , & lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer Votre Majesté par des répétitions , tant Astrologues , que Médecins , & Magiciens , ils s'en présentèrent cent cinquante , qui eurent tous le même sort , & leurs têtes fu-

154 *Les mille & une Nuit,*
Furent rangées au dessus de chaque porte de la Ville.

*Histoire de Marzavan avec la suite
de celle de Camaralzaman.*

LA nourrice de la Princesse de la Chine avoit un fils nommé Marzavan, frère de lait de la Princesse, qu'elle avoit nourri & élevé avec elle. Leur amitié avoit été si grande pendant leur enfance, tout le tems qu'ils avoient été ensemble, qu'ils se traitoient de frère & de sœur, même après que leur âge, un peu avancé, eût obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avoit cultivé son esprit dès sa plus tendre jeunesse, son inclination l'avoit porté particulièrement à l'étude de l'Astrologie judiciaire, de la Géomance, & d'autres sciences secrètes, & il s'y étoit rendu très ha-

habile. Non content de ce qu'il avoit appris de ses maîtres, il s'étoit mis en voyage, dès qu'il se fût senti assez de forces pour en supporter la fatigue. Il n'y eut pas d'homme célèbre en aucune science, & en aucun art, qu'il n'ait été chercher dans les villes les plus éloignées, & qu'il n'ait fréquenté assez de tems pour en tirer toutes les connoissances qui étoient de son goût.

Après une absence de plusieurs années, Marzavan revint enfin à la capitale de la Chine, & les têtes coupées & rangées qu'il aperçut au dessus de la porte par où il entra, le surprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étoient, & sur toute chose, il s'informa des nouvelles de la Princesse, sa sœur de lait, qu'il n'avoit pas oubliée. Comme on ne pût le satisfaire sur la pre-

156 *Les mille & une Nuit*,
mière demande sans y compren-
dre la seconde, il aprit en gros ce
qu'il fouhaitoit, avec bien de la
douleur, en attendant que sa
mère, nourrice de la Princesse,
lui en apriât davantage.

Scheherazade mit fin à son dis-
cours en cet endroit pour cette
nuit. Elle le reprit la suivante en
ces termes, qu'elle adressa au
Sultan des Indes :



CCXVIII. NUIT.

Sire, dit-elle, quoique la nour-
rice, mère de Marzavan fût
très-occupée auprès de la Prin-
cesse de la Chine, elle n'eût pas
néanmoins plutôt appris que ce
cher fils étoit de retour, qu'elle
trouva le tems de sortir, de l'em-
brasser & de s'entretenir quel-
ques momens avec lui. Après
qu'elle lui eût recité, les larmes
aux

aux yeux , l'état pitoyable où étoit la Princesse, & le sujet pour-quoi le Roi de la Chine lui faisoit ce traitement, Marzavan lui demanda si elle ne pouvoit pas lui procurer le moyen de la voir en secret, sans que le Roi en eût connoissance. Après que la nourrice y eût pensé quelques momens : Mon fils , lui dit elle, je ne puis vous rien dire la dessus presentement. Mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponse.

Comme après la nourrice, personne ne pouvoit s'aprocher de la Princesse, que par la permission de l'eunuque qui commandoit à la garde de la porte, la nourrice qui sçavoit qu'il étoit dans le service depuis peu & qu'il ignoroit ce qui s'étoit passé auparavant à la cour du Roi de la Chine, s'adressa à lui. Vous savez, lui dit-elle, que j'ai élevé

158 *Les mille & une Nuit,*
& nourri la Princesse, vous ne
sçavez peut-être pas de même,
que je l'ai nourrie avec une fille
de même âge que j'avois alors,
& que j'ai mariée il n'y a pas
long tems. La Princesse, qui lui
fait l'honneur de l'aimer tou-
jours, voudroit bien la voir,
mais elle souhaite que cela se fas-
se sans que personne la voye ni
entrer ni sortir.

La nourrice vouloit parler da-
vantage; mais l'eunuque l'arrê-
ta: Cela suffit, lui dit-il, je ferai
toujours avec plaisir tout ce qui
sera en mon pouvoir pour obli-
ger la Princesse. Faites venir, ou
allez prendre votre fille vous-
même quand il sera nuit, & ame-
nez la après que le Roi se sera re-
tiré, la porte lui sera ouverte.

Dés qu'il fut nuit, la nourrice
alla trouver son fils Marzavan.
Elle le déguisa elle-même en
femme, d'une manière que per-
son-

sonne n'eût pû s'apercevoir que c'étoit un homme, & l'amena avec elle. L'eunuque qui ne douta pas que ce ne fût la fille, leur ouvrit la porte, & les laissa entrer ensemble.

Avant de présenter Marzavan, la nourrice s'aprocha de la Princesse : Madame, lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez ; c'est mon fils Marzavan nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous rendre ses respects.

Au nom de Marzavan, la Princesse témoigna une grande joye : Approchez-vous, mon frère, dit-elle aussi-tôt à Marzavan, & ôtez ce voile ; il n'est pas défendu à un frère, & à une sœur, de se voir à visage découvert.

Marzavan la salua avec un
grand

160 *Les mille & une Nuits*,
grand respect, & sans lui donner
le tems de parler : je suis ravie,
continua la Princesse, de vous re-
voir en parfaite santé, après une
absence de tant d'années, sans a-
voir mandé un seul mot de vos
nouvelles même à votre bonne
mère.

Princesse, reprit Marzavan,
je vous suis infiniment obligé de
votre bonté. Je m'atendois d'en
apprendre à mon arrivée de meil-
leures des vôtres, que celles dont
j'ai été informé, & dont je suis
témoin avec toute l'affliction i-
maginable. J'ai bien de la joye
cependant, d'être arrivé assez-
tôt pour vous apporter, après
tant d'autres qui n'y ont pas ré-
ussi, la guérison dont vous avez
besoin. Quand je ne tirerois d'
autre fruit de mes études & de
mes voyages que celui là, je ne
laisserois pas de m'estimer bien
récompensé.

En

En achevant ces paroles, Marzavan tira un livre, & d'autres choses dont ils'étoit muni & qu'il avoit crû nécessaires, selon le rapport que sa mère lui avoit fait de la maladie de la Princesse. La Princesse qui vit cet attirail : quoi, mon frère s'écria-t-elle, vous êtes donc aussi de ceux qui s'imaginent que je suis folle? de-fabusez-vous, & écoutez-moi.

La Princesse raconta à Marzavan toute son histoire, sans oublier une des moindres circonstances, jusqu'à la bague échangée contre la sienne qu'elle lui montra. Je ne vous ai rien déguisé, ajoûta-t-elle, en tout ce que vous venez d'entendre : il est vrai qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas, qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens ; mais on ne fait pas attention au reste, qui est comme je le dis.

Quand

Quand la Princesse eût cessé de parler, Marzavan rempli d'admiration & d'étonnement, demeura quelque tems les yeux baissés sans dire mot. Il leva enfin la tête, & en prenant la parole : Princesse, dit il, si ce que vous venez de me raconter est véritable, comme j'en suis persuadé, je ne desespère pas de vous procurer la satisfaction que vous desirez. Je vous supplie seulement de vous armer de patience encore pour quelque tems, jusqu'à ce que j'aye parcouru des Royaumes, dont je n'ai pas encore approché, & lors que vous aurez appris mon retour, assurez-vous que celui pour qui vous soupiriez avec tant de passion, ne sera pas loin de vous. Après ces paroles Marzavan prit congé de la Princesse, & partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en vil-

ville, de province en province, & d'isle en isle: & en chaque lieu qu'il arrivoit, il n'entendoit parler que de la Princesse Badouré (c'est ainsi que se nommoit la Princesse de la Chine) & de son histoire.

Au bout de quatre mois, notre voyageur arriva à Traf, ville maritime, grande & très peuplée, où il n'entendoit plus parler de la Princesse Badoure, mais du Prince Camaralzaman que l'on disoit être malade, & dont l'on racontoit l'histoire, à peu près semblable à celle de la Princesse Badoure. Marzavan en eut une joye qu'on ne peut exprimer: il s'informa en quel endroit du monde étoit ce Prince, & on le lui enseigna. Il y avoit deux chemins, l'un par terre & par mer; & l'autre seulement par mer, qui étoit le plus court.

Marzavan choisit le dernier che-

164 *Les mille & une Nuit*,
chemin, & il s'embarqua sur un
vaisseau marchand, qui eut une
heureuse navigation jusqu'à la
vue de la capitale du royaume de
Schahzaman : mais avant d'en-
trer au port, le vaisseau toucha
malheureusement sur un rocher
par la malhabileté du pilote. Il
périt, & coula à fond à la vue &
peu loin du château où étoit le
Prince Camaralzaman, & où le
Roi son père Schahzaman se
trouvoit alors avec son grand
Visir.

Marzavan favoit parfaitement
bien nager : il n'hésita pas à se
jetter à la mer, & il alla aborder
au pied du château du Roi
Schahzaman, où il fut reçu &
secouru par ordre du grand Vi-
sir selon l'intention du Roi. On
lui donna un habit à changer, on
le traita bien, & lorsqu'il se fut
remis, on le conduisit au grand
Visir, qui avoit demandé qu'on
le lui amenât. Com-

Comme Marzavan étoit un jeune homme très bien fait, & de bon air, ce Ministre lui fit beaucoup d'acueil en le recevant, & il conçut une très grande estime pour sa personne par ses réponses justes & pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit : Il s'aperçût même insensiblement qu'il avoit mille belles connoissances. Cela l'obligea de lui dire : à vous entendre je voi que vous n'êtes pas un homme ordinaire ; plût à Dieu que dans vos voyages vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade, qui cause une grande affliction dans cette cour depuis long-tems.

Marzavan répondit que s'il savoit la maladie dont cette personne étoit ataquée, peut-être y trouveroit-il un remède.

Le grand Vifir raconta alors à Marzavan l'état où étoit le Prin-

ce Camaralzaman, en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée, de son éducation, du désir du Roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure, de la résistance du Prince & de son aversion extraordinaire pour cet engagement, de sa désobéissance en plein conseil, de son emprisonnement, de ses prétendues extravagances dans la prison, qui s'étoient changées en une passion violente pour une dame inconnue, qui n'avoit d'autre fondement qu'une bague, que le Prince prétendoit être la bague de cette dame, qui n'étoit peut être pas au monde.

A ce discours du grand Visir, Matzavan se réjouit infiniment de ce que dans le malheur de son naufrage il étoit arrivé si heureusement où étoit celui qu'il cher-

cherchoit. Il connut à n'en pas douter, que le Prince Camaralzaman étoit celui pour qui la Princesse de la Chine brûloit d'amour, & que cette Princesse étoit l'objet des vœux si ardens du Prince; il ne s'en expliqua pas au grand Visir: il lui dit seulement que s'il voyoit le Prince, il jugeroit mieux du secours qu'il pourroit lui donner. Suivez-moi, lui dit le grand Visir, vous trouverez le Roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il vouloit vous voir.

La première chose dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du Prince, fut de le voir dans son lit languissant & les yeux fermez. Quoi qu'il fut en cet état, sans avoir égard au Roi Schahzaman, père du Prince, qui étoit assis près de lui, ni au Prince que cette liberté pouvoit incommoder, il ne laissa pas de s'écrier.

écrier. Ciel! rien au monde n'est plus semblable. Il vouloit dire qu'il le trouvoit ressemblant à la Princesse de la Chine, & il étoit vrai qu'ils avoient beaucoup de ressemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curiosité au Prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux & le regarda. Marzavan qui avoit infiniment de l'esprit, profita de ce moment, & lui fit son compliment en vers sur le champ, quoique d'une manière envelopée, où le Roi & le grand Visir ne comprirent rien: il lui dépeignit si bien ce qui lui étoit arrivé avec la Princesse de la Chine, qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût, & qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joye dont il laissa paroître des marques dans ses yeux & sur son visage.

La Sultane Scheherazade n'eut pas le tems d'en dire davantage cette nuit. Le Sultan lui donna celui de le reprendre la suivante, & de lui parler en ces termes.



CCXIX. NUIT.

Sire, quand Marzavan eut achevé son compliment envers, qui surprit le Prince Camaralzaman si agréablement, le Prince prit la liberté de faire signe de la main au Roi son père, de vouloir bien s'ôter de sa place, & de permettre que Marzavan s'y mit.

Le Roi ravi de voir dans le Prince son fils un changement qui lui donnoit bonne espérance, se leva, prit Marzavan par la main & l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venoit de

170 *Les mille & une Nuit*,
quiter. Il lui demanda qui il étoit, & d'où il venoit; & après que Marzavan lui eut répondu qu'il étoit fujet du Roi de la Chine, & qu'il venoit de ses états. Dieu veuille, lui dit-il, que vous tiriez mon fils de sa profonde mélancolie! je vous en aurai une obligation infinie, & les marques de ma reconnoissance feront si éclatantes, que toute la terre reconnoîtra que jamais service n'aura été mieux récompensé. En achevant ces paroles il laissa le Prince son fils dans la liberté de s'entretenir avec Marzavan, pendant qu'il se réjouissoit d'une rencontre si heureuse avec son grand Visir.

Marzavan s'aprocha de l'oreille du Prince Camaralzaman, & en lui parlant bas: Prince, dit-il, il est tems deormais que vous cessiez de vous affliger si impitoyablement. La dame pour qui
vous

vous souffrez m'est connue, c'est la Princesse Badoure, fille du Roi de la Chine qui se nomme Gaïour. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure, & sur ce que j'ai déjà appris de la vôtre. La Princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous, que vous souffrez pour l'amour d'elle. Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il sçavoit de l'histoire de la Princesse depuis la nuit fatale qu'il s'étoient entrevûs d'une manière si peu croyable. Il n'oublia pas le traitement que le Roi de la Chine faisoit à ceux qui entreprenoient en vain de guérir la Princesse Badoure de sa prétendue folie. Vous êtes le seul, ajouta-t-il, qui pouvez la guérir parfaitement, & vous présenter pour cela sans crainte. Mais avant d'entreprendre un si grand voyage il faut que vous

172 *Les mille & une Nuits*,
vous portiez bien : alors nous
prendrons les mesures nécessaires.
Songez donc incessamment
au rétablissement de votre santé.

Le discours de Marzavan fit un
puissant effet ; le Prince Cama-
ralzaman en fut tellement soula-
gé par l'espérance qu'il venoit
de concevoir, qu'il se sentit assez
de force pour se lever, & qu'il
pria le Roi son père de lui per-
mettre de s'habiller, d'un air qui
lui donna une joye incroyable.

Le Roi ne fit qu'embrasser
Marzavan pour le remercier,
sans s'informer du moyen dont
il s'étoit servi pour faire un effet
si surprenant, & il sortit aussi-tôt
de la chambre du Prince avec le
grand Visir pour publier cette
agréable nouvelle. Il ordonna
des réjouissances de plusieurs
jours : il fit des largesses à ses of-
ficiers & au peuple ; des aumônes
aux pauvres, & fit élargir tous
les

les prisonniers. Tout rétentit enfin de joye & d'allegresse dans la capitale, & bien-tôt dans tous les états du Roi Schahzaman.

Le Prince Camaralzaman extrêmement afoibli par des veilles continuelles, & par une longue abstinence presque de toute sorte d'alimens, eut bien-tôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'elle étoit bien rétablie pour supporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier: cher Marzavan, lui dit-il, il est tems d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir la charmante Princesse, & de mettre fin aux tourmens étranges qu'elle souffre pour l'amour de moi, je sens bien que je retomberois dans le même état ou vous m'avez trouvé, si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige, & m'en fait

craindre le retardement : c'est la tendresse importune du Roi mon père, qui ne pourra jamais se résoudre de m'acorder la permission de m'éloigner de lui. Ce sera une désolation pour moi, si vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous même qu'il ne me perd presque pas de vue. Le Prince ne pût retenir ses larmes en achevant ces paroles.

Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le grand obstacle dont vous me parlez : c'est à moi de faire en sorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier dessein de mon voyage a été de procurer à la Princesse de la Chine la délivrance de ses maux, & cela par toutes les raisons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimions presque dès notre naissance ; du zèle & de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerois à mon devoir si je n'y persistois

fistois pas pour sa consolation, & en même tems pour la vôtre : & si je n'y employois toute l'adresse dont je suis capable. Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permission du Roi votre père, telle que nous la souhaitons vous & moi. Vous n'êtes pas encore sorti depuis mon arrivée ; témoignez lui que vous desirez de prendre l'air & demandez lui la permission de faire une partie de chasse de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuse. Quand il vous l'aura accordée, vous donnerez ordre qu'on nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts, l'un pour monter & l'autre de relais ; & laissez-moi faire le reste.

Le lendemain le Prince Camaralzaman prit son tems : il témoigna au Roi son père l'envie

176 *Les mille & une Nuit*,
qu'il avoit de prendre un peu l'
air, & le pria de trouver bon qu'
il allât à la chasse un jour ou
deux avec Marzavan. Je le veux
bien, lui dit le Roi, à la charge
néanmoins que vous ne couche-
rez pas dehors plus d'une nuit.
Trop d'exercices dans les com-
mencemens pouroient vous nuire,
& une absence plus longue
me feroit de la peine. Le Roi
commanda qu'on lui choisit les
meilleurs chevaux, & il prit soin
lui-même que rien ne lui man-
quât. Lorsque tout fut prêt il l'
embrassa, & après avoir recom-
mandé à Marzavan de bien pren-
dre soin de lui, il le laissa partir.

Le Prince Camaralzaman &
Marzavan gagnèrent la campa-
gne, & pour amuser les deux
palfreniers qui conduisoient les
chevaux de relais, ils firent sem-
blant de chasser, & ils s'éloigné-
rent de la ville autant qu'il leur
fut

fut possible. A l'entrée de la nuit ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes où ils soupèrent, & dormirent environ jusqu'à minuit. Marzavan qui s'éveilla le premier, éveilla aussi le Prince Camaralzaman sans éveiller les palfreniers. Il pria le Prince de lui donner son habit, & d'en prendre un autre qu'un des palfreniers avoit apporté. Ils montèrent chacun le cheval de relais qu'on leur avoit amené, & après que Marzavan eût pris le cheval d'un des palfreniers par la bride, ils se mirent en chemin en marchant au grand pas de leurs chevaux.

A la pointe du jour les deux cavaliers se trouvèrent dans une forêt, en un endroit où le chemin se partageoit en quatre. En cet endroit-là Marzavan pria le Prince de l'attendre un moment, & entra dans la forêt. Il y égor-

gea le cheval du palfrenier, déchira l'habit que le Prince avoit quité, le teignit dans le sang, & lorsqu'il eut réjoint le Prince, il le jetta au milieu du chemin où il se partageoit.

Le Prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel étoit son dessein : Prince, répondit Marzavan, dès que le Roi votre père verra ce soir que vous ne ferez pas de retour, ou qu'il aura appris des palfreniers que nous serons partis sans eux pendant qu'ils dormoient, il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté, & qui rencontreront cet habit ensanglanté, ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré, & que je ne me sois échappé de crainte de sa colère. Le Roi qui ne vous croira plus au monde, selon leur rapport, cessera

ra

ra d'abord de vous faire chercher, & nous donnera lieu de continuer notre voyage sans crainte d'être poursuivis. La précaution est véritablement violente, de donner ainsi tout à coup l'alarme affommante de la mort d'un fils à un père qui l'aime si passionnément ; mais la joye du Roi votre père en sera plus grande, quand il apprendra que vous serez en vie, & content. Brave Marzavan, reprit le Prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagème si ingénieux, & je vous en ai une nouvelle obligation.

Le Prince & Marzavan munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage par terre & par mer, & ils ne trouvèrent d'autre obstacle que la longueur du tems qu'il fallut y mettre de nécessité. Ils arrivèrent enfin à la capitale de

la Chine où Marzavan, au lieu de mener le Prince chez lui, le fit mettre pied à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à se délasser de la fatigue du voyage, & dans cet intervalle Marzavan fit faire un habit d'Astrologue pour déguiser le Prince. Les trois jours passez, ils allèrent au bain ensemble où Marzavan fit prendre l'habillement d'Astrologue au Prince, & à la sortie du bain il le conduisit jusqu'à la vue du Palais du Roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir sa mère, nourrisse de la Princesse Badoure, de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la Princesse.

La Sultane Scheherazade en étoit à ces derniers mots, lorsqu'elle s'aperçut que le jour avoit déjà commencé de paroître. Elle cessa aussi-tôt de parler, & en
pour-

poursuivant la nuit suivante ,
elle dit au Sultan des Indes.

* * * * *

CCXX. NUIT.

Sire, le Prince Camaralzaman instruit par Marzavan, de ce qu'il devoit faire, & muni de tout ce qui convenoit à un Astrologue avec son habillement, s'avança jusqu'à la porte du Palais du Roi de la Chine, & en s'arrêtant il cria à haute voix en présence de la garde & des portiers: *Je suis Astrologue, & je viens donner la guérison à la respectable Princesse Badoure, fille du haut & puissant Monarque Gaïour, Roi de la Chine, aux conditions proposées par Sa Majesté de l'épouser si je réussis, ou de perdre la vie si je ne réussis pas.*

Outre les gardes & les portiers du Roi, la nouveauté fit assem-

bler en un instant une infinité de peuple autour du Prince Camaralzaman. En effet il y avoit long tems qu'il ne s'étoit présenté ni Médecin, ni Astrologue, ni Magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux qui avoient échoué dans leur entreprise. On croyoit qu'il n'y en avoit plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avoit plus d'aussi insensé.

A voir la bonne mine du Prince, son air noble, la grande jeunesse qui paroissoit sur son visage, il n'y en eut pas un à qui il ne fit compassion. A quoi pensez vous, seigneur? lui dirent ceux qui étoient le plus près de lui. Quelle est votre fureur d'exposer ainsi à une mort certaine, une vie qui donne de si belles espérances? Les têtes coupées que vous avez vues au dessus des portes, ne vous ont elles pas fait horreur? au nom de Dieu
aban-

abandonnez ce dessein de désespéré, retirez-vous.

A ces remontrances le Prince Camaralzaman demeura ferme, & au lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que personne ne venoit pour l'introduire, il répéta le même cri avec une assurance qui fit fremir tout le monde; & tout le monde s'écria alors: il est résolu de mourir; Dieu veuille avoir pitié de sa jeunesse & de son ame. Il cria une troisieme fois, & le grand Visir enfin vint le prendre en personne de la part du Roi de la Chine.

Ce Ministre conduisit Camaralzaman devant le Roi. Le Prince ne l'eut pas plutôt aperçû, assis sur son Trône, qu'il se prosterna & baïsa la terre devant lui. Le Roi, qui de tous ceux qu'une présomption démesurée avoit fait venir apporter leurs têtes

tes à ses pieds, n'en avoit encore vû aucun digne qu'il arrêtât les yeux sur lui, eut une véritable compassion de Camaralzaman, par rapport au danger auquel il s'exposoit. Il lui fit aussi plus d'honneur ; il voulut qu'ils s'approchât & s'assit près de lui : jeune homme, lui dit-il, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrois que vous pussiez y réussir ; je vous la donnerois en mariage non seulement sans répugnance, au lieu que je l'aurois donnée avec bien du déplaisir à qui que ce fût de ceux qui sont venus avant vous ; mais même avec la plus grande joye du monde. Mais je vous déclare avec bien de la douleur, que si vous y manquez, votre grande jeunesse & votre air de noblesse ne m'empêcheront pas de

de

de vous faire couper le cou.

Sire, reprit le Prince Camaralzaman, j'ai des graces infinies à rendre à Votre Majesté de l'honneur qu'elle me fait, & de tant de bontés qu'elle témoigne pour un inconnu. Je ne suis pas venu d'un país si éloigné, moi dont le nom n'est peut-être pas connu dans vos états, pour ne pas exécuter le dessein qui m'y a amené. Que ne diroit-on pas de ma légèreté si j'abandonnois un dessein si généreux après tant de fatigues & tant de dangers que j'ai essuyez ? Votre Majesté elle-même, ne perdrait-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue pour ma personne ? si j'ai à mourir, Sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous supplie donc de ne me pas laisser plus long-tems dans l'impatience de faire connoître la

cer-

186 *Les mille & une Nuit*,
certitude de mon art, par l'ex-
périence que je suis prêt d'en
donner.

Le Roi de la Chine commanda
à l'eunuque, garde de la Prin-
cesse Badoure, qui étoit présent,
de mener le Prince Camaralza-
man chez la Princesse sa fille. A-
vant de le laisser partir, il lui dit
qu'il étoit encore à sa liberté de
s'abstenir de son entreprise; mais
le Prince ne l'écouta pas; il sui-
vit l'eunuque avec une résolu-
tion, ou plutôt avec une ardeur
étonnante.

L'eunuque conduisit le Prince
Camaralzaman, & quand ils fu-
rent dans une longue galerie au
bout de laquelle étoit l'aparte-
ment de la Princesse, le Prince
qui se vit si près de l'objet qui
lui avoit fait verser tant de lar-
mes & pour lequel il n'avoit cei-
sé de soupirer depuis si long-
tems, pressa le pas & devança l'
eunuque. L'eu-

L'eunuque pressa le pas de même, & eut de la peine à le rejoindre. Où allez-vous donc si vite ? lui dit-il en l'arrêtant par le bras, vous ne pouvez pas entrer sans moi. Il faut que vous ayez une grande envie de mourir, de courir si vite à la mort. Pas un de tant d'Astrologues que j'ai vûs, & que j'ai amenez où vous n'arriverez que trop tôt, n'a temoigné cet empressement.

Mon ami, reprit le Prince Camaralzaman, en regardant l'eunuque & en marchant son pas, c'est que tous ces Astrologues dont tu parles, n'étoient pas sûrs de leur science, comme je le suis de la mienne. Ils sçavoient avec certitude qu'ils perdroient la vie s'il ne réussissoient pas, & il n'en avoient aucune de réussir. C'est pour cela qu'ils avoient raison de trembler en approchant du lieu où je vais, & où je suis
cer-

certain de trouver mon bonheur. Il en étoit à ces mots lorsqu'ils arrivèrent à la porte. L'eunuque ouvrit & introduisit le Prince dans une grande salle, d'où l'on entroit dans la chambre de la Princesse, qui n'étoit fermée que par une portière.

Avant d'entrer le Prince Camaralzaman s'arrêta, & en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendît de la chambre de la Princesse: Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y a ni présomption ni caprice, ni feu de jeunesse dans mon entreprise, je laisse l'un des deux à ton choix: qu'aimes-tu mieux, que je guérisse la Princesse en sa présence, ou d'ici sans passer plus avant, & sans la voir.

L'eunuque fût extrêmement étonné de l'assurance avec laquelle le Prince lui parloit. Il
cessa

cessa de l'insulter, & en lui parlant sérieusement : Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit-là, ou ici. De quelque manière que ce soit, vous acquérerez une gloire immortelle, non seulement dans cette cour, mais même par toute la terre habitable.

Il vaut donc mieux, reprit le Prince, que je la guérisse sans la voir, afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une Princesse d'un si haut rang, qui doit être mon épouse, en ta considération néanmoins je veux bien me priver quel ques momens de ce plaisir. Comme il étoit fourni de tout ce qui distinguoit un Astrologue, il tira son écritoire, du papier, & écrivit ce billet à la Princesse de la Chine.

*Billet du Prince Camaralzaman
à la Princesse de la Chine.*

A *derable Princesse, l'amoureux Prince Camaralzaman ne vous parle pas des maux inexprimables qu'il souffre depuis la nuit fatale que vos charmes lui firent perdre une liberté qu'il avoit résolu de conserver toute sa vie. Il vous marque seulement, qu'alors il vous donna son cœur dans votre charmant sommeil: sommeil importun qui le priva du vif éclat de vos beaux yeux, malgré ses efforts pour vous obliger de les ouvrir. Il osa même vous donner sa bague, pour marque de son amour, Et prendre la vôtre en échange, qu'il vous envoie dans ce billet. Si vous daignez la lui renvoyer pour gage réciproque du vôtre, il s'estimera le plus heureux de tous les amans. Sinon, votre refus ne l'empêchera pas de recevoir le coup de la mort avec une résignation*

tion d'autant plus grande, qu'il le recevra pour l'amour de vous. Il attend votre réponse dans votre antichambre.

Lorsque le Prince Camaralzaman eut achevé ce billet, il en fit un paquet avec la bague de la Princesse qu'il envelopa dedans, sans faire voir à l'eunuque ce que c'étoit, & en le lui donnant: Ami, dit-il, prens & porte ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lû le billet, & vû ce qui l'acom-pagne, je te permets de publier que je suis le plus indigne & le plus impudent de tous les Astrologues qui ont été, qui sont & qui seront à jamais.

Le jour que la Sultane Scheherazade vit paroître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes.



CCXXI. NUIT.

Sire, l'eunuque entra dans la chambre de la Princesse de la Chine, & en lui présentant le paquet que le Prince Camaralzaman lui envoyoit : Princesse, dit-il, un Astrologue plus téméraire que les autres si je ne me trompe, vient d'arriver, & prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lû ce billet & vû ce qui est dedans. Je souhaiterois qu'il ne fût ni menteur, ni imposteur.

La Princesse Badoure prit le billet & l'ouvrit avec assez d'indifférence : mais dès qu'elle eut vû sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenoit atachée de l'effort qu'elle fit,

fit, courut à la portière & l'ouvrit. La Princesse reconnut le Prince, le Prince la reconnut. Aussi-tôt ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement, & sans pouvoir parler dans l'excès de leur joye, ils se regardèrent long-tems, en admirant le bonheur de se revoir après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvoient rien comprendre. La nourrice qui étoit acourue avec la Princesse, les fit entrer dans la chambre où la Princesse rendit sa bague au Prince : reprenez la, lui dit-elle, je ne pourrois pas la retenir sans vous rendre la vôtre que je veux garder toute ma vie. Elles ne peuvent être, l'une & l'autre, en de meilleures mains.

L'eunuque cependant étoit allé en diligence avertir le Roi de la Chine de ce qui venoit de se passer. Sire, lui dit-il, tous les

Astrolôgues, Médecins & autres, qui ont osé entreprendre de guérir la Princesse jusqu'à présent, n'étoient que des ignorans. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoire, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses ; il l'a guérie sans la voir. Il lui en raconta la manière, & le Roi agréablement surpris vint aussitôt à l'appartement de la Princesse qu'il embrassa. Il embrassa le Prince même, prit sa main, & en la mettant dans celle de la Princesse : heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez je tiens ma promesse & je vous donne ma fille pour épouse. A vous voir néanmoins, il n'est pas possible que je me persuade que vous soyez ce que vous paroissez, & ce que vous avez voulu me faire croire.

Le Prince Camaralzaman remer-

mercia le Roi dans les termes les plus soumis pour lui mieux témoigner sa reconnoissance : pour ce qui est de ma personne, Sire, poursuivit-il, il est vrai que je ne suis pas Astrologue, comme V^{otre} Majesté l'a bien jugé. J'en'ai pris que l'habillement pour mieux réussir à mériter la haute aliance du Monarque le plus puissant de l'Univers. Je suis né Prince, fils de Roi, & de Reine : mon nom est Camaralzaman, & mon père s'appelle Schahzaman, qui régné dans les Isles assez connues des enfans de Khaledan. Ensuite il lui raconta son histoire, & lui fit connoître combien l'origine de son amour étoit merveilleuse ; que celle de l'amour de la Princesse étoit la même, & que cela se justifioit par l'échange des deux bagues.

Quand le Prince Camaralza-

man eut achevé : une histoire si extraordinaire, s'écria le Roi, mérite de n'être pas inconnue à la postérité. Je la ferai composer, & après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon royaume, je la rendrai publique, afin que de mes états elle passe encore dans les autres.

La cérémonie du mariage se fit le même jour, & l'on en fit des réjouissances solennelles dans toute l'étendue de la Chine. Marzavanne fut pas oublié : le Roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge, avec promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le Prince Camaralzaman & la Princesse Badoure, l'un & l'autre au comble de leurs souhaits, jouirent des douceurs de l'hymen ; & pendant plusieurs mois
le

le Roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joye par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs, le Prince Camaralzaman eut un songe une nuit, dans lequel il lui sembla voir le Roi Schahzaman son père au lit, prêt à rendre l'ame, qui disoit : ce fils que j'ai mis au monde, que j'ai chéri si tendrement, ce fils m'a abandonné, & lui-même est cause de ma mort. Il s'éveilla en poussant un grand-soupir, qui éveilla aussi la Princesse Badoure, qui lui demanda de quoi il soupiroit.

Hélas ! s'écria le Prince, peut-être qu'à l'heure que je parle le Roi mon père n'est plus au monde ; & il lui raconta le sujet qu'il avoit d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçût sur ce recit, la Princesse qui ne cherchoit qu'à lui complaire & qui

198 *Les mille & une Nuits,*

commut, que le desir de revoir le Roi son père pourroit diminuer le plaisir qu'il avoit de demeurer avec elle dans un pais si éloigné, profita le même jour de l'ocasion qu'elle eut de parler au Roi de la Chine en particulier. Sire, lui dit-elle, en lui baissant la main : j'ai une grâce à demander à Votre Majesté, & je la supplie de ne me la pas refuser. Mais afin qu'elle ne croie pas que je la lui demande à la sollicitation du Prince mon mari, je l'assure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'est de vouloir bien agréer que j'aille voir avec lui le Roi Schahzaman mon beau-père.

Ma fille, reprit le Roi, quelque déplaisir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution. Elle est digne de vous, non obstant la fatigue d'un si long voyage.

yage. Allez, je le veux bien, mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du Roi Schahzaman. Le Roi Schahzaman voudra bien, comme je l'espère, que nous en usions ainsi, & que nous revoyons tour à tour, lui son fils & sa belle-fille, & moi ma fille & mon gendre.

La Princesse annonça ce consentement du Roi de la Chine au Prince Camaralzaman qui en eut bien de la joye, & il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venoit de lui donner.

Le Roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage, & lorsque tout fut en état, il partit avec eux & les accompagna quelques journées. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part & d'autre. Le Roi les embrassa tendrement;

200 *Les mille & une Nuit*,
& après avoir prié le Prince d'aimer toujours la Princesse sa fille comme il l'aimoit, il les laissa continuer leur voyage, & retourna à sa capitale en chassant.

Le Prince Camaralzaman & la Princesse Badoure n'eurent pas plutôt essuyé leurs larmes, qu'ils ne songèrent plus qu'à la joye que le Roi Schahzaman auroit de les voir & de les embrasser, & qu'à celle qu'ils auroient eux-mêmes.

Environ au bout d'un mois, qu'ils étoient en marche, ils arrivèrent à une prairie d'une vaste étendue & plantée d'espace en espace de grands arbres qui faisoient un ombrage très agréable. Comme la chaleur étoit excessive ce jour-là, le Prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper, & il en parla à la Princesse Badoure qui y consentit d'autant plus facilement, qu'elle

elle vouloit lui en parler elle-même. On mit pied à terre dans un bel endroit, & dès que la tente fut dressée, la Princesse Badoure qui s'étoit assise à l'ombre y entra, pendant que le Prince Camaralzaman donnoit ses ordres pour le reste du campement. Pour être plus à son aise elle se fit ôter sa ceinture que ses femmes posèrent près d'elle, après quoi, comme elle étoit fatiguée, elle s'endormît, & ses femmes la laissèrent seule.

Quand tout fut réglé dans le camp, le Prince Camaralzaman vint à la tente, & comme il vit que la Princesse dormoit, il entra & s'assit sans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormît peut-être aussi, il prit la ceinture de la Princesse : il regarda l'un après l'autre les diamans & les rubis dont elle étoit enrichie, & il aperçut une petite bourse cousue

sur l'étoffe fort proprement, & fermée avec un cordon. Il la toucha, & il sentit qu'il y avoit quelque chose dedans qui résistoit. Curieux de sçavoir ce que c'étoit, il ouvrit la bourse, & il en tira une cornaline gravée de figures & de caractères qui lui étoient inconnus. Il faut, dit-il en lui-même, que cette cornaline soit quelque chose de bien précieux; ma Princesse ne la porteroit pas sur elle avec tant de soin, si cela n'étoit de crainte de la perdre.

En effet, c'étoit un Talisman dont la Reine de la Chine avoit fait present à la Princesse sa fille pour la rendre heureuse, à ce qu'elle disoit, tant qu'elle le porteroit sur elle.

Pour mieux voir le Talisman le Prince Camaralzaman sortit hors de la tente qui étoit obscure, & voulut la considérer au
grand

grand jour. Comme il la tenoit au milieu de la main, un * oiseau fondit de l'air tout à coup & la lui enleva.

Le jour se faisoit déjà voir, dans le tems que la Sultane Scherazade en étoit à ces dernières paroles. Elle s'en aperçut & cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au Sultan Schahriar.



CCXXII. NUIT.

Sire, Votre Majesté peut mieux juger de l'étonnement & de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiseau lui eût enlevé le Talisman de la main, que je ne pourrois l'exprimer. A cet accident le plus affigeant qu'on

I 6 puif-

* Il y a dans le Roman de Pierre de Provence, & de belle Maguelonne, une aventure semblable qui a été prise de celle-ci.

204 *Les mille & une Nuit,*
puisse imaginer, arrivé par une
curiosité hors de saison & qui
privoit la Princesse d'une chose
si précieuse, il demeura immo-
bile quelques momens.

*Séparation du Prince Camaralzaman
d'avec la Princesse Badoure.*

L'Oiseau, après avoir fait son
coup, s'étoit posé à terre à
peu de distance avec le Talisman
au bec. Le Prince Camaralzaman
s'avança dans l'espérance qu'il
le lâcheroit; mais dès qu'il apro-
cha, l'oiseau fit un petit vol & se
posa à terre une autre fois. Il
continua de poursuivre l'oiseau,
qui après avoir avalé le Talif-
man, fit un vol plus loin. Le Prin-
ce qui étoit fort adroit espéra
alors de le tuer d'un coup de
pierre, & le poursuivit encore.
Plus ils s'éloigna de lui, plus il s'
opiniâtra à le suivre, & à ne le
pas perdre de vue.

De

De vallon en colline, & de colline en vallon, l'oiseau attira toute la journée le Prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie & de la Princesse Badoure; & le soir au lieu de se jeter dans un buisson, où Camaralzaman auroit pû le surprendre dans l'obscurité, il se percha au haut d'un grand arbre, où il étoit en sûreté.

Le Prince au désespoir de s'être donné tant de peine inutilement, délibéra s'il retourneroit à son camp : mais, dit-il en lui-même, par où retournerai-je ? remonterai-je, redescendrai-je par les collines & par les vallons par où je suis venu ? ne m'égarerai-je pas dans les ténébres, & mes forces me le permettent-elles ? Et quand je le pourrois, oserois-je me présenter devant la Princesse, & ne pas lui reporter son Talisman ? abîmé dans ces

pensées désolantes, & acablé de fatigue, de faim, de soif, de sommeil, il se coucha, & passa la nuit au pied de l'arbre.

Le lendemain Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre, & il ne l'eût pas plutôt vu reprendre son vol, qu'il l'observa & le suivit encore toute la journée avec aussi peu de succès que la précédente, en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvoit en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixième jour, en suivant l'oiseau à l'œil depuis le matin jusqu'au soir, & en passant la nuit au pied de l'arbre, où il la passoit toujours au plus haut.

L'onzième jour l'oiseau toujours en volant, & Camaralzaman en ne cessant de l'observer, arrivèrent à une grande ville. Quand l'oiseau fut près des murs, il s'éleva au dessus, & prenant

nant son vol au delà, il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman, qui perdit l'espérance de le revoir, & de recouvrir jamais le Talisman de la Princesse Badoure.

Camaralzaman affligé en tant de manières & au delà de toute expression, entra dans la ville qui étoit bâtie sur le bord de la mer avec un très beau Port. Il marcha long-tems par les rues sans scavoir où il alloit ni où s'arrêter, & arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devoit faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui étoit ouverte où il se présenta. Le jardinier qui étoit un bon vieillard occupé à travailler, leva la tête en ce moment & il ne l'eût pas plutôt aperçû & connu qu'il étoit étranger & Musulman, qu'il l'invita d'entrer promptement, & de fermer la porte.

Ca-

Camaralzaman entra, ferma la porte, & en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avoit fait prendre cette précaution. C'est, répondit le jardinier, que je voi bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé & Musulman, & que cette ville est habitée pour la plus grande partie par des idolâtres qui ont une aversion mortelle contre les Musulmans, & qui traitent même fort mal le peu que nous sommes ici de la religion de nôtre prophète. Il faut que vous l'ignoriez, & je regarde comme un miracle que vous soyez venu jusqu'ici sans avoir fait quelque mauvaise rencontre. En éfet, ces idolâtres sont attentifs sur toute chose à observer les Musulmans étrangers à leur arrivée & les faire tomber dans quelque piège, s'ils ne sont bien instruits de leur méchanceté.

ceté. Je loue Dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de sûreté.

Camaralzaman remercia ce bon homme avec beaucoup de reconnoissance de la retraite, qu'il lui donnoit si généreusement pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il vouloit en dire davantage, mais le jardinier l'interrompit : laissons-là les complimens, dit-il, vous êtes fatigué, & vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. Il le mena dans sa petite maison ; & après que le Prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée.

Camaralzaman satisfit le jardinier, & quand il eut fini son histoire, sans lui rien déguiser, il lui demanda à son tour par quelle rou-

210 *Les mille & une Nuits*,

route il pourroit retourner aux états du Roi son père. Car, ajouta-t-il, de m'engager à aller rejoindre la Princesse, où la trouverois-je après onze jours que je me suis séparé d'avec elle par une aventure si extraordinaire ? Que sçai-je même si elle est encore au monde ? à ce triste souvenir il ne pût achever sans verser des larmes.

Pour réponse à ce que Camaralzaman venoit de demander, le jardinier lui dit, que de la ville où il se trouvoit il y avoit une année entière de chemin jusqu'au pais où il n'y avoit que des Musulmans, commandez par des Princes de leur religion, mais que par mer on arrivoit à l'Isle d'Ebène en beaucoup moins de tems, & que delà il étoit plus aisé de passer aux Isles des enfans de Khaledan : que chaque année un navire marchand alloit à l'Isle d'Ebé-

d'Ebène, & qu'il pourroit prendre cette commodité pour retourner delà aux Isles des enfans de Khaledan. Si vous fussiez arrivé quelques jours plutôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison telle qu'elle est de très bon cœur.

Le Prince Camarazaman s'estima heureux de trouver cet asyle dans un lieu où il n'avoit aucune connoissance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre, & il demeura avec le jardinier. En attendant le départ du vaisseau marchand pour l'Isle d'Ebène, il s'occupoit à travailler au jardin pendant le jour; & la nuit, que rien ne le détournoit de penser à sa ché-

212 *Les mille & une Nuit*,
chère Princesse Badoure, il la
passoit dans les soupirs, dans les
regrets, & dans les pleurs. Nous
le laisserons en ce lieu, pour re-
venir à la Princesse Badoure que
nous avons laissée endormie sous
sa tente.

*Histoire de la Princesse Badoure
après la séparation du Prince
Camaralzaman.*

La Princesse dormit assez
long-tems, & en s'éveillant
elle s'étonna que le Prince Ca-
maralzaman ne fût pas avec elle.
Elle apella ses femmes, & elle
leur demanda si elles ne sça-
voient pas où il étoit. Dans le
tems qu'elles lui affuroient qu'
elles l'avoient vû entrer, mais
qu'elles ne l'avoient pas vû for-
tir, elle s'aperçut en reprenant sa
ceinture, que la petite bourse é-
toit ouverte & que son Talisman
n'y étoit plus. Elle ne doute pas
que

que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'étoit, & qu'il ne le lui raportât. Elle l'atendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences, & elle ne pouvoit comprendre ce qui pouvoit l'obliger d'être éloigné d'elle si long-tems. Comme elle vit qu'il étoit déjà nuit obscure, & qu'il ne revenoit pas, elle en fut dans une affliction qui n'est pas concevable. Elle maudit mille fois le Talisman & celui qui l'avoit fait; & si le respect ne l'eût retenue, elle eût fait des imprécations contre la Reine sa mère qui lui avoit fait un présent si funeste. Desolée au dernier point de cette conjoncture d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne sçavoit par quel endroit le Talisman pouvoit être la cause de la séparation du Prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement. Elle prit au contraire une résolution cou-

ra-

214 *Les mille & une Nuits,*
rageuse, peu commune aux per-
sonnes de son sexe.

Il n'y avoit que la Princesse &
ses femmes dans le camp, qui
sçussent que Camaralzaman a-
voit disparu ; car alors les gens se
reposoient, ou dormoient déjà
sous leurs tentes. Comme elle
craignit qu'ils ne la trahissent, s'
ils venoient à en avoir connois-
sance, elle modéra première-
ment sa douleur, & défendit à
ses femmes de rien dire, ou de
rien faire paroître qui pût en
donner le moindre soupçon. En-
suite elle quitta son habit, & en
prit un de Camaralzaman, à qui
elle ressembloit si fort, que les
gens la prirent pour lui le lende-
main matin quand ils la virent
paroître, & qu'elle leur com-
manda de plier bagage & de se
mettre en marche. Quand tout
fut prêt, elle fit entrer une de ses
femmes dans sa litière, pour el-
cl-

lo, elle monta à cheval, & l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par terre & par mer, la Princesse qui avoit fait continuer la route sous le nom du Prince Camaralzaman, pour se rendre à l'isle des enfans de Khaledan, aborda à la Capitale du Royaume de l'Isle d'Ebène, dont le Roi qui régnoit alors s'appelloit Armanos. Comme les premiers de ses gens qui se débarquèrent pour lui chercher un logement, eurent publié que le vaisseau qui venoit d'arriver portoit le Prince Camaralzaman qui revenoit d'un long voyage, & que le mauvais tems avoit obligé de relâcher, le bruit en fut bien-tôt porté jusqu'au palais du Roi. Le Roi Armanos accompagné d'une grande partie de sa cour vint aussi-tôt au devant de la
Prin-

Princesse, & il la rencontra qu'elle venoit de se débarquer, & qu'elle prenoit le chemin du logement qu'on avoit retenu. Il la reçut comme le fils d'un Roi son ami, avec qui il avoit toujours vécu de bonne intelligence, & la mena à son palais où il la logea, elle & tous ses gens, sans avoir égard aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, & il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent passez, comme le Roi Armanos vit que la Princesse, qu'il prenoit toujours pour le Prince Camaralzaman, parloit de se rembarquer & de continuer son voyage; & qu'il étoit charmé de voir un prince si bien fait, de si bon air, & qui avoit infiniment
de

de l'esprit, il la prit en particulier : Prince, lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je suis avec très-peu d'espérance de vivre encore long-tems, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon Royaume. Le Ciel m'a donné seulement une fille unique d'une beauté qui ne peut pas être mieux assortie qu'avec un Prince aussi bien fait, d'une aussi grande naissance, & aussi accompli que vous. Au lieu de songer à retourner chez vous, acceptez la de main avec ma couronne, dont je me demets dès à présent en votre faveur, & demeurez avec nous. Il est tems de formais que je me repose, après en avoir soutenu le poids de si longues années, & je ne puis le faire avec plus de consolation, que celle de voir mes états gouvernez par un si digne successeur.

La Sultane Scheherazade vou-
loit poursuivre, mais le jour qui
paroissoit déjà l'en empêcha.
Elle reprit le même conte la
nuit suivante, & dit au Sultan
des Indes.



CCXXIII. NUIT.

Sire, l'offre généreuse du Roi
de l'Isle d'Ebène, de donner
sa fille unique en mariage à la
Princesse Badoure, qui ne pou-
voit l'accepter, parce qu'elle é-
toit femme, & de lui abandonner
ses états, la mirent dans un em-
baras auquel elle ne s'atendoit
pas. De lui déclarer qu'elle n'é-
toit pas le Prince Camaralza-
man, mais sa femme, étoit indi-
gne d'une Princesse comme elle,
après avoir assuré le Roi qu'elle
étoit ce Prince, & qu'elle en a-
voit si-bien soutenu le person-
nage

nage jusqu'alors. De le refuser aussi, elle avoit une juste crainte que dans la grande passion qu'il témoignoit pour la conclusion de ce mariage, il ne changeât sa bienveillance en aversion & en haine, & n'attentât même à sa vie. De plus, elle ne savoit pas si elle trouveroit le Prince Camaralzaman auprès du Roi Schahzaman son père.

Ces considérations, & celles d'aquérir un royaume au Prince son mari, en cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette Princesse à accepter le parti que le Roi Armanos venoit de lui proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques momens sans parler, avec une rougeur qui lui monta au visage, que le Roi attribua à sa modestie, elle répondit, Sire, j'ai une obligation infinie à Votre Majesté de la bonne opinion qu'elle a de ma personne, de l'hon-

220 *Les mille & une Nuit*,
neur qu'elle me fait, & d'une si
grande faveur que je ne mérite
pas, & que je n'ose refuser.
Mais, Sire, ajoûta-t-elle, je n'
accepte une si grande aliance,
qu'à condition que V^ôtre Maje-
sté m'assistera de ses conseils, &
que je ne ferai rien qu'elle n'ait
approuvé auparavant.

- Le mariage conclu & arrêté
de cette manière, la cérémonie
en fut remise au lendemain, & la
Princesse Badoure prit ce tems-
là pour avertir ses officiers qui la
prenoient aussi pour le Prince
Camaralzaman, de ce qui devoit
se passer, afin qu'ils ne s'en é-
tonnassent pas, & elle les assura
que la Princesse Badoure y avoit
donné son consentement. Elle en
parla aussi à ses femmes, & les
chargea de continuer de bien
garder le secret.

Le Roi de l'Isle d'Ebène, jo-
yeux d'avoir aquis un gendre
dont

dont il étoit si content, assembla son conseil le lendemain, & déclara qu'il donnoit la Princesse sa fille en mariage au Prince Camaralzaman qu'il avoit amené & fait asseoir près de lui; qu'il lui remettait sa couronne, & leur enjoignoit de le reconnoître pour leur Roi, & de lui rendre leurs hommages. En achevant il descendit du trône, & après qu'il y eût fait monter la Princesse Badoure, & qu'elle se fût assise à sa place, la Princesse y reçut le serment de fidélité, & les hommages des Seigneurs les plus puissans de l'Isle d'Ebène, qui étoient présens.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau Roi fût faite solennellement dans toute la ville; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées, & des couriers dépêchez par tout le royaume pour y faire ob-

222 *Les mille & une Nuits*,
server les mêmes cérémonies,
& les mêmes démonstrations de
joye.

Le soir tout le palais fut en fête,
& la Princesse * Haiatalne-
fous (c'est ainsi que se nommoit
la Princesse de l'Isle d'Ebène)
fut amenée à la Princesse Badou-
re, que tout le monde prit pour
un homme, avec un appareil véri-
tablement royal. Les cérémo-
nies achevées, on les laissa seules,
& elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant
que la Princesse Badoure rece-
voit dans une assemblée généra-
le les complimens de toute la
cour au sujet de son mariage &
comme nouveau Roi, le Roi
Armanos & la Reine se rendi-
rent à l'appartement de la nou-
velle Reine leur fille, & s'infor-
mèrent d'elle comment elle a-
voit

* Ce mot est Arabe, & signifie la
vie des ames.

voit passé la nuit. Au lieu de répondre elle baissa les yeux, & la tristesse, qui parut sur son visage, fit assez connoître qu'elle n'étoit pas contente.

Pour consoler la Princesse Haïatalnefous : ma fille, lui dit le Roi Armanos, cela ne doit pas vous faire de peine. Le Prince Camaralzaman en abordant ici ne songeoit qu'à se rendre au plutôt auprès du Roi Schahzaman son père. Quoique nous l'ayons arrêté par un endroit dont il a lieu d'être bien satisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a un grand regret d'être privé tout à coup de l'espérance même de le revoir jamais, ni lui, ni personne de sa famille. Vous devez donc attendre, que quand ces mouvemens de tendresse filiale se feront un peu rallentis, il en usera avec vous comme un bon mari.

La Princesse Badoure, sous le nom de Camaralzaman & de Roi de l'Isle d'Ebène, passa toute la journée non seulement à recevoir les complimens de sa cour, mais même à faire la revue des troupes réglées de sa maison & à plusieurs autres fonctions royales, avec une dignité & une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il étoit nuit quand elle rentra dans l'appartement de la Reine Haïataïnefous, & elle connut fort bien à la contrainte avec laquelle cette Princesse la reçut, qu'elle se souvenoit de la nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle, dans lequel elle employa tout son esprit, (&elle en avoit infiniment) pour lui persuader qu'elle l'aimoit parfaitement. Elle lui donna

na enfin le tems de se coucher : & dans cette intervalle elle se mit à faire sa prière , mais elle la fit si longue , que la Reine Haïatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier , & se coucha près d'elle sans l'éveiller , autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenoit pas , que de la perte de son cher Camaralzaman , après lequel elle ne cessoit de soupirer. Elle se leva le lendemain à la pointe du jour , avant qu'Haïatalnefous fût éveillée , & alla au conseil avec l'habit royal.

Le Roi Armanos ne manqua pas de voir encore la Reine sa fille ce jour là , & il la trouva dans les pleurs & dans les larmes. Il n'en fallut pas d'avantage pour lui faire connoître le sujet de son affliction. Indigné de ce mépris , à ce qu'il s'imaginoit , dont il ne pouvoit comprendre la cause : Ma fille , lui dit-il , ayez encore

226 *Les mille & une Nuit*,
patience jusqu'à la nuit prochaine; j'ai élevé votre mari sur mon trône, je scaurai bien l'en faire descendre & le chasser avec honte, s'il ne vous donne la satisfaction qu'il doit. Dans la colère où je suis de vous voir traitée si indignement, je ne sçai même si je me contenterai d'un châtiement si doux. Ce n'est pas à vous c'est à ma personne qu'il fait un affront si sanglant.

Le même jour la Princesse Badoure rentra fort tard chez Haïatalnefous, comme la nuit précédente. Elle s'entretint de même avec elle, & voulut encore faire sa prière pendant qu'elle se coucheroit: mais Haïatalnefous la retint & l'obligea de se rasseoir: Quoi, dit-elle, vous prétendez donc à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières? Dites-moi, je vous
su-

supplie, en quoi peut vous déplaire une Princesse comme moi, qui ne vous aime pas seulement, mais qui vous adore & qui s'estime la Princesse la plus heureuse de toutes les Princeses de son rang, d'avoir un Prince si aimable pour mari? Une autre que moi, je ne dis pas ofensée, mais outragée par un endroit si sensible, auroit une belle occasion de se vanger en vous abandonnant seulement à votre mauvaise destinée. Mais quand je ne vous aimerois pas autant que je vous aime; bonne & touchée du malheur des personnes qui me sont les plus indifférentes, comme je le suis, je ne laisserois pas de vous avertir que le Roi mon père est fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire sentir des marques de sa juste colére, si vous continuez. Faites moi la grace de ne pas met-

228 *Les mille une & Nuit,*
tre au desespoir une Princesse,
qui ne peut s'empêcher de vous
aimer.

Ce discours mit la Princesse
Badoure dans un embarras inex-
primable. Elle ne douta pas de
la sincérité d'Haiatalnefous : la
froideur que le Roi Armanos lui
avoit témoignée ce jour-là, ne
lui avoit que trop fait connoître
l'excès de son mécontentement.
L'unique moyen de justifier sa
conduite étoit de faire confiden-
ce de son sexe à Haiatalnefous.
Mais, quoiqu'elle eût prévu qu'
elle seroit obligée d'en venir à
cette déclaration, l'incertitude
néanmoins où elle étoit si la
Princesse le prendroit en mal ou
en bien, la faisoit trembler.
Quand elle eût bien considéré
enfin, que si le Prince Camaral-
zaman étoit encore au monde, il
falloit de nécessité qu'il vint à l'
Isle d'Ebène pour se rendre au
royau-

royaume du Roi Schahzaman ; qu'elle devoit se conserver pour lui, & qu'elle ne pouvoit le faire, si elle ne se découvroit à la Princesse Haïatalnefous, elle hazar-
da cette voye.

Comme la Princesse Badoure étoit demeurée interdite, Haïatalnefous impatiente alloit reprendre la parole, lorsqu'elle l'arrêta par celles-ci : aimable, & trop charmante Princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, & je me condamne moi-même : mais j'espère que vous me pardonnerez, & que vous me garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification.

En même tems la Princesse Badoure ouvrit son sein : Voyez Princesse, continuat-elle, si une Princesse, femme comme vous, ne mérite pas que vous lui pardonniez : Je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand

je vous aurai fait le recit de mon histoire, & sur tout de la disgrâce affligeante qui m'a contrainte de jouer le personnage que vous voyez.

Quand la Princesse Badoure eut achevé de se faire connoître entièrement à la Princesse de l'Isle d'Ebène pour ce qu'elle étoit, elle la supplia une seconde fois de lui garder le secret, & de vouloir bien faire semblant qu'elle fut véritablement son mari, jusqu'à l'arrivée du Prince Camaralzaman qu'elle espéroit de revoir bien tôt.

Princesse, reprit la Princesse de l'Isle d'Ebène, ce seroit une destinée étrange, qu'un mariage heureux comme le vôtre, dût être de si peu de durée après un amour réciproque & plein de merveilles. Je souhaite avec vous que le Ciel vous réunisse bientôt. Assurez-vous cependant,
que

que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaisir du monde d'être la seule qui vous connoisse pour ce que vous êtes, dans le grand royaume de l'Isle d'Ebène, pendant que vous le gouvernerez aussi dignement que vous avez déjà commencé. Je vous demandois de l'amour, & présentement je vous déclare que je serai la plus contente du monde, si vous ne dédaignez pas de m'acorder votre amitié. Après ces paroles les deux Princesses s'embrassèrent tendrement ; & après mille témoignages d'amitié réciproque, elles se couchèrent.

Selon la coutume du pais, il falloit faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux Princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté ; ainsi les
fem-

232 *Les mille & une Nuit,*
femmes de la Princesse Haïatal-
nefous furent trompées le len-
demain matin, & trompèrent le
Roi Armanos, la Reine sa femme
& toute la cour. De la sorte, la
Princesse Badoure continua de
gouverner tranquillement à la
satisfaction du Roi, & de tout le
royaume.

La Sultane Scheherazade n'en
dit pas davantage pour cette
nuit, à cause de la clarté du jour
qui se faisoit apercevoir. Elle
poursuivit la nuit suivante & dit
au Sultan des Indes.



CCXXIV. NUIT.

*Suite de l'histoire du Prince Cama-
ralzaman, depuis sa séparation
d'avec la Princesse Badoure.*

Sire, pendant que dans l'Isle
d'Ebène les choses étoient
en-

entre la Princesse Badoure, la Princesse Haiatalnefous & le Roi Armanos avec la Reine, la cour & les peuples du royaume, dans l'état que Votre Majesté a pû le comprendre à la fin de mon dernier discours, le Prince Camaralzaman étoit toujours dans la ville des idolâtres chez le jardinier qui lui avoit donné retraite.

Un jour de grand matin, que le Prince se préparoit à travailler au jardin selon sa coutume, le bon homme de jardinier l'en empêcha. Les idolâtres, lui dit-il, ont aujourd'hui une grande fête; & comme ils s'abstiennent de tout travail, pour la passer en des assemblées & en des réjouissances publiques, ils ne veulent pas aussi que les Musulmans travaillent: & les Musulmans pour se maintenir dans leur amitié, se font un divertissement d'assister à leurs spectacles qui méritent
d'é-

234 *Les mille & une Nuit*,
d'être vûs. Ainsi vous n'avez
qu'à vous reposer aujourd'hui.
Je vous laisse ici, & comme le
tems. approche que le vaisseau
marchand dont je vous ai parlé
doit faire le voyage de l'Isle d'
Ebéne, je vais voir quelques a-
mis, pour m'informer d'eux du
jour qu'il mettra à la voile, & en
même tems je ménagerai votre
embarquement. Le jardinier
mit son plus bel habit & sortit.
Quand le Prince Camaralza-
man se vit seul, au lieu de prendre
part à la joye publique qui re-
tenussoit dans toute la ville, l'in-
action où il étoit lui fit rapeller
avec plus de violence que jamais
le triste souvenir de sa chère
Princesse. Recueilli en lui-mê-
me, il soupiroit & gémissoit en
se promenant dans le jardin, lors
que le bruit que deux oiseaux
faisoient sur un arbre, l'obligea
de lever la tête & de s'arrêter.

Ca-

Camaralzaman vit avec surprise que ces oiseaux se battoient cruellement à coups de bec, & qu'en peu de momens, l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. L'oiseau qui étoit demeuré vainqueur reprit son vol & disparut.

Dans le moment deux autres oiseaux plus grands qui avoient vû le combat de loin, arrivèrent d'un autre côté, se posèrent l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort, le regardèrent quelque tems en remuant la tête d'une manière qui marquoit leur douleur, & lui creusèrent une fosse avec leurs griffes, dans laquelle ils l'enterrent.

Dés que les deux oiseaux eurent rempli la fosse de la terre qu'ils avoient ôtée, ils s'envolèrent ; & peu de tems après ils revinrent en tenant au bec, l'un par une aîle, & l'autre par un pied,

236 *Les mille & une Nuit,*
pied, l'oiseau meurtrier qui fai-
soit des cris éfroyables, & de
grands éforts pour s'échaper. Ils
l'aportèrent sur la sépulture de
l'oiseau qu'il avoit sacrifié à sa
rage, & là, en le sacrifiant à la
juste vangeance de l'affassinat
qu'il avoit commis, ils lui arra-
chèrent la vie à coups de bec. Ils
lui ouvrirent enfin le ventre, en
tirèrent les entrailles, laissèrent
le corps sur la place, & s'envo-
lèrent.

Camaralzaman demeura dans
une grande admiration tout le
tems que dura un spectacle si
surprenant. Il s'aprocha de l'ar-
bre où la scène s'étoit passée, &
en jettant les yeux sur les entra-
illes dispersées, il aperçût quel-
que chose de rouge qui sortoit
de l'estomac que les oiseaux van-
geurs avoient déchiré. Il ramassa
l'estomac, & en tirant dehors ce
qu'il avoit vû de rouge, il trou-

va que c'étoit le Talisman de la Princesse Badoures bien aimée, qui lui avoit coûté tant de regrets, d'ennuis, de soupirs, depuis que cet oiseau le lui avoit enlevé. Cruel ! s'ecria-t-il aussitôt, en regardant l'oiseau : tu te plaisois à faire du mal, & j'en dois moins me plaindre, que de celui que tu m'as fait. Mais autant que tu m'en as fait, autant je souhaite de bien à ceux qui m'ont vengé de toi, en vangeant la mort de leur semblable.

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de joye du Prince Camaralzaman : chère Princesse, s'ecria-t-il encore, ce moment fortuné qui me rend ce qui vous étoit si précieux, est sans doute un présage, qui m'anonce que je vous retrouverai de même, & peut être plutôt que je ne pense. Béni soit le ciel qui m'envoie ce bonheur, & qui me donne en

mê-

238 *Les mille & une Nuits,*
même tems l'espérance du plus
grand que je pourrois souhaiter.

En achevant ces mots, Camaralzaman baïsa le Talisman, l'envelopa & le lia soigneusement autour de son bras ! Dans son affliction extrême , il avoit passé presque toutes les nuits à se tourmenter & sans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui suivit une si heureuse aventure ; & le lendemain, quand il eût pris son habit de travail dès qu'il fut jour, il alla prendre l'ordre du jardinier, qui le pria de mettre à bas, & de déraciner un certain vieil arbre qui ne portoit plus de fruit.

Camaralzaman prit une cognée & alla mettre la main à l'œuvre. Comme il coupoit une branche de la racine, il donna un coup sur quelque chose qui résista & qui fit un grand bruit. En écartant la terre, il découvrit u-
ne

ne grande plaque de bronze, sous laquelle il trouva un escalier de dix degrez. Il descendit aussitôt, & quand il fut au bas, il vit un caveau de deux à trois toises en quarré, où il compta cinquante grands vases de bronze rangez à l'entour, chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre, & il n'y en eut pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il sortit du caveau extrêmement joyeux de la découverte d'un trésor si riche, remit la plaque sur l'escalier, & acheva de déraciner l'arbre en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avoit appris le jour de devant que le vaisseau qui faisoit le voyage de l'isle d'Ebène chaque année, devoit partir dans très peu de jours; mais on n'avoit pû lui dire le jour précisément, & on l'avoit remis au lendemain. Il y étoit allé, & il revint avec
un

240 *Les mille & une Nuits,*
un visage qui marquoit la bonne
nouvelle qu'il avoit à anoncer
à Camaralzaman : mon fils , lui
dit-il , (car par le privilège de
son grand âge il avoit coûtume
de le traiter ainsi) réjouïſſez-
vous , & tenez vous prêt a partir
dans trois jours ; le vaisseau fera
voile ce jour la sans faute , & je
suis convenu de vôtre embar-
quement , & de vôtre passage
avec le capitaine.

Dans l'état où je suis , reprit
Camaralzaman , vous ne pouviez
m'anoncer rien de plus agréa-
ble. En revanche j'ai aussi à vous
faire part d'une nouvelle qui
doit vous réjouir. Prenez la pei-
ne de venir avec moi , & vous
verrez la bonne fortune que le
Ciel vous envoie.

Camaralzaman mena le jardi-
nier à l'endroit où il avoit déra-
ciné l'arbre , le fit descendre dans
le caveau , & quand il lui eût fait
voir

voir la quantité de vases remplis de poudre d'or qu'il y avoit, il lui témoigna la joye de ce que Dieu récompensoit enfin sa vertu, & toutes les peines qu'il avoit prises depuis tant d'années.

Comment l'entendez-vous ? reprit le jardinier ; vous imaginez vous donc que je veuille m'aproprier ce trésor ? il est tout à vous, & je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre vingt ans que mon père est mort, je n'ai fait autre chose que de remuer la terre de ce jardin sans l'avoir découvert. C'est une marque qu'il vous étoit destiné, puisque Dieu a permis que vous le trouvassiez. Il convient à un Prince comme vous, plutôt qu'à moi qui suis sur le bord de ma fosse & qui n'ai plus besoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le tems que vous allez vous rendre dans les états qui doivent vous apar-

242 *Les mille & une Nuits*,
tenir, où vous en ferez un bon
usage.

Le Prince Camaralzaman ne
voulut pas céder au jardinier en
générosité, & ils eurent une
grande contestation la-dessus. Il
lui protesta enfin qu'il n'en pren-
droit rien absolument, s'il n'en
retenoit la moitié pour sa part.
Le jardinier se rendit, & ils se
partagèrent à chacun vingt cinq
vases.

Le partage fait, mon fils, dit
le jardinier à Camaralzaman, ce
n'est pas assez: il s'agit présente-
ment d'embarquer ces richesses
sur le vaisseau, & de les empor-
ter avec vous si secrètement
que personne n'en ait connois-
sance; autrement vous courriez
risque de les perdre. Il n'y a point
d'olives dans l'isle d'Ebène, &
celles qu'on y porte d'ici sont d'
un grand débit. Comme vous le
sçavez, j'en ai une bonne provi-
sion

sion de celles que je recueille dans mon jardin. Il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les remplissiez de poudre d'or à moitié, & le reste d'olives par dessus : nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez.

Camaralzaman suivit ce bon conseil, & employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots ; * & comme il craignoit que le Talisman de la Princesse Badoure qu'il portoit au bras ne lui échapât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots, & d'y faire une marque pour le reconnoître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportez, comme la nuit aprochoit, il se retira avec le jardinier, & ens'entretenant,

L 2

* Cette particularité se trouve encore à peu près dans le Roman de Pierre de Provence, & de la belle Maguelonne.

244 *Les mille & une Nuit,*
nant, il lui raconta le combat
des deux oiseaux, & les circon-
stances de cette aventure, qui lui
avoit fait retrouver le Talisman
de la Princesse Badoure, dont
il ne fut pas moins surpris que
joyeux par l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge,
ou qu'il se fût donné trop de
mouvement ce jour-là, le jardi-
nier passa une mauvaise nuit; son
mal augmenta tout le jour sui-
vant, & il se trouvoit encore
plus mal le troisième au matin.
Dès qu'il fut jour le capitaine du
vaisseau en personne & plusieurs
matelots vinrent fraper à la por-
te du jardin. Ils demandèrent à
Camaralzaman qui leur ouvrit,
où étoit le passager qui devoit s'
embarquer sur leur vaisseau. C'
est moi-même, répondit-il; le
jardinier qui a demandé passage
pour moi est malade, & ne peut
vous parler; ne laissez pas d'en-
trer,

trer, & emportez, je vous prie, les pots d'olives que voila, avec mes hardes, & je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui.

Les matelots se chargèrent des pots & des hardes, & en quittant Camaralzaman: ne manquez pas de venir incessamment, lui dit le capitaine; le vent est bon, & je n'atens que vous pour mettre à la voile.

Dés que le capitaine & les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui & le remercier de tous les bons services qu'il lui avoit rendus; mais il le trouva qu'il agonisoit, & il eut à peine obtenu de lui qu'il fît sa confession de foi, selon la coutume des bons Musulmans à l'article de leur mort, qu'il le vit expirer.

Dans la nécessité où étoit le Prince Camaralzaman, avant de s'embarquer, il fit toutes les di-

ligences possibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava son corps, il l'ensevelit, & après lui avoir fait une fosse dans le jardin (car comme les Mahométans n'étoient que tolérez dans cette ville d'idolâtres, ils n'avoient pas de cimetière public) il l'enterra lui seul, & il n'eut achevé que près la fin du jour. Il partit sans perdre de tems pour aller s'embarquer : Il emporta même la clef du jardin avec lui, afin de faire plus de diligence, dans le dessein de la porter au propriétaire en cas qu'il pût le faire, ou de la donner à quelque personne de confiance, en presence de témoins, pour la lui mettre entre les mains. Mais en arrivant au port il aprit que le vaisseau avoit levé l'ancre il y avoit déjà du tems, & même qu'on l'avoit perdu de vue. On ajouta qu'il n'avoit mis à la voile

qu'après l'avoir attendu trois grandes heures.

Scheherazade vouloit poursuivre, mais la clarté du jour dont elle s'aperçut, l'obligea de cesser de parler. Elle reprit la même histoire de Camaralzaman la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes.



CCXXV. NUIT,

Sire, le Prince Camaralzaman, comme il est aisé de le juger, fut dans une affliction extrême de se voir contraint de rester encore dans un pays où il n'avoit & ne vouloit avoir aucune habitude, & d'attendre une autre année pour reparer l'ocasion qu'il venoit de perdre. Ce qui le deffoit davantage, c'est qu'il s'étoit deffaisi du Talisman de la Princesse Badourte, & qu'il le renoit

L 4 pour

248 *Les mille & une Nuit*,
pour perdu. Il n'eut pas d'autre
parti à prendre cependant, que
de retourner au jardin d'où il é-
toit sorti, de le prendre à louage
du propriétaire à qui il aparte-
noit, & de continuer de le culti-
ver en déplorant son malheur &
sa mauvaise fortune. Comme il
ne pouvoit supporter la fatigue de
le cultiver seul, il prit un garçon
à gage, & afin de ne pas perdre
l'autre partie du trésor qui lui
revenoit par la mort du jardi-
nier, qui étoit mort sans héritier;
il mit la poudre d'or dans cin-
quante autres pots qu'il acheva
de remplir d'olives pour les em-
barquer avec lui dans le tems.

Pendant que le Prince Cama-
ralzaman recommençoit une
nouvelle année de peine, de dou-
leurs & d'impatience, le vaisseau
continuoit sa navigation avec un
vent très favorable, & il arriva
heureusement à la capitale de l'
Ebène. Com-

Comme le palais étoit sur le bord de la mer, le nouveau Roi, ou plutôt la Princeſſe Radoure, qui aperçut le vaiſſeau dans le tems qu'il alloit entrer au port avec toutes ſes banières, demanda quel vaiſſeau c'étoit, & on lui dit qu'il venoit tous les ans de la ville des idolâtres dans la même faiſon, & qu'ordinairement il étoit chargé de riches marchandises.

La Princeſſe toujours occupée du ſouvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnoit, ſ'imagina que Camaralzaman pouvoit y être embarqué, & la penſée lui vint de le prévenir & d'aller au devant de lui, non pas pour ſe faire connoître, (car elle ſe doutoit bien qu'il ne la reconnoîtroit pas) mais pour le remarquer & prendre les meſures qu'elle jugeroit à propos, pour leur reconnoiſſance

250 *Les mille & une Nuit,*
mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises, de les voir la première, & de choisir les plus précieuses qui lui conviendroient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port accompagnée de plusieurs officiers qui se trouvèrent près d'elle; & elle y arriva dans le tems que le capitaine venoit de se débarquer. Elle le fit venir, & voulut savoir de lui d'où il venoit, combien il y avoit de tems qu'il étoit parti, quelles bonnes, ou mauvaises rencontres il avoit faites dans sa navigation, s'il n'amenoit pas quelque étranger de distinction, & sur tout de quoi son vaisseau étoit chargé.

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes, & quant au passager, il assura qu'il n'y avoit que des marchands qui avoient coutume de venir, & qu'ils apor-
toient

toient des étoffes très riches de diférens païs, des toiles des plus fines, peintes & non peintes, des pierreries, du musc, de l'ambre-gris, du camphre, de la civette, des épiceries, des drogues pour la médecine, des olives, & plusieurs autres choses.

La Princesse Badoure aimoit les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler: Je retiens tout ce que vous en avez, dit-elle au capitaine; faites les débarquer incessamment que j'en fasse le marché. Pour ce qui est des autres marchandises, vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau avant de le faire voir à personne.

Sire, reprit le capitaine, qui la prenoit pour le Roi de l'isle d'Ebène, comme elle l'étoit en éfet sous l'habit qu'elle en portoit; il y en a cinquante pots fort grands, mais ils apartiennent à

252 *Les mille & une Nuits*,
un marchand qui est demeuré à terre. Je l'avois averti moi-même, & je l'atendis long-tems : Comme je vis qu'il ne venoit pas, & que son retardement m'empéchoit de profiter du bon vent, je perdis patience & je mis à la voile. Ne laissez pas de les faire débarquer, dit la Princesse, cela ne nous empêchera pas d'en faire le marché.

Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau, & elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La Princesse demanda combien les cinquante pots pouvoient valoir dans l'isle d'Ebène. Sire, répondit le capitaine, le marchand est fort pauvre : Votre Majesté ne lui fera pas une grace considérable, quand elle lui en donnera mille pieces d'argent.

Afin qu'il soit content, reprit la Princesse, & en considération de ce que vous me dites de sa pau-

pauvreté, on vous en comptera mille pièces d'or, que vous aurez soin de lui donner. Elle donna l'ordre pour le payement, & après qu'elle eût fait emporter les pots en sa présence, elle retourna au palais.

Comme la nuit aprochoit, la Princesse Badoure se retira d'abord dans le palais intérieur, alla à l'apartement de la Princesse Haiatalnefous, & se fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter & pour en goûter elle-même, & le versa dans un plat. Son étonnement fut des plus grands, quand elle vit les olives mêlées avec de la poudre d'or. Quelle aventure ! quelle merveille ! s'écria-t-elle. Elle fit ouvrir & vuider les autres pots en sa présence par les femmes d'Haiatalnefous, & son admiration augmenta à mesure qu'elle vit

254 *Les mille & une Nuits,*

que les olives de chaque pot étoient mêlées avec la poudre d'or. Mais quand on vint à vuider celui où Camaralzaman avoit mis son Talisman, & qu'elle l'eut aperçû, elle en fut si fort surprise qu'elle s'évanouit.

La Princesse Haiatalnefous, & ses femmes secoururent la Princesse Badoure, & la firent revenir à force de lui jeter de l'eau sur le visage. Lorsqu'elle eut repris tous ses sens, elle prit le Talisman & le baïsa à plusieurs reprises : mais comme elle ne vouloit rien dire devant les femmes de la Princesse qui ignoroient son déguisement, & qu'il étoit tems de se coucher, elle les congédia. Princesse, dit elle à Haiatalnefous, dès qu'elles furent seules: après ce que je vous ai raconté de mon histoire, vous aurez bien connu sans doute, que c'est à la vue de ce Talisman que
je

je me suis évanouie. C'est le mien, & celui qui nous a arrachés l'un de l'autre, le Prince Camaralzaman, mon cher mari, & moi. Il a été la cause d'une séparation si douloureuse pour l'un & pour l'autre : il va être, comme j'en suis persuadée, celle de notre réunion prochaine.

Le lendemain dès qu'il fut jour, la Princesse Badoure envoya appeler le capitaine du vaisseau : quand il fut venu, éclaircissez-moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenoient les olives que j'ai achetées hier : vous me disiez, ce me semble, que vous l'aviez laissé à terre dans la ville des idolâtres : pouvez vous me dire ce qu'il y faisoit ?

Sire, répondit le capitaine, je puis en assurer Votre Majesté comme d'une chose que je sçai par moi-même. J'étois convenu
de

256 *Les mille & une Nuits*,
de son embarquement avec un
jardinier extrêmement âgé, qui
me dit que je le trouverois à son
jardin dont il m'enseigna l'en-
droit, où il travailloit sous lui :
c'est ce qui m'a obligé de dire à
Vôtre Majesté, qu'il étoit pau-
vre: j'ai été le chercher & l'a-
vertir moi-même dans ce jardin
de venir s'embarquer, & je lui
ai parlé.

Si cela est ainsi, reprit la Prin-
cesse Badoure, il faut que vous
remettiez à la voile dès aujour-
d'hui, que vous retourniez à la
ville des idolâtres, & que vous
m'amenez ici ce garçon jardi-
nier qui est mon débiteur; si non
je vous déclare, que je confisque-
rai non seulement les marchan-
dises qui vous apartiennent, &
celles des marchands qui sont ve-
nus sur votre bord; mais même
que votre vie, & celle des mar-
chands m'en répondront. Dés à
pre-

present on va par mon ordre a-
poser le sceau aux magazins où
elles sont, qui ne sera levé que
quand vous m'aurez livré l'
homme que je vous demande:
c'est ce que j'avois à vous dire,
allez, & faites ce que je vous
commande.

Le capitaine n'eut rien à répli-
quer; l'exécution devoit être
d'un très grand dommage à ses
affaires & à celles des marchands.
Il le leur signifia, & ils ne s'em-
pressèrent pas moins que lui à
faire embarquer incessamment
les provisions de vivres & d'eau,
dont il avoit besoin pour le voya-
ge. Cela s'exécuta avec tant de
diligence, qu'il mit à la voile le
même jour.

Le vaisseau eut une navigation
très heureuse, & le capitaine prit
si bien ses mesures, qu'il arriva
de nuit devant la ville des idolâ-
tres. Quand il s'en fut approché
aussi

258 *Les mille & une Nuit*,
aussi près qu'il le jugea à propos,
il ne fit pas jeter l'ancre; mais
pendant que le vaisseau demeura
en panne, il se débarqua dans sa
chaloupe & alla descendre à ter-
re en un endroit un peu éloigné
du port, d'où il se rendit au jar-
din de Camaralzaman avec six
matelots des plus résolus.

Camaralzaman ne dormoit pas
alors: la séparation d'avec la bel-
le Princesse de la Chine sa femme
l'affligoit à son ordinaire, & il
détestoit le moment qu'ils s'étoit
laissé tenter par la curiosité, non
pas de manier, mais même de
toucher sa ceinture. Il passoit
ainsi les momens consacrez au
repos, lors qu'il entendit fraper
à la porte du jardin. Il y alla
promptement à demi habillé, &
il n'eut pas plutôt ouvert, que
sans lui dire mot, le capitaine &
les matelots se saisirent de lui, le
conduisirent à la chaloupe par
force,

force , & le menèrent au vaisseau , qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman qui avoit gardé le silence jusqu'alors , de même que le capitaine & les matelots , demanda au capitaine qu'il avoit reconnu , quel sujet il avoit de l'enlever avec tant de violence. N'êtes - vous pas débiteur du Roi de l'isle d'Ebène ? lui demanda le capitaine à son tour. Moi débiteur du Roi de l'isle d'Ebène ! reprit Camaralzaman avec étonnement ; je ne le connois pas , jamais j'en'ai eu affaire avec lui , & jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. C'est ce que vous devez savoir mieux que moi , repartit le capitaine , vous lui parlerez vous-même , demeurez ici cependant , & prenez patience.

Scheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet

en-

260 *Les mille & une Nuit,*
endroit, pour donner lieu au Sultan des Indes de se lever & de se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante, & lui parla en ces termes.



CCXXVI. NUIT.

Sire, le Prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je le fis remarquer hier à Votre Majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'isle d'Ebène, qu'il l'avoit été à l'aller prendre dans la ville des idolâtres. Quoi qu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas néanmoins de se débarquer d'abord, & de mener le Prince Camaralzaman au palais, où il demanda d'être présenté au Roi.

La Princesse Badoure qui s'étoit déjà retirée dans le palais inté-

térieur, ne fut pas plutôt avertie de son retour, & de l'arrivée de Camaralzaman, qu'elle sortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux sur le Prince Camaralzaman, pour qui elle avoit versé tant de larmes depuis leur séparation, & elle le reconnut sous son méchant habit. Quand au Prince qui trembloit devant un Roi, comme il le croyoit, à qui il avoit à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas seulement la pensée que ce pût être celle qu'il desiroit si ardemment de retrouver. Si la Princesse eût suivi son inclination, elle eût couru à lui, & se fût fait connoître en l'embrassant ; mais elle se retint, & elle crut qu'il étoit de l'intérêt de l'un & de l'autre de soutenir encore quelque tems le personnage de Roi, avant de se découvrir. Elle se contenta de le recommander à un officier qui étoit

toit présent, & de le charger de prendre soin de lui, & de le bien traiter jusqu'au lendemain.

Quand la Princesse Badoure eut bien pourvû à ce qui regardoit le Prince Camaralzaman, elle se tourna du côté du capitaine pour reconnoître le service important qu'il lui avoit rendu; elle chargea un autre officier d'aller sur le champ lever le sceau, qui avoit été apôsé à ses marchandises & à celles de ses marchands, & le renvoya avec le présent d'un riche diamant, qui le récompensa beaucoup au delà de la dépense du voyage qu'il venoit de faire. Elle lui dit même, qu'il n'avoit qu'à garder les mille pièces d'or, payées pour les pots d'olives, & qu'elle sçauroit bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venoit d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la Princesse de l'île d'
Ebène

Ebéne à qui elle fit part de sa joye, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret, & en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeoit à propos de prendre avant de se faire connoître au Prince Camaralzaman, & de le faire connoître lui-même pour ce qu'il étoit. Il y a, ajouta-t-elle, une si grande distance d'un jardinier à un grand Prince, tel qu'il est, qu'il y auroit du danger de le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré, quelque justice qu'il y ait de le faire. Bien loin de lui manquer de fidélité, la Princesse de l'île d'Ebéne entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribueroit elle-même avec un très grand plaisir, & qu'elle n'avoit qu'à l'avertir de ce qu'elle souhaiteroit qu'elle fît.

Le lendemain la Princesse de la Chine, sous le nom, l'habit, & l'au-

l'autorité de Roi de l'isle d'E-béne, après avoir pris soin de faire mener le Prince Camaralzaman au bain de grand matin & de lui faire prendre un habit d'Emir ou gouverneur de province, elle le fit introduire dans le conseil, où il atira les yeux de tous les Seigneurs qui étoient présens par sa bonne mine, & par l'air majestueux de toute sa personne.

La Princesse Badoure elle même fut charmée de le revoir aussi aimable qu'elle l'avoit vû tant de fois, & cela l'anima davantage à faire son éloge en plein conseil. Après qu'il eut pris place au rang des Emirs, par son ordre : Seigneurs, dit-elle, en s'adressant aux autres Emirs ; Camaralzaman que je vous donne aujourd'hui pour collègue, n'est pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous. Je l'ai connu suffisamment.

samment dans mes voyages pour en répondre ; & je puis assurer qu'il se fera connoître à vous même , autant par sa valeur , & mille autres belles qualités , que par la grandeur de son génie.

Camaralzaman fut extrêmement étonné, quand il eut entendu que le Roi de l'isle d'Ebène, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme , encore moins pour sa chère Princesse, l'avoit nommé & assuré qu'il le connoissoit, puis qu'il étoit certain qu'il ne s'étoit rencontré avec lui en aucun endroit. Il le fut davantage des louanges excessives qu'il venoit de recevoir.

Ces louanges néanmoins prononcées par une bouche pleine de Majesté, ne le déconcertèrent pas. Il les reçut avec une modestie qui fit voir qu'il les méritoit , mais qu'elles ne lui donnoient pas de vanité. Il se pro-

sterna devant le trône du Roi, & en se relevant : Sire, dit-il, je n'ai point de termes pour remercier Vôte Majesté du grand honneur qu'elle me fait, encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les mériter.

En sortant du conseil, ce Prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel que la Princesse Badoure avoit déjà fait meubler exprés pour lui. Il y trouva des officiers, & des domestiques prêts à recevoir ses commandemens, & une écurie garnie de très beaux chevaux, le tout pour soutenir la dignité d'Emir dont il venoit d'être honoré : & quand il fut dans son cabinet, son intendant lui présenta un cofre fort rempli d'or, pour sa dépense. Moins il ne pouvoit concevoir par quel endroit lui venoit ce grand bonheur, plus il en étoit dans

dans l'admiration, & jamais il n'eut la pensée que la Princesse de la Chine en fût la cause.

Au bout de deux ou trois jours, la Princesse Badoure, pour donner au Prince Camaralzaman plus d'accès près de sa personne, & en même tems plus de distinction, le gratifia de la charge de grand Tresorier qui venoit de vaquer. Il s'aquita de cet emploi avec tant d'intégrité, en obligeant cependant tout le monde, qu'il gagna non seulement l'amitié de tous les Seigneurs de la cour, mais même le cœur de tout le peuple, par sa droiture & par ses largesses.

Camaralzaman eût été le plus heureux de tous les hommes, de se voir dans une si haute faveur auprès d'un Roi étranger, comme il se l'imaginoit, & d'être auprès de tout le monde dans une considération qui augmentoit

268 *Les mille & une Nuit*,
tous les jours, s'il eut possédé la
Princesse. Au milieu de son bon-
heur il ne cessoit de s'affliger de
n'apprendre d'elle aucune nou-
velle dans un pais où il sembloit
qu'elle devoit avoir passé depuis
le tems qu'il s'étoit séparé d'a-
vec elle d'une manière si affi-
geante pour l'un & pour l'autre.
Il auroit pû se douter de quelque
chose si la Princesse Badoure eut
conservé le nom de Camaralza-
man qu'elle avoit pris avec son
habit, mais elle l'avoit changé
en montant sur le trône, & s'é-
toit donnée celui d'Armanos,
pour faire honneur à l'ancien
Roi son beau-père. De la sorte,
on ne la connoissoit plus que sous
le nom du Roi Armanos le jeune,
& il n'y avoit que quelques cour-
tisans qui se souvinssent du nom
de Camaralzaman, dont elle se
faisoit appeller en arrivant à la
cour de l'isle d'Ebène. Camaral-
za-

zaman n'avoit pas encore eu assez de familiarité avec eux pour s'en instruire; mais à la fin il pouvoit l'avoir.

Comme la Princesse Badoure craignoit que cela n'arrivat, & qu'elle étoit bien aise que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnoissance qu'à elle seule, elle résolut de mettre fin à ses propres tourmens, & à ceux qu'elle sçavoit qu'il souffroit. En effet, elle avoit remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui des affaires qui dépendoient de sa charge, il pouffoit de tems en tems des soupirs qui ne pouvoient s'adresser qu'à elle. Elle vivoit elle-même dans une contrainte dont elle étoit résolue de se delivrer, sans différer plus long-tems. D'ailleurs l'amitié des seigneurs, le zèle & l'affection du peuple, tout contribuoit à lui mettre la couronne

270 *Les mille & une Nuit*,
de l'isle d'Ebène sur la tête sans
obstacle.

La Princesse Badoure n'eut pas
plûtôt pris cette résolution, de
concert avec la Princesse Haia-
talnefous, qu'elle prit le Prince
Camaralzaman en particulier le
même jour : Camaralzaman, lui
dit elle, j'ai à m'entretenir avec
vous d'une affaire de longue dis-
cussion, sur laquelle j'ai besoin
de votre conseil. Comme je ne
vois pas que je puisse le faire plus
commodément que la nuit, ve-
nez ce soir, & avertissez qu'on
ne vous atende pas, j'aurai soin
de vous donner un lit.

Camaralzaman ne manqua pas
de se trouver au palais à l'heure
que la Princesse Badoure lui a-
voit marquée. Elle le fit entrer
avec elle dans le palais intérieur,
& après qu'elle eût dit au chef
des eunuques, qui se preparoit à
la suivre, qu'elle n'avoit point
be-

besoin de son service , & qu'il tint seulement la porte fermée , elle le mena dans un autre appartement que celui de la Princesse Haïatalnefous , où elle avoit coutume de coucher.

Quand le Prince , & la Princesse furent dans la chambre où il y avoit un lit , & que la porte fut fermée , la Princesse tira le Talisman d'une petite boîte , & en le présentant à Camaralzaman : il n'y a pas long-tems , lui dit-elle , qu'un Astrologue m'a fait présent de ce Talisman : comme vous êtes habile en toutes choses , vous pourrez bien me dire à quoi il est propre.

Camaralzaman prit le Talisman , & s'aprocha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la Princesse. Sire , s'écria-t-il Votre Majesté me demande à quoi ce Talisman est

propre ; hélas ! il est propre à me faire mourir de douleur & de chagrin, si je ne trouve pas bientôt la Princesse la plus charman-
te & la plus aimable qui ait ja-
mais paru sous le ciel, à qui il a
apartenu, & dont il m'a causé la
perte : il me l'a causée par une a-
vanture étrange, dont le récit
toucheroit V^{otre} Majesté de
compassion pour un mari & pour
un amant infortuné comme moi,
si elle vouloit se donner la pa-
tience de l'entendre.

Vous m'en entretiendrez une
autre fois, reprit la Princesse ;
mais je suis bien aise, ajoûta-t-
elle, de vous dire que j'en sçai
déjà quelque chose : je reviens à
vous, attendez-moi un moment.

En disant ces paroles, la Prin-
cesse Badoure entra dans un ca-
binet, où elle quita le turban
royal, & après avoir pris en peu
de momens une coëffure & un
ha-

habillement de femme, avec la ceinture qu'elle avoit le jour de leur séparation, elle rentra dans la chambre.

Le Prince Camaralzaman reconnu d'abord sa chère Princesse, courut à elle, & en l'embrassant tendrement: Ah! s'écria-t-il, que je suis obligé au Roi, de m'avoir surpris si agréablement! N'attendez pas de revoir le Roi, reprit la Princesse, en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux, en me voyant vous voyez le Roi: asseyons nous, que je vous explique cette énigme.

Ils s'assirent, & la Princesse raconta au Prince la résolution qu'elle avoit prise dans la prairie où ils avoient campé ensemble la dernière fois, dès qu'elle eût prévu qu'elle l'attendroit inutilement; de quelle manière elle l'avoit exécutée jusqu'à son arri-

274 *Les mille & une Nuits,*

vée à l'isle d'Ebène, où elle avoit été obligée d'épouser la Princesse Haiatalnefous, & d'accepter la couronne que le Roi Armanos lui avoit oferte en conséquence de son mariage: comment la Princesse dont elle lui exagéra le mérite, avoit recû la déclaration qu'elle lui avoit faite de son sexe, & enfin l'aventure du Talisman, trouvé dans un des pots d'olives & de poudre d'or qu'elle avoit achetez, qui lui avoit donné lieu de l'envoyer prendre dans la ville des idolâtres.

Quand la Princesse Badoure eut achevé, elle voulut que le Prince lui aprit par quelle aventure le Talisman avoit été cause de leur séparation: il la satisfit; & quand il eut fini, il se plaignit à elle d'une manière obligeante, de la cruauté qu'elle avoit eue de le faire languir si long-tems.

Eb-

Elle lui oposa les raisons dont nous avons parlé; après quoi, comme il étoit fort tard, ils se couchèrent.

Scheherazade s'interrompit à ces dernières paroles, à cause du jour qu'elle voyoit paroître. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes.



CCXXVII. NUIT.

Sire, la Princesse Badoure, & le Prince Camaralzaman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la Princesse quitta l'habillement royal, pour reprendre l'habit de femme, & lorsqu'elle fut habillée, elle envoya le chef des eunuques prier le Roi Armanos, son beau-père, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le Roi Armanos fut ar-

rivé, sa surprise fut fort grande, de voir une dame qui lui étoit inconnue, & le grand Trésorier, à qui il n'appartenoit pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'asséyant il demanda où étoit le Roi.

Sire, reprit la Princesse : hier j'étois le Roi, & aujourd'hui je ne suis que Princesse de la Chine, femme du véritable Prince Camaralzaman, fils véritable du Roi Schahzaman. Si Vôte Majesté veut bien se donner la patience d'entendre nôtre histoire de l'un & de l'autre, j'espère qu'Elle ne me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente. Le Roi Armanos lui donna audience, & l'écouta avec étonnement depuis le commencement jusqu'à la fin.

En achevant : Sire, ajouta la princesse, quoique dans nôtre
ré-

religion, les femmes s'accommodent peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes; si néanmoins V^ôtre Majesté consent de donner la Princesse Haiatalnefous, sa fille, en mariage au Prince Camaralzaman, je lui cède de bon cœur le rang & la qualité de Reine, qui lui appartient de droit, & me contente du second rang. Quand cette préférence ne lui apartiendrait pas, je ne laisserois pas de la lui acorder, après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité. Si V^ôtre Majesté s'en remet à son consentement, je l'ai déjà prevenue là-dessus, & je suis caution qu'elle en fera très contente.

Le Roi Armanos écouta le discours de la Princesse Badoure avec admiration, & quand elle eut achevé : mon fils dit-il au Prince

278 *Les mille & une Nuits,*

Camaralzaman, en se tournant de son côté; puis que la Princesse Badoure votre femme, que j'avois regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir, si vous voulez bien l'épouser aussi, & accepter la couronne, que la Princesse Badoure mériterait de porter toute sa vie, si elle n'aimoit mieux la quitter pour l'amour de vous. Sire, répondit le Prince Camaralzaman, quelque passion que j'aye de revoir le Roi mon père, les obligations que j'ai à Votre Majesté, & à la Princesse Haïatalnecous, sont si essentielles, que je ne puis lui rien refuser.

Camaralzaman fut proclamé Roi, & marié le même jour avec de grandes magnificences, & fut
très

très satisfait de la beauté, de l'esprit, & de l'amour de la Princesse Haiatalnefous.

Dans la suite les deux Reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié & la même union qu'auparavant, & furent très satisfaites de l'égalité que le Roi Camaralzaman gardoit à leur égard, en partageant son lit avec elles alternativement.

Elles lui donnèrent chacune un fils la même année, presque en même tems, & la naissance des deux Princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad * au premier, dont la Reine Badoure étoit acouchée, & celui d'Assad § à celui que la Reine Haiatalnefous avoit mis au monde.

Histoi-

* très Glorieux. § très Heureux.

*Histoire des Princes Amgiad
& Assad.*

LEs deux Princes furent élevés avec grand soin, & lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences & dans les beaux arts, que le Roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, & que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre dès leur enfance, avoit donné lieu à cette uniformité qui s'augmenta de plus en plus.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étoient unis si étroitement qu'ils supplièrent le Roi Camaralzaman leur père, de leur en acorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinent; & ainsi ils eurent les mêmes officiers, les
mé-

mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même appartement & la même table. Insensiblement Camaralzaman avoit pris une si grande confiance en leur capacité & en leur droiture, que lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisoit pas difficulté de les charger du soin de présider au conseil alternativement, toutes les fois qu'il faisoit des parties de chasse de plusieurs jours.

Comme les deux Princes étoient également beaux, & bien-faits dès leur enfance, les deux Reines avoient conçu pour eux une tendresse incroyable, de manière néanmoins, que la Princesse Badoure avoit plus de penchant pour Affad, fils de la Reine Haiatalnefous que pour Amgiad son propre fils; & que la Reine Haiatalnefous en avoit plus pour Amgiad, que pour Affad qui étoit le sien. Les

Les Reines ne prirent d'abord
 ce penchant que pour une ami-
 tié, qui procédoit de l'excès de
 celle qu'elles conservoient tou-
 jours l'une pour l'autre. Mais à
 mesure que les Princes avancé-
 rent en âge, elle se tourna peu à
 peu en une forte inclination, &
 cette inclination enfin en un a-
 mour des plus violens, lorsqu'ils
 parurent à leurs yeux avec des
 graces qui achevèrent de les a-
 veugler. Toute l'infamie de leur
 passion leur étoit connue; elles
 firent aussi de grands efforts pour
 y résister. Mais la familiarité a-
 vec laquelle elles les voyoient
 tous les jours, & l'habitude de les
 admirer dès leur enfance, de les
 louer, de les caresser, dont il n'é-
 toit plus en leur pouvoir de se
 défaire, les embrasèrent d'a-
 mour à un point, qu'elles en per-
 dirent le sommeil, le boire, & le
 manger, pour leur malheur, &

pour le malheur des Princes mêmes. Les Princes acoûtumés à leurs manières, n'eurent pas le moindre soupçon de cette flame détestable.

Comme les deux Reines ne s'étoient pas fait un secret de leur passion, & qu'elles n'avoient pas le front de le déclarer de bouche au Prince que chacune aimoit en particulier, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet, & pour l'exécution d'un dessein si pernicieux, elles profitèrent de l'absence du Roi Camaralzaman pour une chasse de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du Roi, le Prince Amgiad présida au conseil, & rendit la justice jusqu'à deux ou trois heures après midi. A la sortie du conseil, comme il rentroit dans le palais, un eunuque le prit en particulier, & lui presenta un billet de la part de la
Rei-

284 *Les mille & une Nuit*,
Reine Haiatalnefous. Amgiad
le prit, & le lut avec horreur :
Quoi ? perfide, dit-il à l'eunu-
que, en achevant de lire & en ti-
rant le sabre ; est-ce là la fidélité
que tu dois à ton maître & à ton
Roi ? En disant ces paroles, il
lui trancha la tête.

Après cette action, Amgiad
transporté de colère, alla trou-
ver la Reine Badoure sa mère, d'
un air qui marquoit son ressenti-
ment, lui montra le billet & l'in-
forma du contenu, après lui a-
voir dit de quelle part il venoit.
Au lieu de l'écouter, la Reine
Badoure se mit en colère elle-
même : mon fils, reprit-elle, ce
que vous me dites est une calom-
nie & une imposture : La Reine
Haiatalnefous est sage, & je vous
trouve bien hardi de me parler
contr'elle avec cette insolence.
Le Prince s'emporta contre la
Reine sa mère à ces paroles :
Vous

Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres, s'écria-t-il ; si je n'étois retenu par le respect que je dois au Roi mon père, ce jour seroit le dernier de la vie d'Haiatalnefous.

La Reine Badoure pouvoit bien juger de l'exemple de son fils Amgiad, que le Prince Assad, qui n'étoit pas moins vertueux, ne recevroit pas plus favorablement la déclaration semblable qu'elle avoit à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans un dessein si abominable, & elle lui écrivit aussi un billet le lendemain qu'elle confia à une vieille qui avoit entrée dans le palais.

La vieille prit aussi son tems de rendre le billet au Prince Assad à la sortie du conseil, où il venoit de présider à son tour ; le Prince le prit, & en le lisant, il se laissa emporter à la colére si vivement,

286 *Les mille & une Nuit*,
ment, que sans se donner le tems
d'achever il tira son sabre & pu-
nit la vieille comme elle le méri-
toit; il courut à l'apartement de
la Reine Haiatanevous sa mère,
le billet à la main; il voulut le lui
montrer, mais elle ne lui en don-
na pas le tems, ni même celui de
parler. Je scai ce que vous me
voulez, s'écria-t-elle, & vous ê-
tes aussi impertinent que votre
frère Amgiad. Allez, retirez-
vous, & ne paroissez jamais de-
vant moi.

Assad demeura interdit à ces
paroles auxquelles il ne s'étoit
pas attendu, & elles le mirent dans
un transport, dont il fut sur le
point de donner des marques fu-
nestes; mais il se retint, & il se
retira sans repliquer, de crainte
qu'il ne lui échapât de dire quel-
que chose d'indigne de sa gran-
deur d'ame. Comme le Prince
Amgiad avoit eu la retenue de
ne

ne lui rien dire du billet qu'il avoit reçu le jour d'auparavant ; & que ce que la Reine sa mère venoit de lui dire , lui faisoit comprendre qu'elle n'étoit pas moins criminelle que la Reine Badoure , il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion , & mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux Reines au desespoir d'avoir trouvé dans les deux Princes une vertu qui devoit les faire rentrer en elles mêmes , renoncèrent à tous les sentimens de la nature & de mère , & concertèrent ensemble de les faire périr. Elles firent croire à leurs femmes qu'ils avoient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes , par leurs cris , & par les malédictions qu'elles leur donnoient , & se couchèrent dans un même lit , comme si la résistance qu'elles feig-

288 *Les mille & une Nuit* ,
feignirent aussi d'avoir faite , les
cût réduites aux aboïs.

Mais, Sire, dit ici Scheherazade, le jour paroît & m'impose silence: elle se tût & la nuit suivante elle poursuivit la même histoire, & dit au Sultan des Indes.



CCXXVIII. NUIT.

Sire, nous laissâmes hier les deux Reines dénaturées dans la résolution détestable de perdre les deux Princes leurs fils. Le lendemain le Roi Camaralzaman, à son retour de la chasse, fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble, explorées, & dans un état qu'elles scûrent bien contrefaire, qui le toucha de compassion. Il leur demanda avec empressement ce qui leur étoit arrivé.

A cette demande, les dissimulées

lées Reines redoublèrent leurs gémissemens & leurs sanglots, & après qu'il les eût bien pressées, la Reine Badoure prit enfin la parole: Sire, dit-elle, de la juste douleur dont nous sommes affligées, nous ne devrions plus voir le jour après l'outrage que les Princes vos fils nous ont fait par une brutalité qui n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naissance, votre absence leur a donné la hardiesse & l'insolence d'atenter à notre honneur. Que Votre Majesté nous dispense d'en dire d'avantage; notre affliction suffira pour lui faire comprendre le reste.

Le Roi fit appeler les deux Princes, & il leur eût ôté la vie de sa propre main, si l'ancien Roi Armanos, son beau-père qui étoit présent, ne lui eût retenu le bras. Mon fils, lui dit il, que pensez-vous faire? voulez-vous en-

290 *Les mille & une Nuit*,
sanglante vos mains, & votre
palais de votre propre sang ? Il
y a d'autres moyens de les punir,
s'il est vrai qu'ils soient crimi-
nels. Il tâcha de l'apaiser, & il le
pria de bien examiner s'il étoit
certain qu'ils eussent commis le
crime dont on les accusoit.

Camaralzaman put bien ga-
gner sur lui-même de n'être pas
le bourreau de ses propres en-
fans ; mais après les avoir fait ar-
rêter, il fit venir sur le soir un E-
mir nommé Giondar, qu'il char-
gea d'aller leur ôter la vie hors
de la ville, de tel côté, & si loin
qu'il lui plairoit ; & de ne pas re-
venir qu'il n'aportât leurs ha-
bits pour marque de l'exécuti-
on de l'ordre qu'il lui donnoit.

Giondar marcha toute la nuit,
& le lendemain matin quand il
eut mis pied à terre, il aprit aux
Princes, les larmes aux yeux, l'
ordre qu'il avoit : Princes, leur
dit-

dit-il, cet ordre est bien cruel, & c'est pour moi une mortification des plus sensibles, d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur. Plût à Dieu que je puisse m'en dispenser ! faites votre devoir, réprirent les Princes ; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort, nous vous la pardonnons de bon cœur.

En disant ces paroles, les Princes s'embrassèrent, & se dirent le dernier adieu avec tant de tendresse, qu'ils furent long-tems sans se séparer. Le Prince Affad se mit le premier en état de recevoir le coup de mort : commencez par moi, dit-il, Giondar ; que je n'aye pas la douleur de voir mourir mon cher frère Amgiad. Amgiad s'y oposa, & Giondar ne put, sans verser des larmes plus qu'auparavant, être témoin de leur contestation, qui marquoit combien leur a-

292 *Les mille & une Nuit*,
mitié étoit sincère & parfaite.

Ils terminèrent enfin cette déférence réciproque si touchante, & ils prièrent Giondar de les lier ensemble, & de les mettre dans la situation la plus commode, pour leur donner le coup de mort en même-tems. Ne refusez pas, ajoûtèrent-ils, de donner cette consolation de mourir ensemble à deux frères infortunés, qui jusqu'à leur innocence n'ont rien eu que de commun depuis qu'ils sont au monde.

Giondar accorda aux deux Princes ce qu'ils souhaitoient, il les lia, & quand il les eût mis dans l'état qu'il crut le plus à son avantage, pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un seul coup, il leur demanda s'ils avoient quelque chose à lui commander avant de mourir.

Nous ne vous prions que d'une seule chose, répondirent les deux

deux Princes; c'est de bien assurer le Roi notre père à votre retour, que nous mourons innocens; mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. En effet, nous savons qu'il n'est pas bien informé de la vérité du crime dont nous sommes accusés. Giondar leur promit qu'il n'y manqueroit pas, & en même tems il tira son sabre. Son cheval, qui étoit lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action, & de l'éclat du sabre, rompit sa bride, s'échapa, & se mit à courir de toute sa force par la campagne.

C'étoit un cheval de grand prix, & richement harnaché, que Giondar auroit été bien-faché de perdre. Troublé de cet accident, au lieu de couper la tête aux Princes, il jeta le sabre, & courut après pour le rattraper.

Le cheval qui étoit vigoureux

294 *Les mille & une Nuit,*

fit plusieurs caracolles devant Giondar, & il le mena jusqu'à un bois où il se jetta. Giondar l'y suivit, & le hannissement du cheval éveilla un lion qui dormoit : le lion acourut, & au lieu d'aller au cheval, il vint droit à Giondar, dès qu'il l'eut aperçû,

Giondar ne songea plus à son cheval : il fut dans un plus grand embarras pour la conservation de sa vie, en évitant l'attaque du lion, qu'il ne perdit pas de vue, & qui le suivoit de près au travers des arbres. Dans cette extrémité, Dieu ne m'enverroit pas ce châtiment, disoit-il en lui-même, si les Princes à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie, n'étoient pas innocens, & pour mon malheur je n'ai pas mon sabre pour me défendre.

Pendant l'éloignement de Giondar, les deux Princes furent pressés également d'une soif arden-

dente, causée par la frayeur de la mort, non-obstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du Roi leur père. Le Prince Amgiad fit remarquer au Prince son frère qu'ils n'étoient pas loin d'une source d'eau, & lui proposa de se délier & d'aller boire : mon frère reprit le Prince Affad, pour le peu de tems que nous avons encore à vivre, il ne vaut pas la peine d'étancher notre soif, nous la supporterons bien encore quelques momens.

Sans avoir égard à cette remontrance, Amgiad se délia, & délia le Prince son frère malgré lui : ils allèrent à la source, & après qu'ils se furent rafraîchis, ils entendirent le rugissement du lion, & de grands cris dans le bois, où le cheval & Giondar étoient entrez. Amgiad prit aussitôt le sabre dont Giondar s'étoit débarrassé : mon frère, dit-il à Af-

296 *Les mille & une Nuit,*

sad, courons au secours du malheureux Giondar : peut-être arriverons nous assez-tôt pour le délivrer du péril où il est.

Les deux Princes ne perdirent pas de tems, & ils arrivèrent dans le même moment que le lion venoit d'abatre Giondar. Le lion qui vit que le Prince Amgiad avançoit vers lui, le sabre levé, lâcha sa prise & vint droit à lui avec furie : le Prince le reçût avec intrépidité, & lui donna un coup avec tant de force & d'adresse, qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'étoit aux deux Princes qu'il devoit la vie, il se jeta à leurs pieds, & les remercia de la grande obligation qu'il leur avoit, en des termes qui marquoient sa parfaite reconnoissance. Princes, leur dit-il, en se relevant, & en leur baisant les mains, les larmes aux yeux ; Dieu me garde
d'a-

d'atenter à votre vie après le secours obligeant & si éclatant que vous venez de me donner. Jamais on ne reprochera à l'Emir Giondar d'avoir été capable d'une si grande ingratitude.

Le service que nous vous avons rendu, reprirent les Princes, ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre : reprenons auparavant votre cheval, & retournons au lieu où vous nous aviez laissez. Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval, qui avoit passé sa fougue, & qui s'étoit arrêté; mais quand ils furent de retour près de la source, quelque prière & quelque instance qu'ils fissent, ils ne purent jamais persuader à l'Emir Giondar de les faire mourir. La seule chose que je prens la liberté de vous demander, leur dit-il, & que je vous supplie de m'acorder, c'est de vous acommoder de ce

que je puis vous partager de mon habit, de me donner chacun le votre, & de vous sauver si loin, que le Roi votre père n'entende jamais parler de vous.

Les Princes furent contraints de se rendre à ce qu'il voulut, & après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un & l'autre, & qu'ils se furent couverts de ce qu'il leur donna du sien, l'Emir Giondar leur donna ce qu'il avoit sur lui d'or & d'argent, & prit congé d'eux.

Quand l'Emir Giondar se fut séparé d'avec les Princes, il passa par le bois où il teignit leurs habits du sang du lion, & continua son chemin jusqu'à la capitale de l'isle d'Ebène. A son arrivée, le Roi Camaralzaman lui demanda s'il avoit été fidèle à exécuter l'ordre qu'il lui avoit donné. Sire, répondit Giondar, en lui présentant les habits des deux Princes ;

ces ; en voici les témoignages.

Dites-moi , reprit le Roi , de quelle manière ils ont reçu le châtiment dont je les ai fait punir. Sire , reprit-il , ils l'ont reçu avec une constance admirable , & avec une résignation aux décrets de Dieu , qui marquoit la sincérité avec laquelle ils faisoient profession de leur religion ; mais particulièrement avec un grand respect pour Votre Majesté , & avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort. Nous mourons innocens , disoient-ils ; mais nous n'en murmurons pas. Nous recevons notre mort de la main de Dieu , & nous la pardonnons au Roi notre père , nous savons très bien qu'il n'a pas été bien informé de la vérité.

Camaralzaman sensiblement touché de ce récit de l'Emir Giondar , s'avisa de fouiller dans

300 *Les mille & une Nuit,*
les poches des habits des deux
Princes, & il commença par ce-
lui d'Amgiad. Il y trouva un bil-
let qu'il ouvrit, & qu'il lut. Il n'
eut pas plûtôt connu que la Rei-
ne Haiatalnefous l'avoit écrit,
non seulement à son écriture,
mais même à un petit coupon
de ses cheveux qui étoit dedans,
qu'il frémit. Il fouilla ensuite
dans celui d'Assad en tremblant,
& le billet de la Reine Badoure
qu'il y trouva, le frapa d'un é-
tonnement si prompt & si vif,
qu'il s'évanouit.

La Sultane Scheherazade qui
s'aperçut à ces derniers mots
que le jour paroissoit, cessa de
parler & garda le silence. Elle
reprit la suite de l'histoire la
nuit suivante, & dit au Sultan
des Indes.





CCXXIX. NUIT.

Sire, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès qu'il fut revenu de son évanouissement : Qu'as tu fait ? père barbare, s'écria-t-il ; tu as massacré tes propres enfans ; enfans innocens ! Leur sagesse, leur modestie, leur obéissance, leur soumission à toutes tes volontez, leur vertu ne te parloient elles pas assez pour leur défense ? père aveuglé, mérites tu que la terre te porte après un crime si exécrationnable ? Je me suis jetté moi-même dans cette abomination, & c'est le châtiment dont Dieu m'afflige, pour n'avoir pas persévéré dans l'aversion contre les femmes avec laquelle j'étois né. Je ne laverai pas votre crime dans

302 *Les mille & une Nuit*,
votre sang, comme vous le mériteriez, femmes détestables ! non : vous n'êtes pas dignes de ma colère ; mais que le Ciel me confonde si jamais je vous revois.

Le Roi Camaralzaman fut très religieux à ne pas contrevenir à son serment. Il fit passer les deux Reines le même jour dans un appartement séparé où elles demeurèrent sous bonnes gardes, & de sa vie il n'aprocha d'elles.

Pendant que le Roi Camaralzaman s'affigeoit ainsi de la perte des Princes ses fils, dont il étoit lui-même l'auteur par un emportement trop inconsideré, les deux Princes erroient par les deserts, en évitant d'aprocher des lieux habitez & la rencontre de toutes sortes de personnes. Ils ne vivoient que d'herbes & de fruits sauvages, & ne buvoient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvoient dans des creux

creux de rochers. Pendant la nuit , pour se garder des bêtes féroces , ils dormoient , & veilloient tour à tour.

Au bout d'un mois , ils arrivèrent au pied d'une montagne afreue , toute de pierre noire , & inaccessible comme il leur paroissoit. Ils aperçurent néanmoins un chemin frayé ; mais ils le trouvèrent si étroit & si difficile qu'ils n'osèrent hasarder de s'y engager. Dans l'espérance d'en trouver un moins rude , ils continuèrent de le côtoyer , & marchèrent pendant cinq jours ; mais la peine qu'ils se donnèrent fut inutile : ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avoient négligé. Ils le trouvèrent si peu praticable , qu'ils délibérèrent long-tems avant de s'engager à monter. Ils s'encouragèrent enfin , & ils montèrent.

Plus les deux Princes avançoient ,

304 *Les mille & une Nuit,*
goient, plus il leur sembloit que
la montagne étoit haute & escar-
pée; & ils furent tentez plufi-
eurs fois d'abandonner leur en-
treprise. Quand l'un étoit las, &
que l'autre s'en apercevoit, ce-
lui ci s'arrêtoit, & ils reprenoient
haleine ensemble. Quelquefois
ils étoient tous deux si fatiguez
que les forces leur manquoient :
alors ils ne songeoient plus à
continuer de monter, mais à
mourir de fatigue & de lassitude.
Quelques momens après, qu'ils
fentoient leurs forces un peu re-
venues, ils s'animoient, & ils re-
prenoient leur chemin.

Malgré leur diligence, leur
courage & leurs efforts, il ne leur
fut pas possible d'arriver au som-
met de tout le jour. La nuit les
furprit, & le Prince Affad se trou-
va si fatigué & si épuisé de for-
ces, qu'il demeura tout court :
Mon frère, dit-il au Prince Am-
giad,

giad, je n'en puis plus, je vais rendre l'ame. Reposons nous autant qu'il vous plaira, reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui, & prenez courage. Vous voyez qu'il ne nous reste plus beaucoup à monter, & que la lune nous favorise.

Après une bonne demi heure de repos, Affad fit un nouvel effort, & ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pose. Amgiad se leva le premier, & en avançant il vit un arbre à peu de distance. Il alla jusques-là, & trouva que c'étoit un grenadier chargé de grosses grenades; & qu'il y avoit une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Affad, & l'amena sous l'arbre près de la fontaine. Ils se rafraîchirent chacun, en mangeant une grenade, après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin quand les Princes furent éveillés ; allons, mon frère, dit Amgiad à Affad ; poursuivons notre chemin : je vois que la montagne est bien plus aisée de ce côté que de l'autre, & nous n'avons qu'à descendre. Mais Affad étoit tellement fatigué du jour précédent, qu'il ne lui falloit pas moins de trois jours pour se remettre entièrement. Ils les passèrent en s'entretenant comme ils avoient déjà fait plusieurs fois, de l'amour déordonné de leurs mères qui les avoit réduits à un état si déplorable. Mais, disoient-ils, si Dieu s'est déclaré pour nous d'une manière si visible, nous devons supporter nos maux avec patience, & nous consoler par l'espérance qu'il nous en fera trouver la fin.

Les trois jours passés, les deux frères se remirent en chemin, &
com-

comme la montagne avoit de ce côté-là , à plusieurs étages de grandes campagnes , ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joye. Mon frère, dit alors Amgiad à Affad, n'êtes-vous pas de même avis que moi, que vous demeuriez en quelque endroit hors de la ville , où je viendrai vous retrouver , pendant que j'irai prendre langue , & m'informer comment s'appelle cette ville , en quel país nous sommes , & en revenant j'aurai soin d'apporter des vivres. Il est bon de ne pas y entrer d'abord tous deux , au cas qu'il y ait du danger à craindre.

Mon frère , repartit Affad ; j'approuve fort votre conseil, il est sage & plein de prudence , mais si l'un de nous deux doit se séparer pour cela , jamais je ne souffrirai

308 *Les mille & une Nuit*,
frirai que ce soit vous, & vous
permettez que j'en charge.
Quelle douleur ne feroit-ce pas
pour moi, s'il vous arrivoit quel-
que chose ?

Mais, mon frère, repartit Am-
giad ; la même chose que vous
craignez pour moi, je dois la
craindre pour vous. Je vous su-
plic de me laisser faire, & de m'
attendre avec patience. Je ne le
permettrai jamais, repliqua Af-
sad, & s'il m'arrive quelque cho-
se, j'aurai la consolation de sça-
voir que vous serez en sûreté.
Amgiad fut obligé de céder, &
il s'arrêta sous des arbres au pied
de la montagne.

*Le Prince Assad arrêté en entrant
dans la ville des Mages.*

LE Prince Assad prit de l'ar-
gent hors de la bourse dont
Amgiad étoit chargé, & conti-
nua son chemin jusqu'à la ville.

Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue, qu'il joignit un vieillard vénérable, bien mis & qui avoit une canne à la main. Comme il ne douta pas que ce ne fût un homme de distinction, & qui ne voudroit pas le tromper, il l'aborda : Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique.

Le vieillard regarda le Prince en souriant : mon fils, lui dit-il, aparemment que vous êtes étranger ? vous ne me feriez pas cette demande si cela n'étoit. Oui, Seigneur : je suis étranger, reprit Affad. Soyez le bien venu, repartit le vieillard ; notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bienfait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi, quelle affaire avez vous à la place publique ?

Seigneur, repliqua Affad, il y a près de deux mois qu'un frère
que

140 *Les mille & une Nuit*,
que j'ai, & moi, nous sommes
partis d'un pais fort éloigné d'i-
ci. Depuis ce tems là nous n'a-
vons pas discontinué de mar-
cher, & nous ne faisons que d'ar-
river aujourd'hui. Mon frère fa-
tigué d'un si long voyage, est
demeuré au pied de la montag-
ne, & je viens chercher des vi-
vres pour lui & pour moi.

Mon fils, repartit encore le
vieillard, vous êtes venu le plus
à propos du monde, & je m'en
réjouis pour l'amour de vous &
de votre frère. J'ai fait aujour-
d'hui un grand régal à plusieurs
de mes amis dont il est resté
quantité de mets où personne
n'a touché. Venez avec moi, je
vous en donnerai bien à manger,
& quand vous aurez fait, je vous
donnerai encore pour vous &
pour votre frère de quoi vivre
plusieurs jours. Ne prenez donc
pas la peine d'aller dépenser vo-
tre

tre argent à la place : les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela pendant que vous mangerez, je vous informerai des particularitez de notre ville mieux que personne. Une personne comme moi qui a passé par toutes les charges les plus honorables avec distinction, ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir aussi, de ce que vous vous êtes adressé à moi plutôt qu'à un autre; car je vous dirai en passant, que tous nos citoyens ne sont pas faits comme moi. Il y en a, je vous assure, de bien méchans. Venez donc, je veux vous faire connoître la différence qu'il y a entre un honnête homme, comme je le suis, & de bien des gens qui se vantent de l'être & ne le sont pas.

Je vous suis infiniment obligé, reprit Affad, de la bonne volonté que vous me témoignez. Je
me

312 *Les mille & une Nuit*,
me remets entièrement à vous,
& je suis prêt d'aller où il vous
plaira.

Le vieillard, en continuant de
marcher avec Assad à côté de lui,
rioit en sa barbe, & de crainte
qu'Assad ne s'en aperçût, il l'en-
trenoit de plusieurs choses, a-
fin qu'il demeurât dans la bonne
opinion qu'il avoit conçue pour
lui. Entr'autres, il faut avouer,
lui disoit-il, que votre bonheur
est grand de vous être adressé à
moi plutôt qu'à un autre. Je
loue Dieu de ce que vous m'avez
rencontré: vous sçavez pour-
quoi je dis cela, quand vous se-
rez chez moi.

Le vieillard arriva enfin à sa
maison, & introduisit Assad dans
une grande salle où il vit quaran-
te vieillards qui faisoient un cer-
cle autour d'un feu allumé qu'
ils adoroient.

A ce spectacle, le Prince Af-
fad

Assad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature préférablement au créateur, que de frayeur de se voir trompé, & de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad étoit immobile de l'étonnement où il étoit, le rusé vieillard salua les quarantes vieillards: Dévots adorateurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban, ajouta-t-il, qu'on le fasse venir.

A ces paroles prononcées assez haut, un noir qui les entendit de dessous la salle parut, & ce noir, qui étoit Gazban, n'eut pas plutôt aperçu le désolé Assad, qu'il comprit pourquoi il avoit été appelé. Il courut à lui, le jetta par terre d'un soufflet qu'il lui donna, & le lia par les bras avec une diligence merveilleuse. Quand

314 *Les mille & une Nuit*,
il eut achevé : mène le là bas , lui
commanda le vieillard , & ne
manque pas de dire à mes filles
Bostane & Cavame , de lui bien
donner la bâtonnade chaque
jour , avec un pain le matin & un
autre le soir pour toute nourri-
ture : c'en est assez pour le faire
vivre jusqu'au départ du vais-
seau pour la mer bleue , & pour
la montagne du feu ; nous en fe-
rons un sacrifice agréable à nô-
tre divinité.

La Sultane Scheherazade ne
passa pas plus outre pour cette
nuit , à cause du jour qui paroîs-
soit. Elle poursuivit la suivante ,
& dit au Sultan des Indes.

* * * * *

CCXXX. NUIT.

Sire , dès que le vieillard eut
donné l'ordre cruel par où j'
achevai hier de parler , Gazban
se

se faisoit d'Assad en le maltraitant, le fit descendre sous la salle, & après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusques dans un cachot, où l'on descendoit par vingt marches, il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus grosses & des plus pesantes. Aussitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard; mais le vieillard leur parloit déjà lui-même. Mes filles, leur dit-il, descendez la bas, donnez la bâtonnade de la manière que vous sçavez au Musulman dont je viens de faire capture, & ne l'épargnez pas: vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes de bonnes adoratrices du feu.

Bostane & Cavame, nourries dans la haine contre tous les Musulmans, reçurent cet ordre avec joye. Elles descendirent au cachot dès le même moment, dépouillèrent Assad & le bâton-

316 *Les mille & une Nuit*,
nérent impitoyablement jusqu'
au sang, & jusqu'à lui faire per-
dre connoissance. Après cette
exécution si barbare, elles mi-
rent un pain & un pot d'eau près
de lui & se retirèrent.

Assad ne revint à lui que long-
tems après, & ce ne fut que pour
verser des larmes par ruisseaux
en déplorant sa misère, avec la
consolation néanmoins que ce
malheur n'étoit pas arrivé à son
frère Amgiad.

Le Prince Amgiad atendit son
frère Assad jusqu'au soir au pied
de la montagne avec grande im-
patience. Quand il vit qu'il étoit
deux, trois & quatre heures de
nuit, & qu'il n'étoit pas revenu,
il pensa se desespérer. Il passa la
nuit dans cette inquiétude déso-
lante, & dès que le jour parut, il
s'achemina vers la ville. Il fut d'
abord très étonné de ne voir que
très peu de Musulmans. Il arrê-
ta-

ta le premier qu'il rencontra, & le pria de lui dire comment elle s'appelloit. Il aprit que c'étoit la ville des Mages, ainsi nommée à cause que les Mages, adorateurs du feu, y étoient en plus grand nombre, & qu'il n'y avoit que très-peu de Musulmans. Il demanda aussi combien on comptoit de là à l'isle d'Ebène, & la réponse qu'on lui fit, fut que par mer il y avoit quatre mois de navigation, & une année de voyage par terre. Celui à qui il s'étoit adressé le quita brusquement après qu'il l'eût satisfait sur ces deux demandes, & continua son chemin parce qu'il étoit pressé.

Amgiad qui n'avoit mis qu'environ six semaines à venir de l'isle d'Ebène avec son frère Affad, ne pouvoit comprendre comment ils avoient fait tant de chemin en si peu de tems, à moins

318 *Les mille & une Nuits,*

que ce ne fût par enchantement, ou que le chemin de la montagne, par où ils étoient venus, ne fût un chemin plus court qui n'étoit point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur, qu'il reconnut pour Musulman à son habillement, comme il avoit déjà reconnu celui à qui il avoit parlé. Il s'assit près de lui après qu'il l'eût salué & lui raconta le sujet de la peine où il étoit.

Quand le Prince Amgiad eut achevé : Si votre frère, reprit le tailleur, est tombé entre les mains de quelque Mage, vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il est perdu sans ressource, & je vous conseille de vous consoler & de songer à vous préserver vous-même d'une semblable disgrâce. Pour cela, si vous voulez me croire, vous de-

meu-

meurerez avec moi, & je vous instruirai de toutes les ruses de ces Mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. Amgiad bien affligé d'avoir perdu son frère Assad, accepta l'offre, & remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avoit pour lui.

*Histoire du Prince Amgiad &
d'une dame de la ville des
Mages.*

LE Prince Amgiad ne sortit pour aller par la ville pendant un mois entier, qu'en la compagnie du tailleur : il se hazarda enfin d'aller seul au bain. Au retour, comme il passoit par une rue où il n'y avoit personne, il rencontra une dame qui venoit à lui.

La dame, qui vit un jeune homme très bien fait, & tout

320 *Les mille & une Nuit*,
frais sorti du bain, leva son voile
& lui demanda où il alloit d'un
air riant & en lui faisant les yeux
doux : Amgiad ne pût résister
aux charmes qu'elle lui fit pa-
roître. Madame, répondit-il,
je vais chez moi, ou chez vous ;
cela est à votre choix.

Seigneur, répondit la dame,
avec un souris agréable, les da-
mes de ma sorte ne mènent pas
des hommes chez elles ; elles
vont chez eux.

Amgiad fut dans un grand
embarras de cette réponse, à la-
quelle il ne s'atendoit pas. Il n'
osoit prendre la hardiesse de la
mener chez son hôte qui s'en se-
roit scandalisé, & il auroit cou-
ru risque de perdre la protection
dont il avoit besoin, dans une
ville où il avoit tant de précau-
tions à prendre. Le peu d'habi-
tude qu'il y avoit, faisoit aussi
qu'il ne savoit aucun endroit où
la

la conduire, & il ne pouvoit se résoudre de laisser échaper une si belle fortune. Dans cette incertitude, il résolut de s'abandonner au hazard, & sans répondre à la dame, il marcha devant, & la dame le suivit.

Le Prince Amgiad la mena long-tems de rue en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, & ils étoient fatiguez des marches l'un & l'autre, lors qu'il enfila une rue qui se trouva terminée par une grande porte fermée d'une maison d'assez belle aparence avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine; & la dame, plus fatiguée que lui, s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise, c'est donc ici vôtre maison, dit-elle au Prince Amgiad? Vous le voyez, Madame, reprit le Prince.

Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas ? repartit elle , qu'attendez-vous ? ma belle, repliqua Amgiad ; c'est que je n'ai pas la clef, je l'ai laissée à mon esclave que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être encore revenu. Et comme je lui ai commandé , après qu'il auroit fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîner , je crains que nous ne l'attendions encore longtemps.

La difficulté que le Prince trouvoit à satisfaire sa passion , dont il commençoit à se repentir , lui avoit fait imaginer cette défaite , dans l'espérance que la dame donneroit dedans , & que le dépit l'obligeroit de le laisser là & d'aller chercher fortune ailleurs ; mais il se trompa.

Voilà un impertinent esclave de se faire ainsi attendre , reprit la dame ; je le châtierai moi-même
com-

comme il le mérite, si vous ne le châtiez bien quand il sera de retour : il n'est pas bien séant cependant que je demeure seule à une porte avec un homme. En disant cela, elle se leva & amassa une pierre pour rompre la serrure qui n'étoit que de bois & fort foible à la mode du pays.

Amgiad au désespoir de ce dessein, voulut s'y opposer; madame, dit-il, que prétendez-vous faire? de grace donnez vous quelques momens de patience. Qu'avez-vous à craindre, reprit-elle? la maison n'est-elle pas à vous? ce n'est pas une grande affaire qu'une serrure de bois rompue : il est aisé d'en remettre une autre. Elle rompit la serrure, & dès que la porte fut ouverte, elle entra & marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu, quand il vit la porte de la maison forcée : il hésita s'il devoit en-

trer, ou s'évader pour se délivrer du danger qu'il croyoit indubitable, & il alloit prendre ce parti, lorsque la dame se retourna & vit qu'il n'entroit pas. Qu'avez-vous, que vous n'entrez pas chez vous? lui dit-elle: C'est, Madame, répondit-il, que je regardois si mon éclave ne revenoit pas, & que je crains qu'il n'y ait rien de prêt. Venez, venez, reprit elle, nous ferons mieux ici que dehors, en attendant qu'il arrive.

Le Prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour spacieuse & proprement pavée. De la cour il monta par quelques degrés à un grand vestibule, où ils aperçurent, lui & la dame, une grande salle ouverte très bien meublée, & dans la salle, une table de mets exquis, avec une autre chargée de plusieurs sortes de beaux fruits & un buffet
gar-

garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de sa perte. C'est fait de toi, pauvre Amgiad, dit-il en lui-même; tu ne survivras pas long-tems à ton cher frère Affad. La dame au contraire, ravie de ce spectacle agréable: Hé quoi! Seigneur, s'écria-t-elle; vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt. Vous voyez cependant que votre esclave a fait plus que vous ne croyiez. Mais, si je ne me trompe, ces préparatifs sont pour une autre dame que moi. Cela n'importe, quelle vienne cette dame; je vous promets de n'en être pas jalouse. La grace que je vous demande, c'est de vouloir bien souffrir que je la serve, & vous aussi.

Amgiad ne pût s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame tout affligé qu'il étoit. Madame, reprit-il, en pensant à tout autre

326 *Les mille & une Nuit,*

chose qui le désoloit dans l'ame; je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez: ce n'est là que mon ordinaire bien simplement. Comme il ne pouvoit se résoudre de se mettre à une table qui n'avoit pas été préparée pour lui, il voulut s'asseoir sur le sofa; mais la dame l'en empêcha: que faites vous, lui dit-elle? vous devez avoir faim après le bain; mettons nous à table, mangeons, & réjouissons nous.

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut: ils se mirent à table, & ils mangèrent. Après le premier morceau, la dame prit un verre & une bouteille, se versa à boire, & but la première à la santé d'Amgiad. Quand elle eût bû, elle remplit le même verre, & le présenta à Amgiad, qui lui fit raison. Plus Amgiad faisoit réflexion sur son
avan-

avanture, plus il étoit dans l'étonnement de voir que le maître de la maison ne paroïssoit pas, & même qu'une maison, où tout étoit si propre & si riche, étoit sans un seul domestique. Mon bonheur seroit bien extraordinaire, se disoit il à soi-même, si le maître pouvoit ne pas venir que je ne fusse sorti de cette intrigue ! pendant qu'ils entretenoit de ces pensées & d'autres plus fâcheuses, la dame continuoit de manger, bûvoit de tems en tems, & l'obligeoit de faire de même. Ils en étoient bien-tôt au fruit, lorsque le maître de la maison arriva.

C'étoit le grand écuyer du Roi des Mages, & son nom étoit Bahader. La maison lui appartenoit ; mais il en avoit une autre où il faisoit sa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui servoit qu'à se régaler en particulier, avec trois
ou

328 *Les mille & une Nuit,*

ou quatre amis choisis, où il faisoit tout apporter de chez lui, & c'est ce qu'il avoit fait ce jour là par quelques-uns de ses gens, qui ne faisoient que de sortir peu de tems avant qu'Amgiad & la dame arrivassent.

Bahader arriva sans suite & déguisé, comme il le faisoit presque ordinairement, & il venoit un peu avant l'heure qu'il avoit donnée à ses amis. Il ne fut pas peu surpris de voir la porte de sa maison forcée. Il entra sans faire de bruit, & comme il eut entendu que l'on parloit, & que l'on se réjouissoit dans la salle, il se coula le long du mur, & avança la tête à demi à la porte pour voir quelles gens c'étoient. Comme il eût vû que c'étoit un jeune homme, & une jeune dame, qui mangeoient à la table, qui n'avoit été préparée que pour ses amis & pour lui, & que
le

le mal n'étoit pas si grand qu'il s'étoit imaginé d'abord, il résolut de s'en divertir.

La dame qui avoit le dos un peu tourné, ne pouvoit pas voir le grand écuyer; mais Amgiad l'aperçût d'abord, & alors il avoit le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés sur Bahader, qui lui fit signe de ne dire mot, & de venir lui parler.

Amgiad but, & se leva. Où allez-vous, lui demanda la dame? Madame, lui dit-il, demeurez je vous prie; je suis à vous dans un moment: une petite nécessité m'oblige de sortir. Il trouva Bahader qui l'atendoit sous le vestibule, & qui le mena dans la cour pour lui parler sans être entendu de la dame.

Scheherazade s'aperçût à ces derniers mots, qu'il étoit tems que le Sultan des Indes se levât; elle

330 *Les mille & une Nuit,*
elle se tût, & elle eût le tems de
poursuivre la nuit suivante, & de
lui parler en ces termes.

* * * * *

CCXXXI. NUIT.

Sire, quand Bahader & le Prin-
ce Amgiad furent dans la
cour, Bahader demanda au Prin-
ce, par quelle aventure il se trou-
voit chez lui avec la dame, &
pourquoi ils avoient forcé la
porte de sa maison ?

Seigneur, répondit Amgiad,
je dois paroître bien coupable
dans votre esprit ; mais si vous
voulez bien avoir la patience de
m'entendre, j'espère que vous
me trouverez très innocent. Il
poursuivit son discours, & lui ra-
conta en peu de mots la chose
comme elle étoit, sans rien dé-
guiser ; & afin de le bien persua-
der qu'il n'étoit pas coupable de
com-

commettre une action aussi indigne, que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il étoit Prince, non plus que la raison pourquoi il se trouvoit dans la ville des Mages.

Bahader qui aimoit naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité & du rang d'Amgiad. En effet, à son air, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis & ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. Prince, lui dit-il, j'ai une joye extrême d'avoir trouvé lieu de vous obliger dans une rencontre aussi plaisante que celle que vous venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Avant que de vous communiquer ce que je pense là dessus, je suis bien aise de vous
dire

dire que je suis grand écuyer du Roi, & que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, & cette maison est un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle que vous aviez un esclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet esclave, & afin que cela ne vous fasse pas de peine, & que vous ne vous en excusiez pas, je vous répète que je le veux être absolument, & vous en apprendrez bien-tôt la raison. Allez donc vous remettre à votre place & continuez de vous divertir; & quand je reviendrai dans quelque tems, & que je me présenterai devant vous en habit d'esclave, querellez moi bien; ne craignez pas même de me frapper: je vous servirai tout le tems que vous tiendrez table, & jus-

qu'à

qu'à la nuit. Vous coucherez chez moi, vous & la dame, & demain matin vous la renvoyerez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des services de plus de conséquence. Allez donc, & ne perdez pas de tems. Amgiad voulut repartir, mais le grand écuyer ne le permit pas, & il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la salle, que les amis que le grand écuyer avoit invitez, arrivèrent. Il les pria obligeamment de vouloir bien l'excuser s'il ne les recevoit pas ce jour là, en leur faisant entendre qu'ils en approuveroient la cause quand il les en auroit informé au premier jour. Dès qu'ils furent éloignez, il sortit & alla prendre un habit d'esclave.

Le Prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content
de

334 *Les mille & une Nuit*,
de ce que le hazard l'avoit conduit dans une maison qui appartenoit à un maître de si grande distinction, & qui en usoit si honnêtement avec lui. En se remettant à table : Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité & de la mauvaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave ; le maraut me le payera, & je lui ferai voir s'il doit être dehors si long-tems.

Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame ; tant pis pour lui s'il fait des fautes ; il les payera. Ne songeons plus à lui ; songeons seulement à nous réjouir.

Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément, qu'Amgiad n'étoit plus inquiet comme auparavant, de ce qui arriveroit de l'indiscrétion de la dame, qui ne devoit pas forcer la porte quand même
la

la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, & ils se dirent mille plaisanteries en buvant plus qu'ils ne mangeoient, jusqu'à l'arrivée de Bahader déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave bien mortifié de voir que son maître étoit en compagnie, & de ce qu'il revenoit si tard. Il se jetta à ses pieds en baissant la terre pour implorer sa clémence; & quand il se fut relevé, il demeura debout les mains croisées en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

Méchant esclave, lui dit Amgiad, avec un œil & d'un ton de colère, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi? où as-tu été? qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est?

Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens
de

336 *Les mille & une Nuit*,
de faire les commissions que
vous m'avez données : je n'ai
pas crû que vous dussiez revenir
de si bonne heure.

Tu es un maraut repartit Am-
giad, & je te rouerai de coups
pour te desapprendre à mentir &
à manquer à ton devoir. Il se
leva, prit un bâton & lui en
donna deux ou trois coups assez
légèrement, après quoi il se re-
mit à table.

La dame ne fut pas contente de
ce châtiment ; elle se leva à son
tour, prit le bâton, & en char-
gea Bahader de tant de coups
sans l'épargner, que les larmes
lui en vinrent aux yeux. Am-
giad scandalisé au dernier point
de la liberté qu'elle se donnoit,
& de ce qu'elle maltraitoit un
officier du Roi de cette impor-
tance, avoit beau crier que c'é-
toit assez, elle frapoit toujours ;
laissez moi faire, disoit elle, je
veux

veux me satisfaire & lui apprendre à ne pas s'absenter si longtemps une autre fois. Elle continuoit toujours avec tant de fureur, qu'il fut contraint de se lever & de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'après beaucoup de résistance. Comme elle vit qu'elle ne pouvoit plus battre Bahader, elle se remit à sa place, & lui dit mille injures.

Bahader effuya ses larmes, & demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvoient & ne mangeoient plus, il desservit, il nettoya la salle, il mit toutes choses en leur lieu, & dès qu'il fut nuit, il alluma les bougies. A chaque fois qu'il sortoit ou qu'il entroit, la dame ne manquoit pas de le gronder, de le menacer, & de l'injurier malgré le mécontentement qu'en eut Amgiad, qui vouloit le ménager & n'o-

338 *Les mille & une Nuit,*
soit lui rien dire. A l'heure qu'il fut tems de se coucher, Bahader leur prépara un lit sur le sofa, & se retira dans une chambre vis à vis, où il ne fut pas longtems à s'endormir après une si grande fatigue.

Amgiad & la dame s'entretenrent encore une grosse demi-heure, & avant de se coucher la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronfloir déjà, & qu'elle eut vû qu'il y avoit un sabre dans la salle : Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. De quoi s'agit-il pour votre service ? reprit Amgiad. Obligez moi de prendre ce sabre, repartit elle, & d'aller couper la tête à votre esclave.

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition que
le

le vin faisoit faire à la dame , comme il n'en douta pas. Madame , lui dit-il , laissons là mon éclave , il ne mérite pas que vous pensiez à lui ; je l'ai châtié , vous l'avez châtié vous même , cela suffit ; d'ailleurs je suis très content de lui , & il n'est pas accoutumé à ces sortes de fautes.

Je ne me paye pas de cela , reprit la dame enragée , je veux que ce coquin meure ; & s'il ne meurt de votre main , il mourra de la mienne. En disant ces paroles , elle met la main sur le fabre , le tire hors du fourreau , & s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule , & en la rencontrant : Madame , lui dit-il , il faut vous satisfaire puisque vous le souhaitez : je serois fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon éclave. Quand elle lui eut remis

340 *Les mille & une Nuit*,
le sabre : venez suivez moi , a-
jouta-t-il , & ne faisons pas de
bruit de crainte qu'il ne s'éveil-
le. Ils entrèrent dans la chambre
où étoit Bahader ; mais au lieu de
le fraper , Amgiad porta le coup
à la dame , & lui coupa la tête
qui tomba sur Bahader.

Le jour avoit déjà commencé
de paroître , lorsque Schehera-
zade en étoit à ces paroles : elle
s'en aperçût , & cessa de parler.
Elle reprit son discours la nuit
suivante , & dit au Sultan Schah-
riar :



CCXXXII. NUIT.

Sire, la tête de la dame eut in-
terrompu le sommeil du
grand écuyer en tombant sur lui,
quand le bruit du coup de sabre
ne l'eût pas éveillé. Étonné de
voir Amgiad avec le sabre en-
san-

sanglanté, & de corps de la Dame par terre sans tête, il lui demanda ce que cela signifioit. Amgiad lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, & en achevant : pour empêcher cette furieuse, ajouta-t-il, de vous ôter la vie, j'en'ai point trouvé d'autre moyen, que de la lui ravir à elle même.

Seigneur, reprit Bahader plein de reconnoissance, des personnes de votre sang & aussi généreuses, ne sont pas capables de favoriser des actions si méchantes. Vous êtes mon libérateur, & je ne puis assés vous en remercier. Après qu'il l'eut embrassé pour lui mieux marquer combien il lui étoit obligé : avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, & c'est ce que je vais faire. Amgiad s'y oposa, & dit qu'il l'emporteroit lui même, puis qu'il

342 *Les mille & une Nuit*,
avoit fait le coup. Un nouveau
venu en cette ville comme vous
n'y reussiroit pas, reprit Baha-
der. Laissez-moi faire, & de-
meurez ici en repos. Si je ne
viens pas avant qu'il soit jour, ce
fera une marque que le guet m'
aura surpris. En ce cas-là, je
vais vous faire par écrit une do-
nation de la maison, & de tous
les meubles: vous n'aurez qu'à
y demeurer.

Dès que Bahader eut écrit &
livré la donation au Prince Am-
giad, il mit le corps de la dame
dans un sac avec la tête, chargea
le sac sur ses épaules, & marcha
de rue en rue, en prenant le che-
min de la mer. Il n'en étoit pas
éloigné, lors qu'il rencontra le
juge de Police qui faisoit sa ron-
de en personne. Les gens du Ju-
ge l'arrêtèrent, ouvrirent le sac,
& y trouvèrent le corps de la da-
me massacrée & sa tête. Le Juge
qui

qui reconnut le grand écuyer malgré son déguisement, l'emmena chez lui ; & comme il n'osa pas le faire mourir à cause de sa dignité sans en parler au Roi, il le lui mena le lendemain matin. Le Roi n'eut pas plutôt appris au rapport du Juge la noire action qu'il avoit commise, comme il le croyoit selon les indices, qu'il le chargea d'injures. C'est donc ainsi s'écria-t-il, que tu massacres mes sujets pour les piller, & que tu jettes leurs corps à la mer pour cacher ta tyrannie ? Qu'on les en délivre, & qu'on le pend.

Quelque innocent que fût Bahader, il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible, & il ne dit pas un mot pour sa justification. Le Juge le ramena, & pendant que l'on préparoit la potence il envoya publier par toute la ville la

344 *Les mille & une Nuit*,
justice qu'on alloit faire à midi,
d'un meurtre commis par le
grand écuyer.

Le Prince Amgiad qui avoit
attendu le grand écuyer inutile-
ment, fut dans une consternation
qu'on ne peut s'imaginer, quand
il entendit ce cri de la maison où
il étoit. Si quel-qu'un doit mou-
rir pour la mort d'un femme si
méchante, se dit-il à lui-même,
ce n'est pas le grand écuyer, c'
est moi, & je ne souffrirai pas que
l'innocent soit puni pour le cou-
pable. Sans délibérer d'avanta-
ge il sortit, & se rendit à la place
où se devoit faire l'exécution,
avec le peuple qui y couroit de
toutes parts.

Dés qu'Amgiad vit paroître le
Juge qui amenoit Bahader à la
potence, il alla se présenter à lui,
Seigneur, lui dit-il, je viens vous
déclarer & vous assurer que le
grand écuyer que vous condui-
sez

sez à la mort, est très innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un, que d'avoir ôté la vie à une femme détestable qui vouloit l'ôter à un grand écuyer; & voici comment la chose s'est passée.

Quand le Prince Amgiad eut informé le Juge de quelle manière il avoit été abordé par la dame à la sortie du bain, comment elle avoit été cause qu'il étoit entré dans la maison de plaisir du grand écuyer, & de tout ce qui s'étoit passé jus-qu'au moment qu'il avoit été contraint de lui couper la tête pour sauver la vie au grand écuyer; le Juge suspendit l'exécution, & le mena au Roi avec le grand écuyer.

Le Roi voulut être informé de la chose par Amgiad lui-même; & Amgiad pour lui faire mieux comprendre son innocen-

346 *Les mille & une Nuit*,
ce & celle du grand écuyer, profita de l'ocasion pour lui faire le recit de son histoire & de celui de son frère Affad depuis le commencement jusqu'à leur arrivée, & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand le Prince eut achevé : Prince, lui dit le Roi, je suis ravi que cette ocasion m'ait donné lieu de vous connoître : je ne vous donne pas seulement la vie avec celle de mon grand écuyer, que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous, & que je rétablis dans sa charge ; je vous fais même mon grand Vizir pour vous consoler du traitement injuste, quoiqu'excusable, que le Roi votre père vous a fait. A l'égard du Prince Affad, je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver.

Après qu'Amgiad eut remercié

cié le Roi de la ville & du païs des Mages, & qu'il eut pris possession de la charge de grand Vizir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver le Prince son frère. Il fit promettre par les crieurs publics dans tous les quartiers de la ville une grande récompense à ceux qui le lui améneroient, ou même qui lui en apprendroient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne; mais quelque diligence qu'il fit faire, il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.

*Suite de l'Histoire du Prince
Assad.*

A Assad cependant étoit toujours à la chaîne dans le cachot où il avoit été enfermé par l'adresse du rusé vieillard; & ses filles Bostane & Cavame continuèrent à le maltraiter avec la même cruauté & la même inhu-

348 *Les mille & une Nuit*,
manité. La fête solennelle des
adorateurs du feu approcha: on é-
quipa le vaisseau qui avoit cou-
tume de faire le voyage de la
montagne du feu. On le chargea
de marchandises par le soin d'un
capitaine nommé Behram, grand
zélateur de la religion des Ma-
ges. Quand il fut en état de met-
tre à la voile, Behram y fit em-
barquer Assad dans une caisse à
moitié pleine de marchandises,
avec assez d'ouverture entre les
craux pour lui donner la respira-
tion nécessaire, & fit descendre
la caisse à fond de cale.

Avant que le vaisseau mit à la
voile, le grand Vizir Amgiad
frère d'Assad qui avoit été aver-
ti que les adorateurs du feu a-
voient coutume de sacrifier un
Musulman chaque année sur la
montagne du feu, & qu'Assad
qui étoit peut-être tombé entre
leurs mains, pourroit bien être
de-

destiné à cette sanglante cérémonie, voulut en faire la visite. Il y alla en personne, & fit monter tous les matelots & tous les passagers sur le tillac, pendant que les gens firent la recherche dans tout le vaisseau : mais on ne trouva pas Assad, il étoit trop bien caché.

La visite faite, le vaisseau sortit du port ; & quand il fut en pleine mer, Behram fit tirer le Prince Assad de la caisse, & le mettre à la chaîne pour s'assurer de lui, de crainte, comme il n'ignoroit pas qu'on alloit le sacrifier, que de désespoir il ne se précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avoit toujours accompagné le vaisseau, devint contraire & augmenta de manière, qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau non seulement per-

350 *Les mille & une Nuit,*
dit sa route, mais Behram & son
pilote ne sçavoient plus même
où ils étoient, & ils craignoient
de rencontrer quelque rocher
à chaque moment & de s'y bri-
ser. Au plus fort de la tempête
ils découvrirent terre, & Beh-
ram la reconnut pour l'endroit
où étoit le port & la capitale de
la Reine Margiane, & il en eut
une grande mortification.

En éfet, la Reine Margiane
qui étoit Musulmane, étoit en-
nemie mortelle des adorateurs
du feu. Non seulement elle n'en
souffroit pas un seul dans ses é-
tats, elle ne permettoit pas mê-
me qu'aucun de leurs vaisseaux
y abordât.

Cependant il n'étoit plus au
pouvoir de Behram d'éviter le
port de la capitale de cette Rei-
ne, à moins d'aller échouer & se
perdre contre la côte qui étoit
bordée de rochers affreux. Dans
cet-

cette extrémité il tint conseil avec son pilote & ses matelots. Enfans, dit il, vous voyez la nécessité où nous sommes réduits. De deux choses l'une, ou il faut que nous soyons engloutis par les flots, ou que nous nous sauvions chez la Reine Margiane : mais sa haine implacable contre ceux qui ne font profession de sa religion vous est connue. Elle ne manquera pas de se saisir de notre vaisseau, & de nous faire ôter la vie à tous sans miséricorde. Je ne vois qu'un seul remède qui peut être nous réussira. Je suis d'avis que nous ôtions de la chaîne le Musulman que nous avons ici, & que nous l'habillions en esclave. Quand la Reine Margiane m'aura fait venir devant elle, & qu'elle me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu

tout

352 *Les mille & une Nuit,*

tout ce que j'en avois, & que je n'en ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain, à cause qu'il sçait lire & écrire. Elle voudra le voir; & comme il est bien fait, & que d'ailleurs il est de sa religion, elle en sera touchée de compassion, & ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, en considération de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau tems. Si vous savez quelque chose de meilleur, dites-le moi, je vous écouterai. Le pilote & les matelots applaudirent à son sentiment qui fut suivi.

La Sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer à ces derniers mots, à cause du jour qui se faisoit voir. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes :



CCXXXIII. NUIT.

Sire, Behram fit ôter le Prince Affad de la chaîne, & le fit habiller en esclave fort proprement, selon le rang d'écrivain de son vaisseau, sous lequel il vouloit le faire paroître devant la Reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le souhaitoit, que le vaisseau entra dans le port où il fit jeter l'ancre.

Dés que la Reine Margiane, qui avoit son palais situé du côté de la mer, de manière que le jardin s'étendoit jusqu'au rivage, eût vû que le vaisseau avoit mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler, & pour satisfaire plutôt sa curiosité elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram qui s'étoit attendu d'être

354 *Les mille & une Nuit*,
tre apellé, se débarqua avec le
Prince Assad, après avoir exigé
de lui de confirmer qu'il étoit
son esclave & son écrivain. Il fut
conduit devant la Reine Margi-
ane, se jeta à ses pieds, & après
lui avoir marqué la nécessité qui
l'avoit obligé de se réfugier dans
son port, il lui dit qu'il étoit mar-
chand d'esclaves, qu'Assad qu'il
avoit amené étoit le seul qui lui
restât & qu'il gardoit pour lui
servir d'écrivain.

Assad avoit plû à la Reine
Margiane du moment qu'elle l'
avoit vû, & elle fut ravie d'a-
prendre qu'il fut esclave. Réso-
lue de l'acheter à quelque prix
que ce fût, elle demanda à Assad
comment il s'appelloit.

Grande Reine, reprit le Prince
Assad, les larmes aux yeux; Vô-
tre Majesté me demande-t-elle
le nom que je portois ci-devant,
ou le nom que je porte aujourd'
hui?

hui ? Comment, repartit la Reine ; est-ce que vous avez deux noms ? Hélas ! il n'est que trop vrai , repliqua Affad ; je m'apellois autrefois Affad (très heureux) & aujourd'hui je m'appelle Môtar (destiné à être sacrifié .)

Margiane , qui ne pouvoit pénétrer le véritable sens de cette reponse , l'apliqua à l'état de son esclavage , & connut en même temps qu'il avoit beaucoup d'esprit. Puisque vous êtes écrivain , lui dit-elle ensuite , je ne doute pas que vous ne sachiez bien écrire : faites moi voir de votre écriture.

Affad , muni d'une écritoire qu'il portoit à sa ceinture & de papier par les soins de Behram , qui n'avoit pas oublié ces circonstances pour persuader à la Reine ce qu'il vouloit qu'elle crût , se tira un peu à l'écart , & écrivit ces sentences par rapport à sa misère.

L'6-

356 *Les mille & une Nuit,*

L'aveugle se détourne de la fosse où le clairvoyant se laisse tomber. L'ignorance s'élève aux dignitez par des discours qui ne signifient rien : le savant demeure dans la poussière avec son éloquence. Le Musulman est dans la disette avec toutes ses richesses : l'infidelle triomphe au milieu de ses biens. On ne peut pas espérer que les choses changent : c'est un decret du Tout-puissant qu'elles demeurent en cet état.

Assad présenta le papier à la Reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences que la beauté du caractère, & il n'en fallut pas d'avantage pour achever d'embraser son cœur, & de le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eût pas plutôt achevé de le lire, qu'elle s'adressa à Behram : choisissez, lui dit-elle, de me vendre cet esclave, ou de m'en faire un présent : peut-être trouve-

rez vous mieux vôtre compte de choisir le dernier.

Behram reprit assez insolemment, qu'il n'avoit pas de choix à faire, qu'il avoit besoin de son esclave & qu'il vouloit le garder.

La Reine Margiane irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram; elle prit le Prince Affad par le bras, le fit marcher devant elle, & en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle feroit confisquer toutes ses marchandises, & mettre le feu à son vaisseau au milieu du port s'il y passoit la nuit. Behram fut contraint de retourner à son vaisseau, bien mortifié, & de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fut pas encore entièrement apaisée.

La Reine Margiane après avoir

358 *Les mille & une Nuit*,
voir commandé en entrant dans
son palais, que l'on servit prom-
ptement le soupé, mena Assad à
son appartement où elle le fit as-
seoir près d'elle. Assad voulut
s'en défendre, en disant que cet
honneur n'appartenoit pas à un
esclave.

A un esclave ! reprit la Reine ;
il n'y a qu'un moment que vous
l'étiez, mais vous ne l'êtes plus.
Assseyez-vous près de moi vous
dis-je, & racontez moi votre
histoire ; car ce que vous avez é-
crit pour me faire voir de votre
écriture, & l'insolence de ce
marchand d'esclaves me font
comprendre qu'elle doit être
extraordinaire.

Le Prince Assad obéit, &
quand il fut assis : Puissante Rei-
ne, dit-il, Votre Majesté ne se
trompe pas ; mon histoire est vé-
ritablement extraordinaire, &
plus qu'Elle ne pourroit se l'i-
ma-

maginer. Les maux, les tourmens incroyables que j'ai soufferts, & le genre de mort auquel j'étois destiné, dont Elle m'a délivré par sa générosité toute royale, lui feront connoître la grandeur de son bienfait que je n'oublierai jamais. Mais avant que d'entrer dans ce détail qui fait horreur, Elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut.

Après ce préambule qui augmenta la curiosité de Margiane, Assad commença par l'informer de sa naissance Royale, de celle de son frère Amgiad, de leur amitié réciproque, de la passion condamnable de leurs belles mères, changée en une haine des plus odieuses, la source de leur étrange destinée. Il vint ensuite à la colère du Roi leur père, à la manière presque miraculeuse de la conservation de leur vie, & en-

fin

360 *Les mille & une Nuits*,
fin à la perte qu'il avoit faite de
son frère & à la prison si longue
& si douloureuse d'où on ne l'a-
voit fait fortir que pour être im-
molé sur la montagne du feu.

Quand Affad eût achevé son
discours, la Reine Margiane ani-
mée plus que jamais contre les
adorateurs du feu : Prince, dit-
elle, nonobstant l'aversion que j'
ai toujours eue contre les adora-
teurs du feu, je n'ai pas laissé d'a-
voir beaucoup d'humanité pour
eux ; mais après le traitement
barbare qu'ils vous ont fait, &
leur dessein exécrable de faire
une victime de votre personne à
leur feu, je leur déclare dès à
présent une guerre implacable.
Elle vouloit s'étendre davanta-
ge sur ce sujet, mais l'on ferveit,
& elle se mit à table avec le Prin-
ce Affad, charmée de le voir &
de l'entendre, & déjà prévenue
pour lui d'une passion, dont elle
se

se promettoit de trouver bientôt l'ocasion de le faire apercevoir. Prince lui disoit-elle, il faut vous bien récompenser de tant de jeûnes & de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du feu vous ont fait faire. Vous avez besoin de nourriture après tant de souffrances, & en lui disant ces paroles & d'autres à peu-près semblables, elle lui servoit à manger, & lui faisoit verser à boire coup sur coup. Le repas dura long-tems, & le Prince Assad but quelques coups plus qu'il ne pouvoit porter.

Quand la table fut levée Assad eut besoin de sortir, & il prit son tems que la Reine ne s'en aperçût pas. Il descendit dans la cour, & comme il eût vû la porte du jardin ouverte, il y entra. Atiré par les beautez dont il étoit diversifié, il s'y promena une espace de tems. Il alla enfin

382 *Les mille & une Nuits*,

jusqu'à un jet d'eau qui en faisoit le plus grand agrément : il s'y lava les mains & le visage pour se rafraîchir, & en voulant se reposer sur le gazon dont il étoit bordé, il s'y endormit.

La nuit aprochoit alors, & Behram qui ne vouloit pas donner lieu à la Reine Margiane d'exécuter sa menace, avoit déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avoit faite d'Assad, & d'être frustré de l'espérance d'en faire un sacrifice. Il tâchoit néanmoins de se consoler sur ce que la tempête étoit cessée, & qu'un vent de terre le favorisoit à s'éloigner. Dès qu'il se fût tiré hors du port avec l'aide de sa chaloupe, avant de la tirer dans le vaisseau : enfans, dit-il aux matelots qui étoient dedans, attendez, ne remontez pas ; je vais vous faire donner les barils pour faire de l'eau, & je vous attendrai
sur

sur les bords. Les Matelots, qui ne savoient pas où ils en pourroient faire, voulurent s'en excuser : mais comme Behram avoit parlé à la Reine dans le jardin, & qu'il y avoit remarqué le jet d'eau : allez aborder devant le jardin du palais, reprit-il, passez par dessus le mur qui n'est qu'à hauteur d'appui ; vous trouverez à faire de l'eau suffisamment dans le bassin qui est au milieu du jardin.

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avoit marqué, & après qu'ils se furent chargez chacun d'un baril sur l'épaule en se débarquant, ils passèrent aisément par dessus le mur. En approchant du bassin, comme ils eurent aperçû un homme couché qui dormoit sur le bord, ils s'approchèrent de lui, & ils le reconnurent pour Affad. Ils se partagèrent, & pendant que les

364 *Les mille & une Nuits*,
uns firent quelques barils d'eau
avec le moins de bruit qu'il leur
fut possible, sans perdre le tems
à les emplir tous, les autres en-
vironnèrent Assad, & l'observé-
rent pour l'arrêter en cas qu'il s'
éveillât. Il leur donna tout le
tems, & dès que les barils furent
pleins & chargez sur les épaules
de ceux qui devoient les empor-
ter, les autres se saisirent de lui,
& l'emmenèrent sans lui donner
le tems de se reconnoître. Ils le
passèrent par dessus le mur, l'em-
barquèrent avec leurs barils, &
le transportèrent au vaisseau à
force de rames. Quand ils furent
prêt d'aborder au vaisseau : ca-
pitaine, s'écrièrent ils avec des
éclats de joye ; faites jouer vos
hautbois, & vos tambours, nous
vous ramenons votre esclave.

Behram, qui ne pouvoit com-
prendre comment ses matelots
auroient pû retrouver, & repren-
dre

dre Affad, & qui ne pouvoit auffi l'apercevoir dans la chaloupe à cause de la nuit, atendit avec impatience qu'ils fuſſent remontez ſur le vaiſſeau pour leur demander ce qu'ils vouloient dire; mais quand il le vit devant ſes yeux, il ne pût ſe contenir de joye, & ſans s'informer comment ils s'y étoient pris pour faire une ſi belle capture, il le fit remettre à la chaîne, & après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaiſſeau en diligence, il fit force de voile, en reprenant la route de la montagne du feu.

La Sultane Scheherazade ne paſſa pas plus outre pour cette nuit. Elle pourſuivit la ſuivante, & dit au Sultan des Indes :



CCXXXIV. NUIT.

Sire, j'achevai hier, en faiſant remarquer à Votre Majeſté

Q 3

que

366 *Les mille & une Nuit*,
que Behram avoit repris la route
de la montagne du feu, bien jo-
yeux de ce que ses matelots lui
avoient ramené le Prince Assad.

La Reine Margiane cependant
étoit dans de grandes allarmes :
elle ne s'inquiéta pas d'abord
quand elle se fût aperçûe que le
Prince Assad étoit sorti. Com-
me elle ne douta pas qu'il ne dût
revenir bien-tôt, elle l'atendit
avec patience. Au bout de quel-
que tems, qu'elle vit qu'il ne pa-
roissoit pas, elle commença d'en
être inquiète. Elle commanda à
ses femmes de voir où il étoit: el-
les le cherchèrent & elles ne lui
en apportèrent pas de nouvelles.
La nuit vint, & elle le fit cher-
cher à la lumière, mais aussi inu-
tilement.

Dans l'impatience, & dans l'
alarme où la Reine Margiane
fut alors, elle alla le chercher el-
le-même à la lumière des flam-
beaux,

beaux, & comme elle eût aperçû que la porte du jardin étoit ouverte, elle y entra & le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau; & du bassin, elle remarqua un pabouche* sur le bord du gazon qu'elle fit ramasser, & elle le reconnut pour un des deux du Prince, de même que ses femmes. Cela joint à l'eau répandue sur le bord du bassin, lui fit croire que Behram pourroit bien l'avoir fait enlever. Elle envoya sçavoir dans le moment s'il étoit encore au port. & comme elle eût appris qu'il avoit fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'étoit arrêté quelque tems sur les bords, & que la chaloupe étoit venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avvertir le Commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avoit dans son Port toujours équipés &

Q 4 prêt
* Soulier du Levant.

368 *Les mille & une Nuit*,
prêts à partir au premier com-
mandement, qu'elle vouloit s'
embarquer en personne le lende-
main à une heure du jour.

Le Commandant fit ses dili-
gences, il assembla les capitai-
nes, les autres officiers, les ma-
telots, les soldats, & tout fut
embarqué à l'heure qu'elle a-
voit souhaité. Elle s'embarqua,
& quand son escadre fut hors du
port & à la voile, elle déclara son
intention au Commandant. Je
veux, dit-elle, que vous fassiez
force de voiles, & que vous don-
niez la chasse au vaisseau mar-
chand qui partit de ce port hier
au soir. Je vous l'abandonne si
vous le prenez; mais si vous ne
le prenez pas votre vie m'en ré-
pondra.

Les dix vaisseaux donnèrent
la chasse au vaisseau de Behram
deux jours entiers, & ne virent
rien. Ils le découvrirent le troi-
sième

fième à la pointe du jour ; & sur le midi ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvoit pas échapper.

Dés que le cruel Behram eût aperçû les dix vaisseaux , il ne douta pas que ce ne fût l'escadre de la Reine Margiane qui le poursuivoit , & alors il donnoit la batonnade à Assad ; car depuis son embarquement dans le vaisseau au port de la ville des Mages , il n'avoit pas manqué un jour de lui faire ce même traitement. Cela fit qu'il le maltraita plus que de coûtume , surtout quand il vit qu'il alloit être environné. De garder Assad , c'étoit se déclarer coupable ; de lui ôter aussi la vie , il craignoit qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner , & quand on l'eût fait monter du fond de cale où il étoit , & qu'on l'eût amené devant lui : c'est toi , dit-il , qui es

Q s

cause

370 *Les mille & une Nuit,*
cause qu'on nous poursuit : & en
disant ces paroles, il le jetta dans
la mer.

Le Prince Affad qui sçavoit
nager, s'aida de ses pieds & de ses
mains avec tant de courage à la
faveur des flots qui le secon-
doient, qu'il en eût assez pour
ne pas succomber, & pour gagner
la terre. Quand il fut sur le riva-
ge, la première chose qu'il fit,
fut de remercier Dieu de l'avoir
délivré d'un si grand danger &
tiré encore une fois des mains
des adorateurs du feu. Il se dé-
pouilla ensuite, & après avoir
bien exprimé l'eau de son habit,
il l'étendit sur un rocher où il
fut bientôt séché, tant par l'ar-
deur du soleil que par la chaleur
du rocher qui en étoit échauffé.

Il se reposa cependant en dé-
plorant sa misère, sans savoir en
quel pais il étoit, ni de quel cô-
té il tourneroit. Il reprit enfin
son

son habit & marcha sans trop s'éloigner de la mer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pais où personne n'habitoit, & où il ne trouvoit que des fruits sauvages & quelques plantes le long des ruisseaux dont il vivoit. Il arriva enfin près d'une ville, qu'il reconnut pour celle des Mages, où il avoit été si fort maltraité & où son frère Amgiad étoit grand Vizir. Il en eût de la joye ; mais il prit résolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du feu, mais seulement de quelque Musulman, car il se souvenoit d'y en avoir remarqué quelques uns, la première fois qu'il y étoit entré. Comme il étoit tard, & qu'il favoit bien que les boutiques étoient déjà fermées, & qu'il trouveroit peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le

372 *Les mille & une Nuits*,
cimetière qui étoit près de la ville, où il y avoit plusieurs tombeaux élevez en façon de mausolées. En cherchant il en trouva un dont la porte étoit ouverte, où il entra, résolu d'y passer la nuit.

Revenons présentement au Vaisseau de Behram: il ne fut pas long-tems à être investi de tous les côtez par les vaisseaux de la Reine Margiane après qu'il eût jetté le Prince Assad dans la mer. Il fut abordé par le vaisseau où étoit la Reine, & à son aproche, comme il n'étoit pas en état de faire aucune résistance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il se rendoit.

La Reine Margiane passa elle-même sur le vaisseau & demanda à Behram où étoit l'écrivain qu'il avoit eu la témérité d'enlever, ou de faire enlever dans son palais. Reine, répondit Behram,

hram, je jure à V^ôtre Majesté qu'il n'est pas sur mon vaisseau : elle peut le faire chercher & connoître par là mon innocence.

Margiane fit faire la visite du vaisseau avec toute l'exactitude possible, mais on ne trouva pas celui qu'elle fouhaitoit si passionnément de retrouver, autant parce qu'elle l'aimoit, que par la générosité qui lui étoit naturelle. Elle fut sur le point de lui ôter la vie de sa propre main; mais elle se retint, & elle se contenta de confisquer son Vaisseau & toute la charge, & de le renvoyer par terre avec tous ses matelots en lui laissant la chaloupe pour y aller aborder.

Behram accompagné de ses matelots, arriva à la ville des Magas la même nuit qu'Assad s'étoit arrêté dans le Cimetière & retiré dans le tombeau. Comme la porte étoit fermée, il fut con-

374 *Les mille & une Nuits,*

traint de chercher de même dans le cimetière quelque tombeau pour attendre qu'il fût jour & qu'on l'ouvrît.

Par malheur pour Affad, Behram passa devant celui où il étoit. Il y entra, & il y vit un homme qui dormoit la tête enveloppée dans son habit. Affad s'éveilla au bruit, & en levant la tête il demanda qui c'étoit.

Behram le reconnut d'abord : ha, ha, dit-il ; vous êtes donc celui qui êtes cause que je suis ruiné pour le reste de ma vie ! Vous n'avez pas été sacrifié cette année, mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. En disant ces paroles, il se jeta sur lui, lui mit son mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier, & le fit lier par ses matelots.

Le lendemain matin, dès que la porte fut ouverte, il fut aisé à Beh-

Behram de ramener Assad chez le viellard qui l'avoit abusé avec tant de méchanceté, par des rues détournées où personne n'étoit encore levé. Dès qu'il y fut entré, il le fit descendre dans le même cachot d'où il avoit été tiré, & informa le viellard du triste sujet de son retour, & du malheureux succès de son voyage. Le méchant viellard n'oublia pas d'enjoindre à ses deux filles de maltraiter le Prince infortuné plus qu'auparavant s'il étoit possible.

Assad fut extrêmement surpris de se revoir dans le même lieu où il avoit déjà tant souffert, & dans l'attente des mêmes tourmens dont il avoit crû être délivré pour toujours ; il pleuroit la rigueur de son destin, lors qu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain, & une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette im-

pi-

376 *Les mille & une Nuit*,
pitoyable , & à la seule pensée
des supplices journaliers qu'il a-
voit encore à souffrir toute une
année , pour mourir ensuite d'u-
ne manière pleine d'horreur.

Mais le jour que la Sultane
Scheherazade vit paroître, com-
me elle en étoit à ces dernières
paroles, l'obligea de s'interrom-
pre. Elle reprit le même conte
la nuit suivante , & dit au Sultan
des Indes :



CCXXXV. NUIT.

Sirc, Bostane traita le malheur-
eux Prince Assad aussi cruel-
lement qu'elle l'avoit déjà fait
dans la première détention. Les
lamentations, les plaintes, les in-
stantes prières d'Assad, qui la su-
plioit de l'épargner, jointes à ses
larmes , furent si vives , que Bo-
stanene pût s'empêcher d'en être
tre

tre atendrie, & de verser des larmes avec lui : Seigneur, lui dit-elle, en lui recouvrant les épaules, je vous demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traitée ci-devant, & dont je viens de vous faire sentir encore les effets. Jusqu'à présent je n'ai pû désobéir à un père injustement animé contre vous, & acharné à votre perte ; mais enfin je déteste & j'abhorre cette barbarie. Consolez-vous, vos maux sont finis, & je vais tâcher de réparer tous mes crimes dont je connois l'énormité, par de meilleurs traitemens : vous m'avez regardée aujourd'hui comme une infidelle, regardez-moi présentement comme une Musulmane. J'ai déjà quelques instructions qu'une esclave de votre religion qui me sert m'a données. J'espère que vous voudrez bien achever ce qu'elle a com-

men-

mencé. Pour vous marquer ma bonne intention, je demande pardon au vrai Dieu de toutes mes offenses pour les mauvais traitemens que je vous ai faits, & j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté.

Ce discours fut d'une grande consolation au Prince Affad. Il rendit des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avoit touché le cœur de Bostane, & après qu'il l'eut bien remerciée des bons sentimens où elle étoit pour lui, il n'oublia rien pour l'y confirmer, non seulement en achevant de l'instruire de la religion Musulmane, mais même en lui faisant le recit de son histoire, & de toutes ses disgrâces dans le haut rang de sa naissance. Quand il fut entièrement assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avoit prise, il lui deman-
da

da comment elle feroit pour empêcher, que sa sœur Cavamé n'en eût connoissance, & ne vint le maltraiter à son tour. Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je sçaurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle plus de vous voir.

En effet, Bostane scût toujours prévenir Cavamé, toutes les fois qu'elle vouloit descendre au cachot. Elle voyoit cependant fort souvent le Prince Affad, & au lieu de ne lui porter que du pain & de l'eau, elle lui portoit du vin & de bons mets, qu'elle faisoit préparer par douze esclaves Musulmannes qui la servoient. Elle mangeoit même de tems en tems avec lui, & faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après Bostane étoit à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur
pu-

380 *Les mille & une Nuit*,
public, qui publioit quelque
chose. Comme elle n'entendoit
pas ce que c'étoit à cause que le
crieur étoit trop éloigné & qu'il
aprochoit pour passer devant la
maison, elle rentra, & en tenant
la porte à demi ouverte, elle vit
qu'il marchoit devant le grand
Vizir Amgiad frère du Prince
Assad, accompagné de plusieurs
officiers & de quantité de ses
gens qui marchaient devant &
après lui.

Le crieur n'étoit plus qu'à
quelques pas de la porte lors qu'
il répéta ce cri à haute voix : *L'*
excellent & l'illustre grand Vizir,
que voici en personne, cherche son
cher frère, qui s'est séparé d'avec
lui il y a plus d'un an. Il est fait de
telle & telle manière : Si quelqu'un
le garde chez lui, ou sait où il est,
son excellence commande qu'il ait à
le lui amener, ou à lui en donner a-
vis, avec promesse de le bien récom-
pen-

penſer. Si quelqu'un le cache, & qu'on le découvre, ſon excellence déclare qu'elle le punira de mort, lui, ſa femme, ſes enfans, & toute ſa famille, & fera raſer ſa maiſon.

Boftane n'eût pas plûtôt entendu ces paroles, qu'elle ferma la porte au plus vite & alla trouver Affad dans le cachot: Prince, lui dit-elle avec joye, vous êtes à la fin de vos malheurs; ſuivez moi, & venez promptement. Affad, qu'elle avoit ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avoit été ramené dans le cachot, la ſuivit juſques dans la rue, où elle cria: le voici, le voici.

Le grand Vizir qui n'étoit pas encore éloigné, ſe retourna. Affad le reconnut pour ſon frère, courut à lui & l'embrassa. Amgiad qui le reconnut auſſi d'abord, l'embrassa de même très étroitement, le fit monter le cheval d'un de ſes officiers, qui
mit

382 *Les mille & une Nuit* ,
mit pied à terre & le mena au pa-
lais en triomphe, où il le présen-
ta au Roi, qui le fit un de ses Vi-
zirs.

Bostane, qui n'avoit pas vou-
lu rentrer chez son père dont la
maison fut rasée dès le même
jour, & qui n'avoit pas perdu le
Prince Assad de vue jusqu'au pa-
lais, fût envoyée à l'appartement
de la Reine. Le vieillard son père
& Behram amenez devant le
Roi avec leurs familles, furent
condamnez à ses pieds, & im-
plorèrent sa clémence. Il n'y a
pas de grace pour vous, reprit le
Roi, à moins que vous ne renon-
ciez à l'adoration du feu, & que
vous n'embrassiez la Religion
Musulmane. Ils sauvèrent leur
vie en prenant ce parti de même
que Cavame soeur de Bostane &
leurs familles.

En considération de ce que Be-
hram s'étoit fait Musulman, Am-
giad,

giad , qui voulut le récompenser aussi de la perte qu'il avoit faite avant de mériter sa grace , le fit un de ses principaux officiers , & le logea chez lui. Behram informé en peu de jours de l'histoire d'Amgiad son bienfaiteur & d'Assad son frère , leur proposa de faire équiper un vaisseau , & de les ramener au Roi Camaralzaman leur père. Aparemment, leur dit-il , qu'il a reconnu votre innocence , & qu'il desire impatientement de vous revoir. Si cela n'est pas, il ne sera pas difficile de la lui faire reconnoître avant de se débarquer , & s'il demeure dans son injuste prévention, vous n'aurez que la peine de revenir.

Les deux frères acceptèrent l'offre de Behram , ils parlèrent de leur dessein au Roi , qui l'approuva , & donnèrent ordre à l'équipement d'un vaisseau. Behram

384 *Les mille & une Nuit,*

ram s'y employa avec toute la diligence possible ; & quand il fut prêt de mettre à la voile , les Princes allèrent prendre congé du Roi un matin avant d'aller s'embarquer. Dans le tems qu'ils faisoient leurs complimens , & qu'ils remercioient le Roi de ses bontez , on entendit un grand tumulte par toute la ville , & en même tems un officier vint annoncer qu'une grande armée s'aprochoit, & que personne ne savoit qu'elle armée c'étoit.

Dans l'alarme que cette fâcheuse nouvelle donna au Roi , Amgiad prit la parole : Sire , lui dit il, quoique je vienne de remettre entre les mains de Votre Majesté la dignité de son premier Ministre dont Elle m'avoit honorée ; je suis prêt néanmoins de lui rendre encore service , & je la supplie de vouloir bien que j'aille voir qui est cet ennemi qui vient

vient vous ataqner dans votre capitale sans vous avoir déclaré la guerre auparavant. Le Roi l'en pria, & il partit sur le champ avec peu de suite.

Le Prince Amgiad ne fut pas long-tems à découvrir l'armée qui lui parut puissante, & qui avançoit toujours. Les avant-coureurs qui avoient leurs ordres le reçurent favorablement, & le menèrent devant une Princesse, qui s'arrêta avec toute son armée pour lui parler. Le Prince Amgiad lui fit une profonde révérence, & lui demanda si elle venoit comme amie, ou comme ennemie ; & si elle venoit comme ennemie, quel sujet de plainte elle avoit contre le Roi son maître ?

Je viens comme amie, répondit la Princesse, & je n'ai aucun sujet de mécontentement contre le Roi des Mages. Ses états

386 *Les mille & une Nuits*,

& les miens sont situez de manière qu'il est difficile que nous puissions avoir aucun démêlé ensemble. Je viens seulement demander un esclave nommé Asfad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville qui s'appelle Behram, le plus insolent de tous les hommes, & j'espère que votre Roi me fera justice quand il saura que je suis Margiane.

Puissante Reine, reprit le Prince Angiad; je suis le frère de cet esclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avois perdu, & je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi même, & j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reste: le Roi mon maître sera ravi de vous voir.

Pendant que l'armée de la Reine Margiane campa au même endroit par son ordre, le Prince Am-

Amgiad l'accompagna jusques dans la ville, & jusqu'au palais où il la présenta au Roi; & après que celui-ci l'eut reçue comme elle le méritoit, le Prince Affad qui étoit présent & qui l'avoit reconnue dès qu'elle avoit paru, lui fit son compliment. Elle lui témoignoit la joye qu'elle avoit de le revoir, lorsqu'on vint apprendre au Roi qu'une Armée plus formidable que la première paroissoit d'un autre côté de la ville.

Le Roi des Mages épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une seconde armée plus nombreuse que la première, comme il en jugeoit lui-même par les nuages de poussière qu'elle excitait à son approche, & qui couvroient déjà le ciel. Amgiad, s'écria-t-il; où en sommes-nous? Voilà une nouvelle armée qui va nous acabler.

Amgiad comprit l'intention du Roi : il monta à cheval & courut à toute bride au devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premier qu'il rencontra, où étoit celui qui la commandoit, & on le conduisit devant un Roi qu'il reconnut à la couronne qu'il portoit sur la tête. De si loin qu'il l'aperçut il mit pied à terre, & lors qu'il fut près de lui, après qu'il se fût jetté la face en terre, il lui demanda ce qu'il souhaitoit du Roi son maître ?

Je m'apelle Gaïour, reprit le Roi, & je suis de la Chine. Le desir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plusieurs années au Prince Camaralzaman, fils du Roi Schahzaman, Roi des Isles des enfans de Khaledan, m'a obligé de sortir de mes états. J'avois permis à ce
Prin-

Prince d'aller voir le Roi son père, à la charge de venir me revoir d'année en année, avec ma fille. Depuis tant de tems cependant je n'en ai pas entendu parler. Votre Roi obligeroit un père affligé de lui apprendre ce qu'il en peut savoir.

Le Prince Amgiad qui reconnut le Roi son grand père à ce discours, lui baïsa la main avec tendresse, & en lui répondant : Sire, dit il, votre Majesté me pardonnera cette liberté, quand Elle saura que je la prens pour lui rendre mes respects comme à mon grand père. Je suis fils de Camaralzaman, aujourd'hui Roi de l'Isle d'Ebène, & de la Reine Badoure dont Elle est en peine, & je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé dans leur royaume.

Le Roi de la Chine ravi de voir son petit-fils, l'embrassa

390 *Les mille & une Nuit*,
aussi-tôt très tendrement : cette
rencontre si heureuse & si peu
attendue leur tira des larmes de
part & d'autre. Sur la demande
qu'il fit au Prince Amgiad du su-
jet qui l'avoit emmené dans ce
pais étranger, le Prince lui ra-
conta toute son histoire, & cel-
le du Prince Assad son frère.
Quand il eut achevé : mon fils,
reprit le Roi de la Chine, il n'est
pas juste que des Princes inno-
cens comme vous soient mal-
traitez plus long-tems consolez-
vous, je vous remènerai vous &
votre frère, & je ferai votre
paix. Retournez, & faites part
de mon arrivée à votre frère.

Pendant que le Roi de la Chi-
ne campa à l'endroit où le Prin-
ce Amgiad l'avoit trouvé, le
Prince Amgiad retourna rendre
réponse au Roi des Mages qui l'
atendoit avec grande impatien-
ce. Le Roi fut extrêmement
sur-

surpris d'apprendre qu'un Roi aussi puissant que celui de la Chine eût entrepris un voyage si long & si pénible, excité par le desir de voir sa fille, & qu'il fût si près de sa Capitale. Il donna aussi-tôt les ordres pour le bien régaler, & se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cette intervalle on vit paroître une grande poussière d'un autre côté de la ville, & l'on aprit bien-tôt que c'étoit une troisième armée qui arrivoit. Cela obligea le Roi de demeurer, & de prier le Prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandoit.

Amgiad partit, & le Prince Affad l'accompagna cette fois. Ils trouvèrent que c'étoit l'armée de Camaralzaman leur père, qui venoit les chercher. Il avoit donné des marques d'une si grande douleur de les avoir

392 *Les mille & une Nuit*,
perdus, que l'Emir Giondar à la
fin lui avoit déclaré de quelle
manière il leur avoit conservé la
vie; ce qui l'avoit fait résoudre
de les aller chercher en quelque
pays qu'ils fussent.

Ce père affligé embrassa les
deux Princes avec des ruisseaux
de larmes de joye, qui terminè-
rent agréablement les larmes d'
affliction qu'il versoit depuis si
long-tems. Les Princes ne lui
eurent pas plutôt appris que le
Roi de la Chine son beau Père
venoit d'arriver aussi le même
jour, qu'il se détacha avec eux
& avec peu de suite, & il alla le
voir en son camp. Ils n'avoient
pas fait beaucoup de chemin,
qu'ils aperçurent une quatrième
armée qui s'avançoit en bel
ordre, & paroïssoit venir du cô-
té de Perse.

Gamaratzaman dit aux Prin-
ces ses fils d'aller voir quelle
ar-

armée c'étoit, & qu'il les atendroit. Ils partirent aussi-tôt, & à leur arrivée ils furent présentez au Roi, à qui l'armée appartenoit. Après l'avoir salué profondement, ils lui demandèrent à quel dessein ils s'étoit aproché si près de la capitale du Roi des Mages.

Le Grand Vizir qui étoit présent, prit la parole : le Roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, est Schahzaman Roi des Isles des enfans de Khaledan qui voyage depuis long-tems dans l'équipage que vous voyez, en cherchant le Prince Camaralzaman son fils, qui est sorti de ses états il y a déjà longues années. Si vous en savez quelques nouvelles vous lui ferez le plus grand plaisir du monde de l'en informer.

Les Princes ne répondirent autre chose si non, qu'ils apporteroient

394 *Les mille & une Nuit,*

roient la réponse dans peu de tems; & ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman que la dernière armée qui venoit d'arriver, étoit celle de Schahzaman; & que le Roi son père y étoit en personne.

L'étonnement, la surprise, la joye, la douleur d'avoir abandonné le Roi son père sans prendre congé de lui, firent un si puissant effet sur l'esprit du Roy Camaralzaman qu'il tomba évanoui dès qu'il eût appris qu'il étoit si près de lui; il revint à la fin par l'empressement des Princes Amgiad & Assad à le soulager; & lors qu'il se sentit assez de forces, il alla se jeter aux pieds du Roi Schahzaman.

De long-tems il ne s'étoit vu une entrevue si tendre entre un père & un fils. Schahzaman se plaignit obligamment au Roi Camaralzaman, de l'insensibilité

ré

té qu'il avoit eue en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle ; & Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avoit fait commettre.

Les trois Rois & la Reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du Roi des Mages , qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très remarquables par le mariage du Prince Affad avec la Reine Margiane , & du Prince Amgiad avec Bostane en considération du service qu'elle avoit rendu au Prince Affad. Les trois Rois enfin & la Reine Margiane , avec Affad son époux se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad , le Roi des Mages qui l'avoit pris en affection , & qui étoit déjà fort âgé , lui mit la couronne sur la tête ; & Amgiad mit toute son application

396 *Les mille & une Nuit*,
tion à détruire le culte du feu
& à établir la religion Musul-
mane dans ses états.

Fin du sixième Tome.

